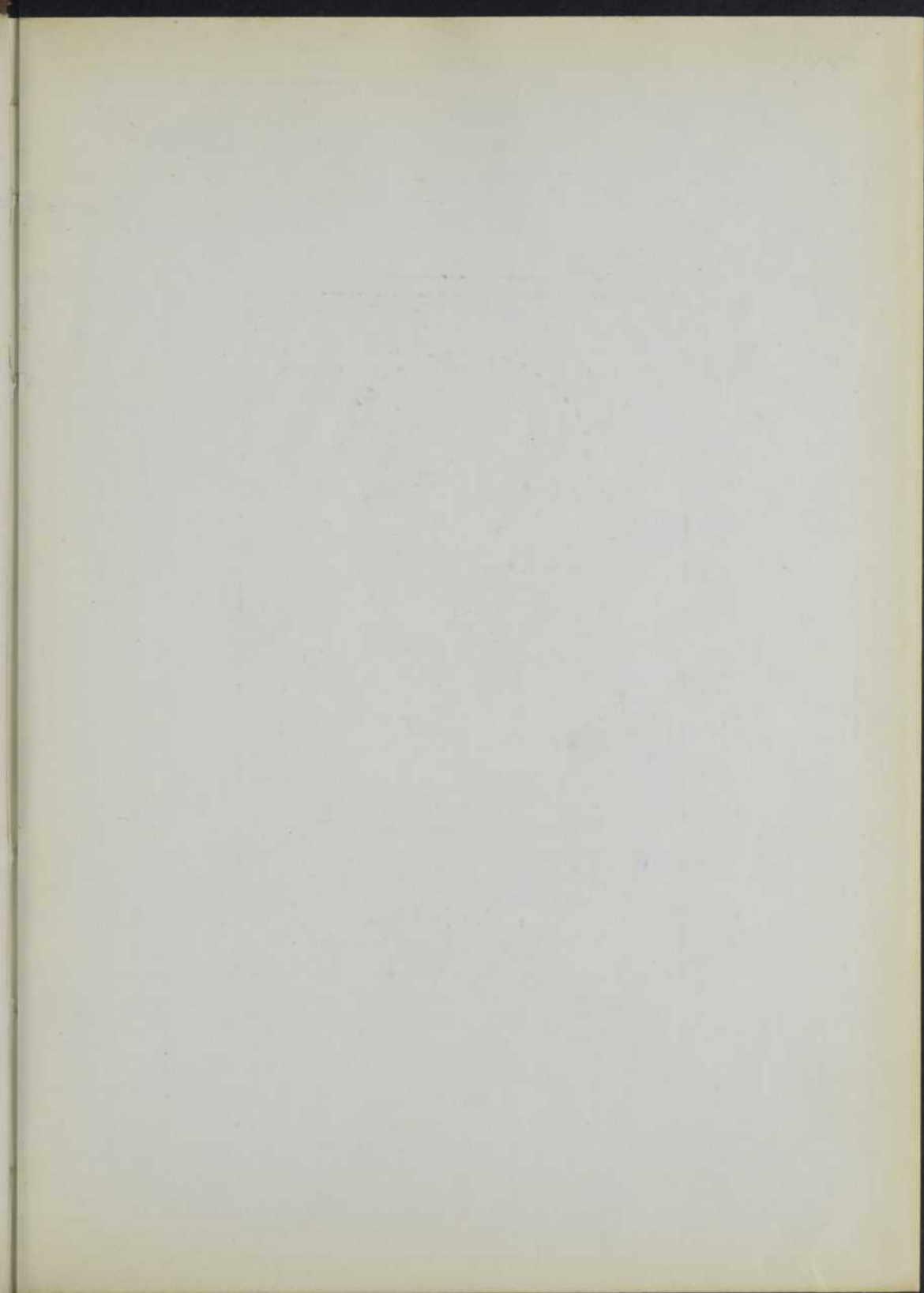


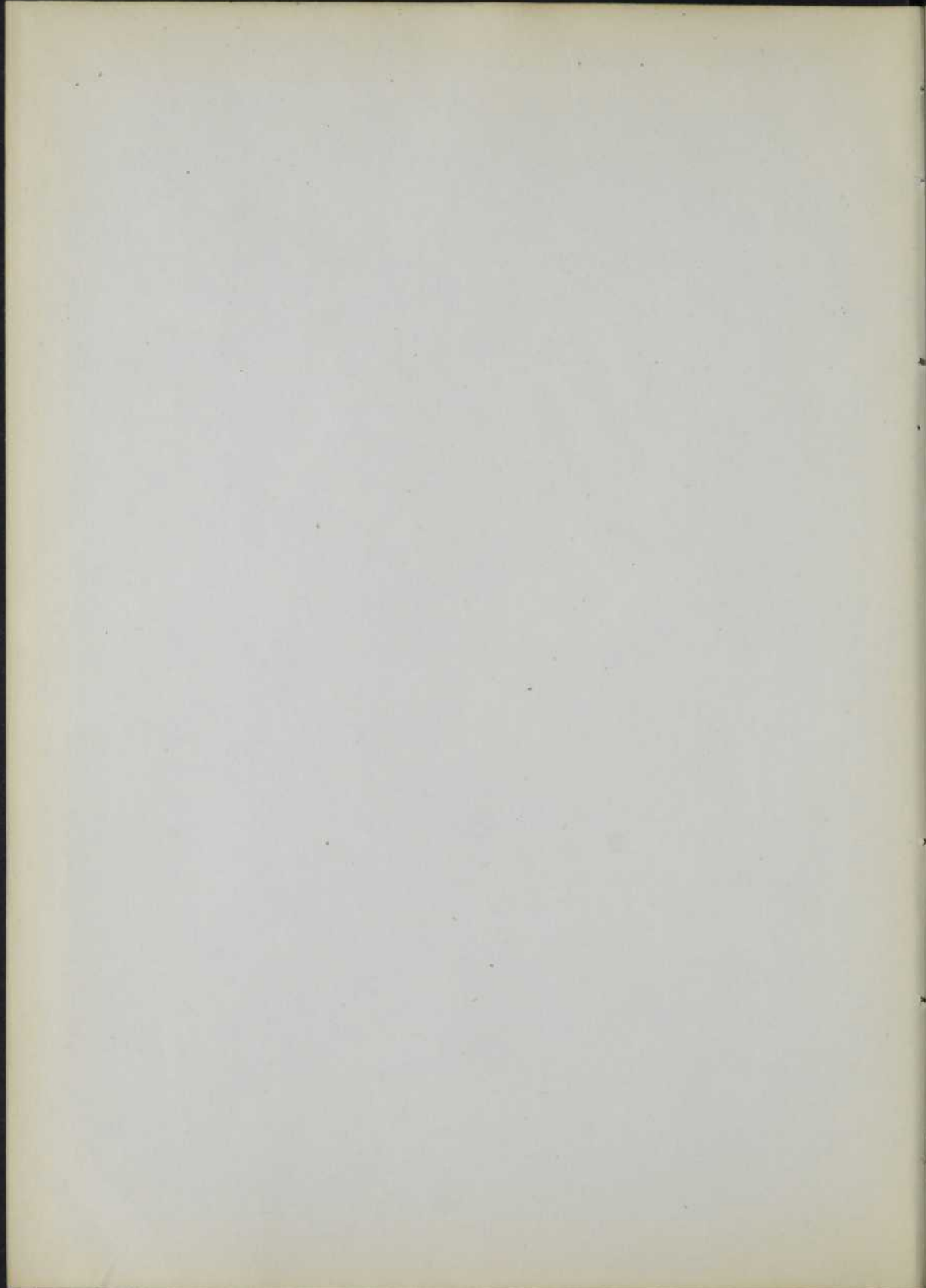


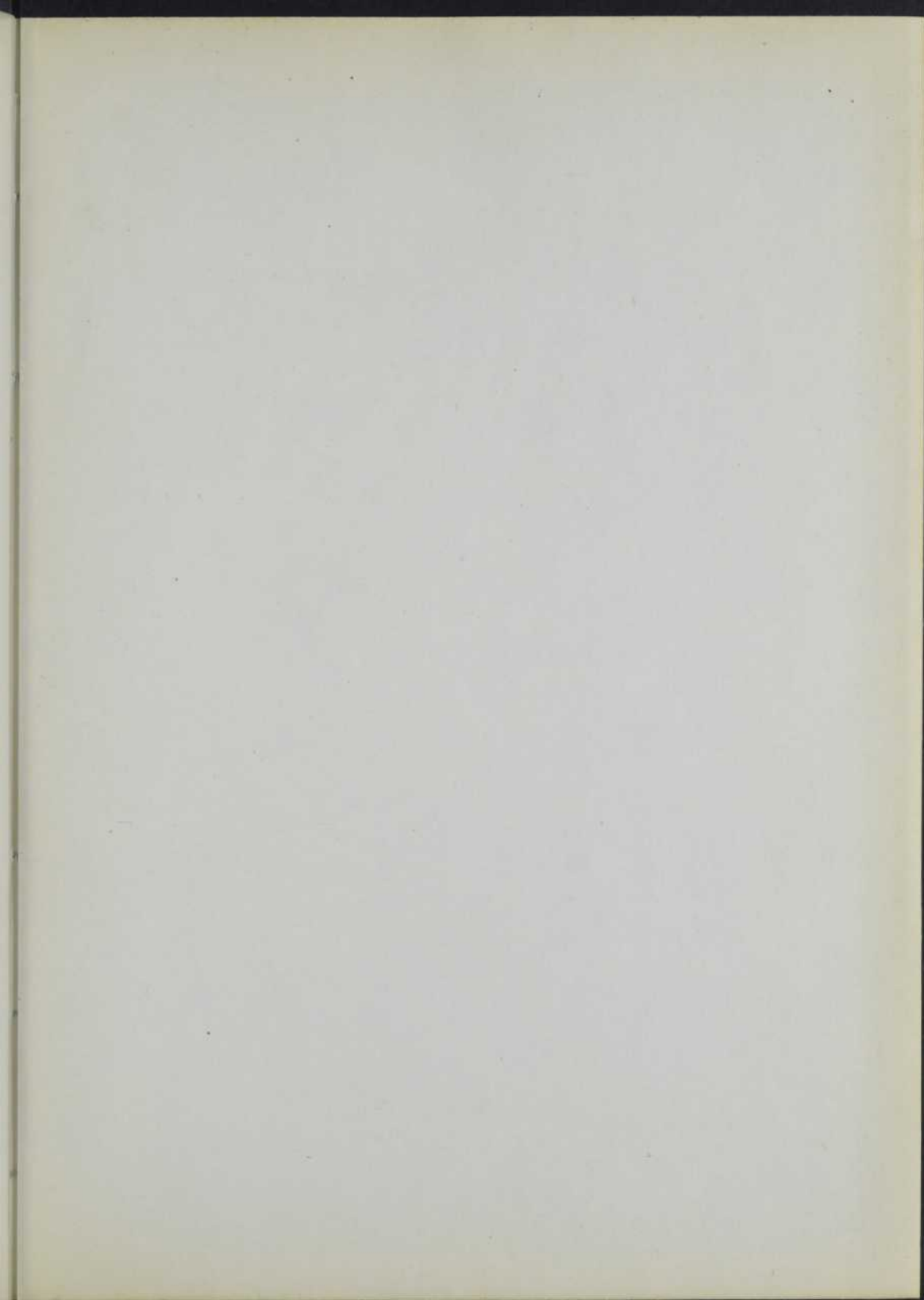
BIBLIOTHEQUE  
SAINT-SVI PICE MONTRÉAL

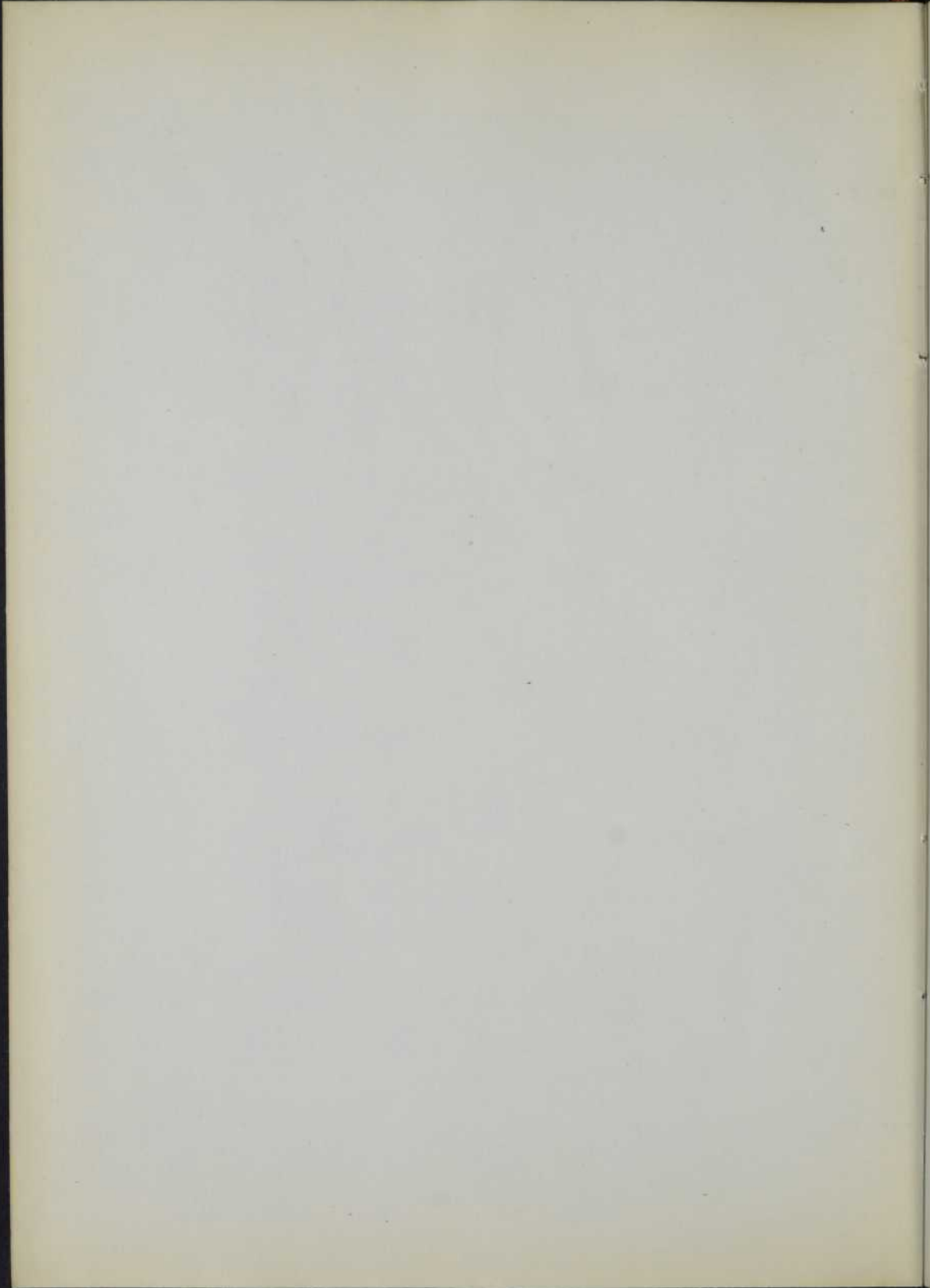


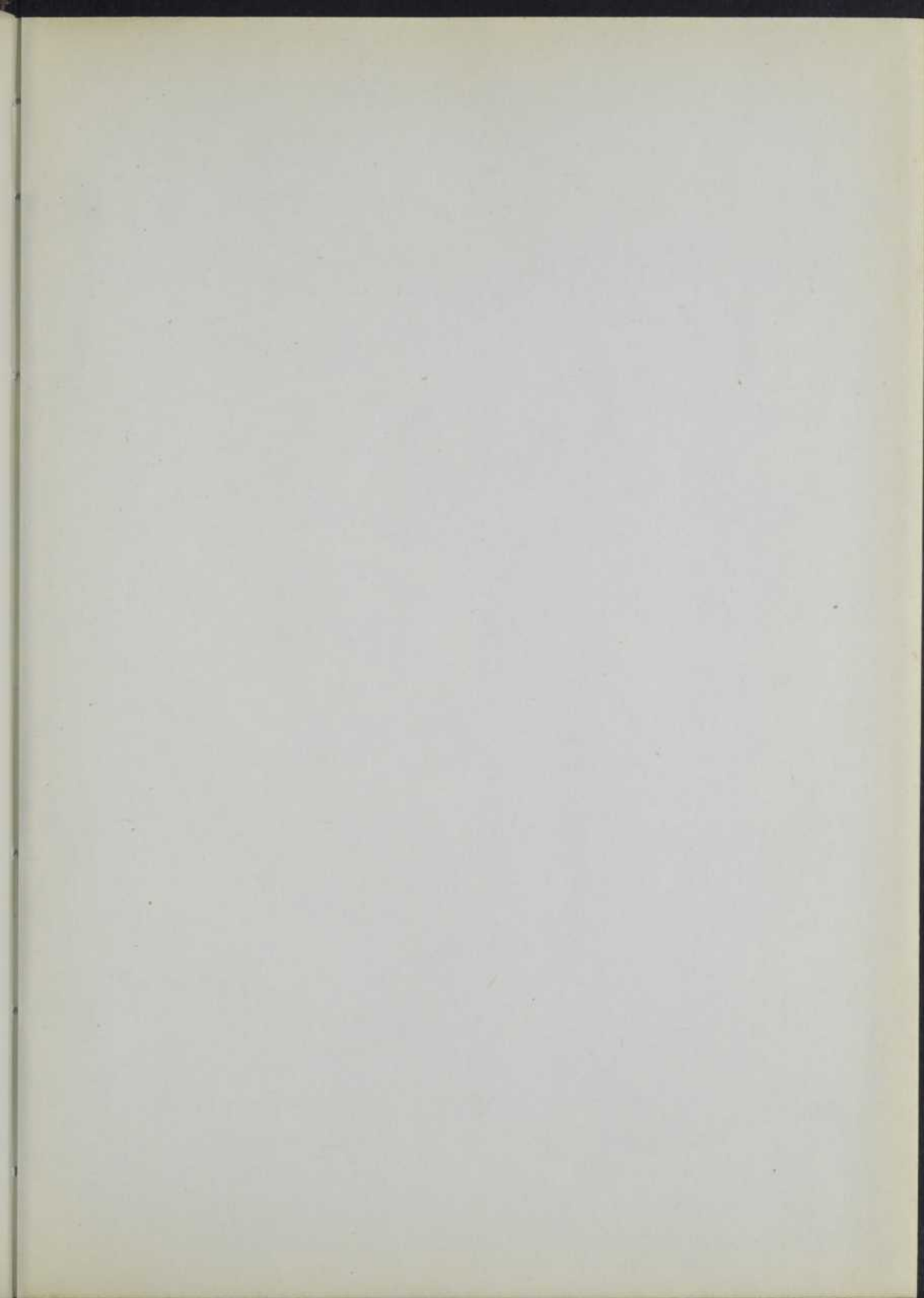
1946









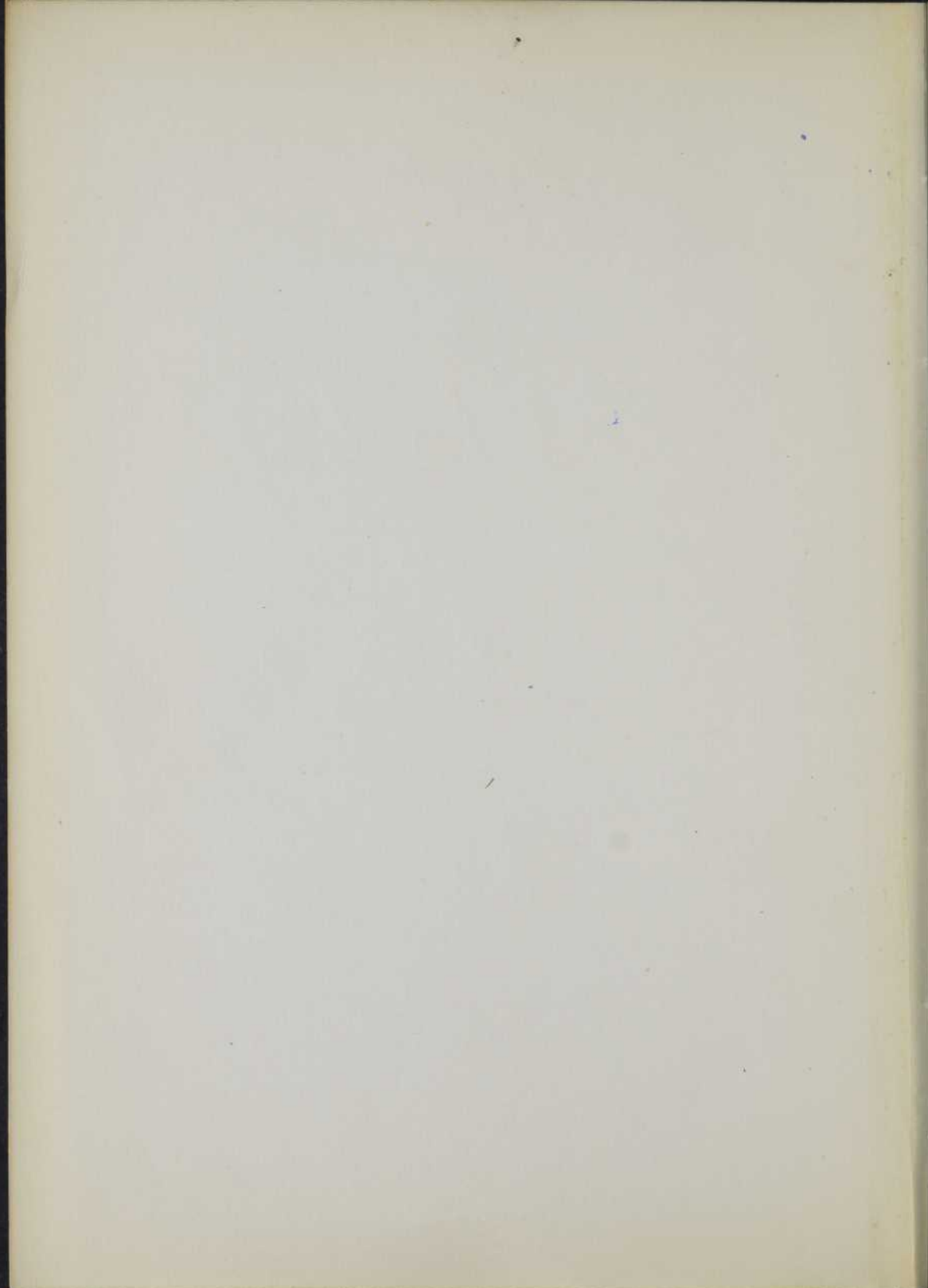


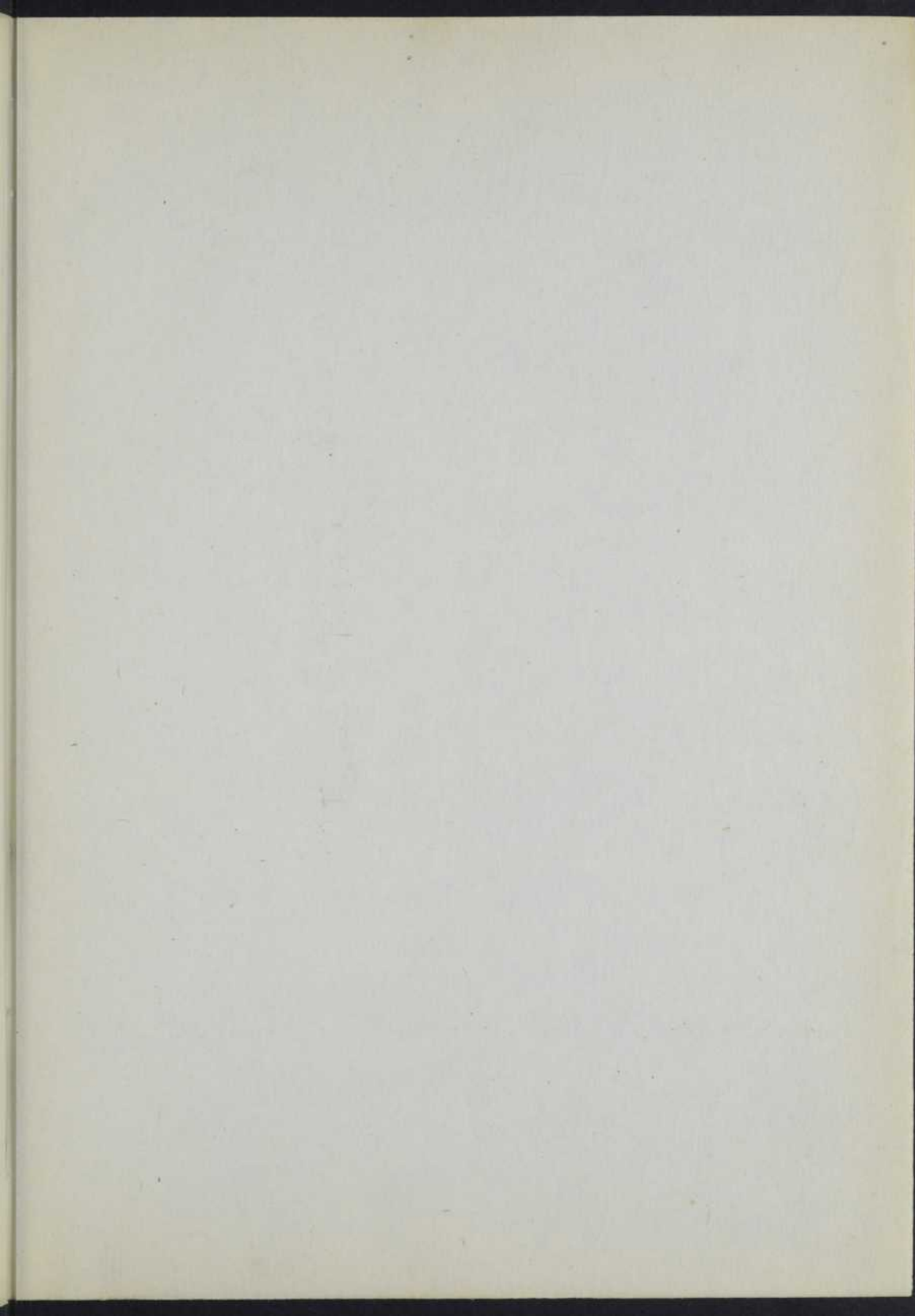


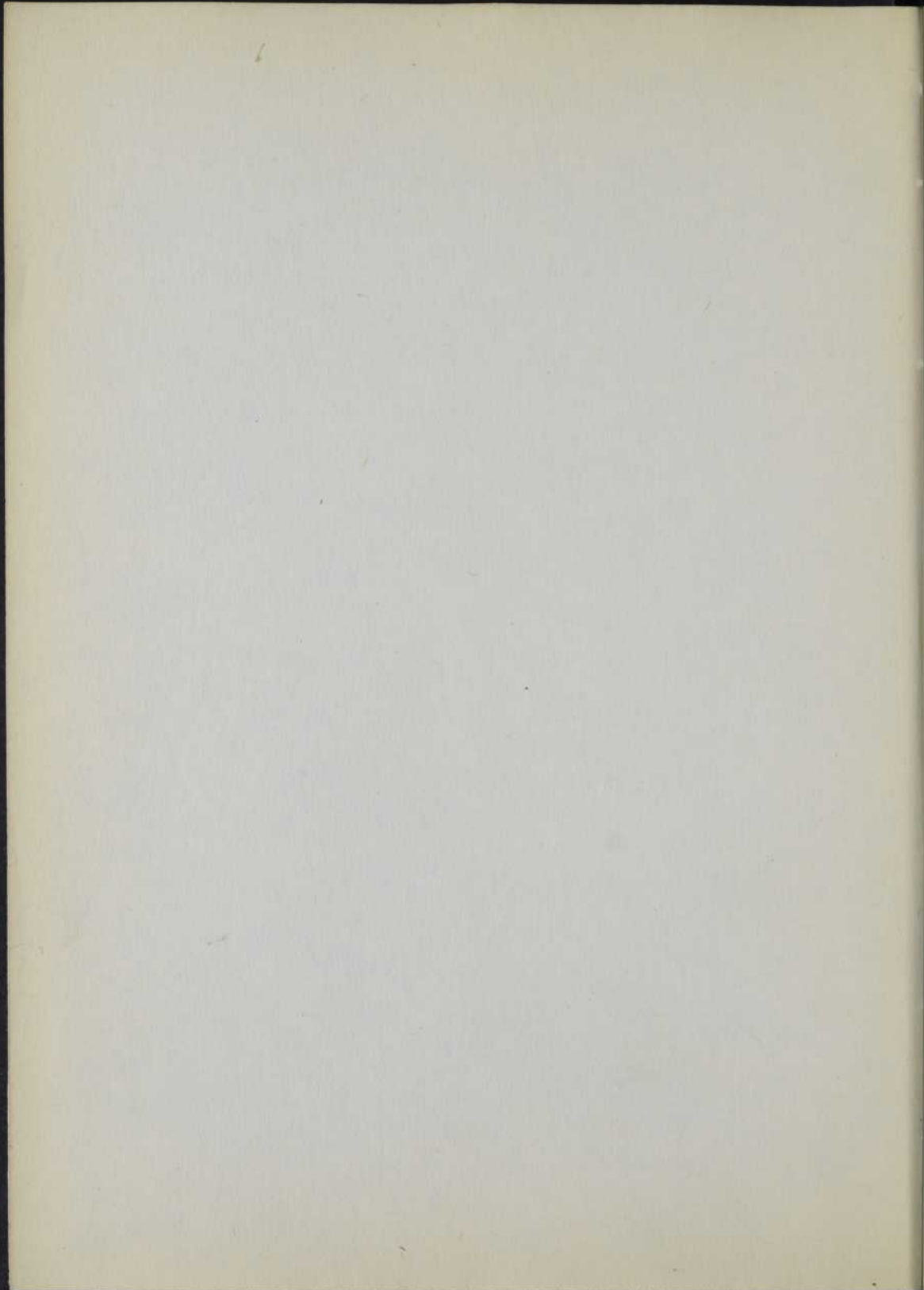
*Sylvain*

*Dans le bois*









# *Dans le bois*

*par*

*Sylvain*

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE



1946

PS  
9537  
y 41 D 35  
1946

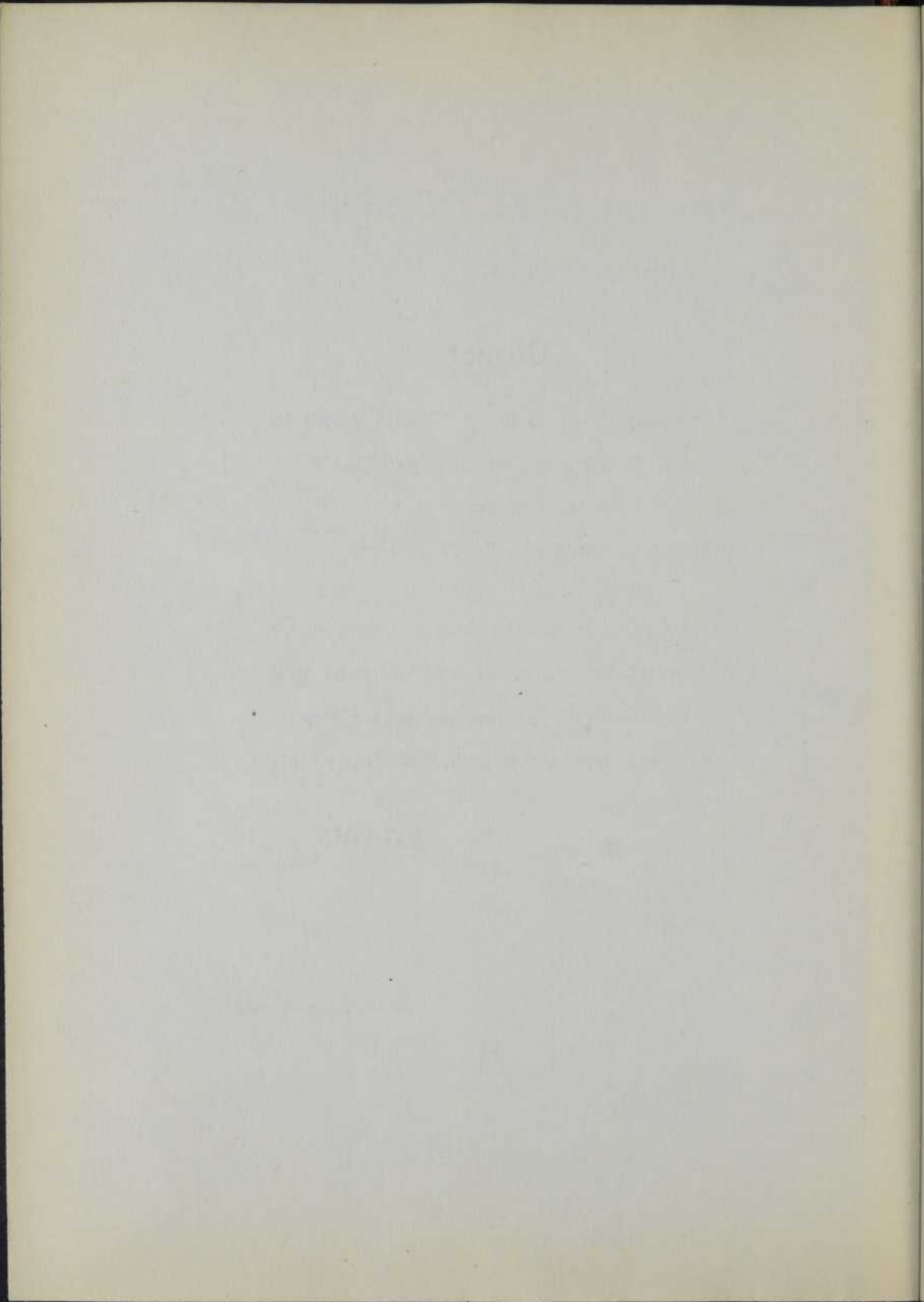
BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SUPLICE

## Un mot

*Une préface, si brève fût-elle, serait ici inutile. Le titre de cet ouvrage: DANS LE BOIS, présente suffisamment les quelques récits et tableaux que j'offre au lecteur.*

*La forêt tient trop de place dans notre histoire et dans notre vie présente pour qu'il soit nécessaire d'expliquer la raison d'être de ces pages tracées d'une main maladroite mais attendrie.*

SYLVAIN



## PREMIER VOYAGE DANS LE BOIS

“Aimeriez-vous ça, passer quelques jours dans le bois, à la pêche?”

Par dessus ses lunettes, mon père, qui nous avait mandés dans son cabinet, nous observait: mon cousin, et moi l'aîné de ses fils, tous deux figés dans la surprise d'une aubaine tout à fait inattendue.

Notre mine aussitôt épanouie, plus qu'un oui inutile, avait à l'instant répondu.

“C'est bon!” avait ajouté mon père, et sa voix s'était faite sèche et brève pour voiler la joie de faire plaisir où s'était toujours complu son grand coeur.

“Nous partirons demain pour le lac Mékinac. Le curé de l'endroit m'a souvent invité; je crois que nous ferons un beau voyage. Allez!”

J'étais abasourdi. La pêche! le lac Mékinac! le bois! C'était inespéré comme tous les rêves qui se réalisent.

D'un bond, je fus dans la pièce voisine où maman fredonnait, penchée sur son tricotage.

“Maman! nous allons demain au lac Mékinac, à la pêche, dans le bois!”

J'avais alors quatorze ans. Petit pour mon âge, je portais plus que mon plein de vie. De plus, le microbe de l'aventure sylvestre m'avait déjà victorieusement mordu, depuis ce

jour où, sur les bords du lac Saint-Pierre, j'avais sorti de l'eau ensoleillée ma première perchaude frétilante! Cela datait de quatre ans! Depuis, combien d'heures j'avais passées sur le banc d'un canot, par vent, par pluie, à l'aurore, au crépuscule, une branche à la main, une boîte de vers entre les pieds nus, à lutter de patience avec la barbotte ou la carpe! Et voilà que j'allais connaître la véritable pêche, celle des pêcheurs pour vrai, là-bas, bien loin, au lac Mékinac!

Le lac Mékinac? Pour être franc, l'endroit ne me disait rien de précis, mais ce devait être magnifique, perdu dans la forêt, sauvage comme son nom, foisonnant de poissons rares. Dans ma cervelle bouillonnante comme un galop de rapide, se heurtaient les désirs fougueux d'une âme d'adolescent.

Il se faisait tard. Rendu dans notre chambre, je devisai à voix basse avec mon cousin, de deux ans mon aîné, grandi en plus de tout le prestige que lui valait sa qualité de parent américain.

Je l'écoutais religieusement raconter ses pêches fameuses et, lorsqu'il sortit d'un étui de toile une canne à pêche en trois bouts, une canne de bambou avec des oeillets et des douilles de nickel, je fus tout ébahi. Cette canne à pêche me parut d'une longueur incroyable, et quand il m'invita à palper la poignée de liège et que je serrai dans ma main tremblante cette chose si légère, si souple et si longue que le bout frémissant touchait l'angle du plafond, je connus un de ces petits bonheurs d'enfant, à ce point complet, que même un peu d'envie ne peut y trouver place.

Ensuite il exhiba un moulinet, deux cuillers aux trépieds garnis de plumes multicolores, quelques mouches écarlates, tant et si bien que lorsque ma mère, alertée par nos chuchotements, nous eut crié de la chambre voisine: "Voyons les en-

fants! ça n'est pas raisonnable, vite au lit!" j'eus honte de moi, car j'en étais rendu à renier tout bas la gaule des taillis et la boîte de vers de terre!

La nuit courte fut surpeuplée de rêves. Mes pieds, qui n'avaient encore connu que les aiguilles roussies des pinières des coteaux voisins et quelques rares sentiers aux confins de ma ville, foulèrent fiévreusement des portages impossibles. Des montagnes et des bois monstrueux se bousculèrent sur l'écran affolé de songes terrifiants; des vols de poissons fantastiques se précipitaient sur des cuillers ensorcelées. . .

L'aube nous trouva éveillés dès le petit jour. C'était un matin de juillet. Le soleil clignotait à peine dans la buée. Très vite nous fûmes à la gare, impatients et joyeux, près de mon père portant une valise dans laquelle maman avait soigneusement rangé du linge de rechange et, sans doute aussi, quelques friandises.

Dans la salle d'attente exiguë se pressait déjà une petite foule. Je reconnus des commerçants de la ville qui saluèrent tour à tour mon père d'une main amicale ou d'un coup de chapeau; mais mon attention fut bientôt attirée par un groupe d'hommes de chantier, de voyageurs, comme nous avons l'habitude de dire.

J'avais souvent aperçu des voyageurs dans les rues de ma ville. C'était chez nous d'occurrence saisonnière, au printemps et à l'automne; cependant, jamais encore je n'avais eu l'occasion d'en voir de près toute une équipe. Ils étaient tous habillés, ou peu s'en faut, de la même manière: chemises de flanelle avec, autour du cou, l'indispensable mouchoir rouge à pois blancs; feutres sombres, culottes d'étoffe du pays retenues par une ceinture de cuir; bottes cloutées reluisantes de graisse

fraîche. Ce costume leur communiquait un air de force, une couleur d'aventure, qui m'impressionnèrent profondément.

Je remarquai qu'ils étaient d'aspect solide, carrés d'épaules, et qu'ils juraient avec excès. Mais la troupe entière dégageait une odeur de laine, de sueur et d'âcre tabac canadien, qui bientôt satura l'air confiné de la salle et m'affadit le cœur. Par les portes ouvertes sur le quai, mes yeux, cherchant l'air pur autant que mes poumons, se portèrent sur un homme bien campé, vêtu lui aussi en voyageur, mais sans le mouchoir rouge, et de mise plus soignée. Il dominait les autres de toute la tête. Un petit cercle d'auditeurs semblaient l'écouter avec déférence. Je ne le voyais que de dos mais il se retourna et entra dans la gare: on s'écarta sur son passage. Bientôt il fut près de nous. C'était le fils d'un gros propriétaire de scierie de la ville.

"Tiens! mais c'est vous, docteur? Où allez-vous donc de si grand matin?" fit-il d'un ton jovial, en apercevant mon père. "Montez-vous dans les hauts pour les chantiers?"

Nos voisins s'étaient retournés et nous considéraient.

"Mon cher Frank", répondit mon père d'un ton familier—il était depuis toujours le médecin de la famille—"j'accompagne ces deux garçons-là pour une excursion dans le bois, au lac Mékinac."

"Au lac Mékinac? C'est un beau petit voyage", reprit monsieur Frank. "Comme ça, les jeunes veulent aller à la pêche?" Et son oeil se posa de haut sur le cousin américain, coiffé d'une casquette à carreaux, avec un imperméable sur le bras et portant bien en évidence le fameux étui de la canne à pêche magique, puis sur l'autre jeune, souriant sous son canotier et serrant honteusement tout au fond de la poche de son

petit complet gris d'été, la boîte de carton abritant l'humble ficelle, les pesées et les hameçons de deux sous. Puis après une pause, entre deux bouffées de cigare:

"Mais j'y pense, docteur, pourquoi ne venez-vous pas avec nous? Je monte avec une "gang" au lac Batiscan. Là vous en verriez du vrai bois! Quant à la pêche, c'est pas une question, c'est "à la tanne". Pas besoin de rien apporter, je me charge de tout. Ça vous fera du bien une bonne quinzaine dans les hauts!"

Mon pauvre père, esclave de sa clientèle, et qui ne s'arrachait qu'avec peine, pour quelques heures, à son cabinet de consultation, leva des yeux éplorés. La seule idée d'un pareil voyage l'avait interloqué. Je vis trembler sur son bras mon paletot d'automne que ma mère lui avait confié; les enfants sont si distraits!

"Tu n'y penses pas, Frank! finit-il par dire, d'une voix blanche. D'abord, on est parti pour deux jours, trois jours au plus; et puis je n'ai pas le goût, ni l'âge, et encore moins le temps, de courir les bois!"

Il nous regarda comme pour nous prendre à témoin; mais de dessous la casquette à carreaux et de dessous le canotier se levèrent quatre prunelles si implorantes, qu'après une longue pause il ajouta:

"Ecoute, Frank! si les jeunes voulaient et que, . . . bien entendu, . . . sans te gêner, tu voulais aussi les emmener, peut-être que . . ."

"Ça va faire, docteur; j'emmène les jeunes, ils ne le regretteront pas; vous avez tort, tout de même, de manquer ce voyage-là".

"All aboard!" criait à l'instant le conducteur du train,

et, sans trop savoir comment, nous voilà à la fenêtre d'une voiture, disant adieu de la main à mon père resté sur le quai de la gare, la valise à la main, mon paletot sur le bras, l'air un peu ému, mais pas fâché tout de même de retourner aussitôt à ses malades.

Poussi! poussa! le train des Piles s'arracha à la langueur somnolente de la gare, aussitôt reprise par le silence et le soleil. Bien sage sur un banc de bois de seconde, je me penchais pour voir défilé par la fenêtre (le cousin avait de droit pris la place du fond) les coteaux endormis sous les pins. Puis ce fut le pont de fer, ainsi désigné à cette époque pour le distinguer du pont de bois à l'usage des voitures et des piétons, à un demi-mille plus bas. Le pont de fer, frontière jamais franchie, qui jusque là avait su défendre contre mes désirs les bois du nord et leurs attirants mystères!

Souvent, du sommet de l'humble Cap-à-la-Corneille, lequel me faisait l'effet d'une montagne fort respectable, j'avais contemplé la rivière de bronze, la forêt mauricienne étalée immensément par delà, et ce pont jeté comme une tentation entre la ville et l'aventure.

Les poutres d'acier trépidaient, les roues des wagons grinçaient, mon coeur d'enfant était agité de petites secousses délicieusement nouvelles, en passant au-dessus de l'eau cernée de remous, où des billes tournoyaient avant de reprendre le fil rapide du courant.

Les hommes de chantier occupaient la voiture précédant la nôtre, mais trois ou quatre avaient pris place sur les banquettes de notre wagon. A tout instant il en passait quelques-uns, et je retrouvais, à leur passage, l'odeur de laine mouillée et de cuir gras qui m'avait désagréablement touché le coeur.

Cependant, je commençais à m'y faire, parce que les fenêtres ouvertes laissaient entrer, tout plein, l'haleine matinale de la campagne. Leurs pas, désunis par les cahotements, résonnaient, métalliques, sur le dur parquet de la voiture.

Deux d'entre eux s'étaient arrêtés pour saluer des compagnons au siège voisin. Après une tape amicale sur l'épaule, la conversation s'était engagée, puis le grand avait tiré un flacon noir de la poche de sa culotte.

"Passe la corneille qu'on mouille ça, Polydor; on monte rien qu'une fois par voyage", avait lancé une voix pâteuse.

Tous buvaient à même la bouteille, et, après chaque gorgée aspirée longuement, les yeux clos, ils s'essuyaient la bouche avec la manche de leur chemise. J'ouvrais, tout grands, des yeux naïvement avides, tandis que mes oreilles effarouchées s'accoutumaient déjà aux jurons robustes, soulignés d'énormes crachats de jus de chique.

Nous parlions peu, mon cousin et moi, tout à l'impatience d'arriver au but de notre voyage. Pendant les longs stationnements du convoi, qui s'arrêtait aux gares des rares villages pour se charger de sacs d'avoine ou de balles de foin, nos langues se déliaient, histoire de tuer le temps, mais toujours nos regards, par delà les toits rouges des gares toutes semblables, cherchaient à découvrir des bois et des montagnes. La locomotive, après tout un chapelet de sifflets et de coups de cloche, finissait par se décider, en geignant, à mettre en branle ses wagons de plus en plus lourds, sur un chemin de plus en plus montant.

Enfin, la crête bleuâtre des premières pentes des Laurentides apparut à l'horizon; la ligne des bois se rapprocha graduellement, jusqu'au moment où elle étouffa le dernier champ,

la dernière friche. Alors, pour la première fois, je ressentis, sans la comprendre encore, cette détente mêlée de vague inquiétude qui vous envahit quand, du champ cultivé et de la campagne, on passe subitement à la forêt.

Les voyageurs s'étaient tus un moment. Bientôt une chanson, une chanson à répondre, s'éleva du wagon voisin, et le refrain, repris par toutes ces fortes poitrines, s'évadait par les fenêtres, s'amplifiait dans les coupes de rochers, courait le long du train avec la fumée tourbillonnante.

Etourdi par le bruit et les chansons, je regardais défilier les arbres, non sans jeter de temps à autre, vers le filet métallique au-dessus de nos têtes, un oeil attendri à l'étui de toile grise où dormait la canne à pêche du cousin d'Amérique.

Un remue-ménage subit, des coups de freins brutaux, et le convoi, débouchant d'une gorge, s'allongea en serpentant le long du Saint-Maurice, en contre-bas du village des Piles.

Sur le quai rudimentaire de la gare régnait l'animation ordinaire à ce poste, qui jouissait alors d'une importance qu'il ne connaîtra plus jamais. C'était en effet le terminus du seul chemin donnant accès aux nombreux et importants chantiers du Saint-Maurice, l'unique port fluvial pour le transbordement des marchandises; si bien que, provisions, outils et tout l'équipement indispensable aux travaux d'exploitation forestière, devaient emprunter la voie des Piles. Le village vivait du St-Maurice et le pouls de son commerce battait au rythme de celui de la forêt qui l'encerclait de toute part.

Là, je me sentis plongé tout à fait dans une ambiance singulière qui m'avait étonné depuis le départ. Tout le long de la petite rue montant à l'église, sur le quai de la rivière, sur le quai de la gare, partout, gens, choses, parlaient un seul lan-

gage: celui des chantiers. Les hommes, sac au dos, descendaient des wagons; au bord de la rivière, d'autres hommes, bottés et en chemise, portaient sur leurs épaules d'in vraisemblables fardeaux qu'ils posaient dans des chalands amarrés à la file. A quelques pas de là, des chevaux se tassaient dans un étroit enclos; un peu plus loin, des charpentiers construisaient des barges de drave aux bouts effilés dont les charpentes, soutenues par des étançons, ressemblaient à des carcasses de gros poissons.

Monsieur Frank nous cherchait des yeux; il nous aperçut et s'avança vers nous, accompagné d'un grand et solide gaillard.

—Tiens, Jos, voilà tes élèves. Tu vas avoir bien soin de ces garçons-là; ils montent avec nous à la Batiscan!

—C'est bon, Monsieur Frank, répondit le guide avec déférence, tout en lorgnant, un peu narquois, la casquette à carreaux et le canotier qui se sentaient si dépaysés, si perdus, si petits! Il s'en rendit compte aussitôt; alors sa bouche s'éclaira d'un sourire bienveillant, ce qui nous mit immédiatement en confiance.

—Ça, les jeunes, c'est Jos Dufour, le meilleur homme de toute la "gang", conclut Monsieur Frank.

Nous ayant ainsi présentés à notre garde de corps, il lui donna un vigoureux coup de coude dans les côtes et s'en fut en riant vaquer à ses affaires.

Notre guide nous conduisit à une maison de pension du bas du village. La salle à manger débordait de voyageurs en route pour les "hauts". Des bouches affamées mastiquaient bruyamment; des mains calleuses maniaient les fourchettes avec des gestes gauches, pour les déposer, après quelques mo-

ments, et continuer avec le seul couteau ce dernier dîner servi sur une nappe blanche. Lorsque la servante, une rougeaude forte en chair, sortait de la cuisine les bras chargés de plats, les dîneurs la saluaient de boutades grasses qu'elle semblait ne pas entendre. Un jeune, plus hardi ou plus émêché que les autres, ayant voulu lui prendre la taille au passage, elle le gratifia d'une gifle si retentissante qu'il en avala de travers, et toute la salle éclata en quolibets et en rires moqueurs.

L'après-dîner nous retrouva au bord de la rivière. Pendant notre absence, le "Samson" était venu s'amarrer au quai, en avant des chalands. Le "Samson", orgueil des gens des Piles, était un remorqueur dont l'étrave, blindée de plaques de tôle, avait l'aspect d'un front de taureau. Construit pour la dure navigation sur le Saint-Maurice, il pouvait, avec sa double quille de chêne protégée par des lisses de fer, se frotter sans risques aux cailloux des rapides. Sa grosse cheminée pouffait d'un souffle impressionnant.

Le pilote, un vieux de la vieille, qui avait depuis longtemps échangé avec fierté sa tuque de draveur pour une casquette de navigateur, était debout sur la passerelle, les mains derrière le dos, contemplant de haut les voyageurs, d'un air qui voulait dire: "C'est moi le pilote du "Samson", le meilleur bateau du Saint-Maurice! . . ."

Jos Dufour nous fit monter à bord et nous installa sur le pont supérieur, près de la cheminée. Sur le quai, les gens levèrent la tête.

"Regardez-moi donc la casquette carreautee et le chapeau de paille! C'est pas dommage! Ils vont faire le voyage sur le "Samson", confia, tout haut, un grand maigre à son voisin.

Le soleil d'un étouffant midi de juillet, joint à la chaleur

humide qui montait de la chambre des machines sous pression, nous faisait déjà suer à grosses gouttes, lorsque le pilote lança d'une voix de commandant de flotte:

“Slaque les amarres!”

Aussitôt, une demi-douzaine de gamins nu-pieds, qui n'attendaient que ce moment, se précipitèrent sur les câbles en se bousculant. Le plus fort attrapa le filin, le lança adroitement sur le pont du bateau, puis, fier de son coup, se retourna vers ses compagnons penauds.

“Hein! les gars! c'est moi qui l'ai décrochée l'amarre du “Samson”, disaient ses petits yeux triomphants.

Nous démarrâmes lentement. Plusieurs voyageurs, mêlés aux villageois qui n'avaient garde de manquer un départ du “Samson”, s'alignaient sur le quai; et quand le capitaine-pilote tira sur la corde de la sirène, malgré la pluie de vapeur bouillante qui s'abattit sur la casquette de “main street” et sur le canotier trifluvien, les deux élèves de Jos Dufour se redressèrent fièrement face à la foule. Ce fut un des beaux moments du voyage.

Monsieur Frank ne tarda pas à nous rejoindre avec deux des contremaîtres. Ils causaient de chantiers, de barrages, de campements. Je sus que notre équipe de bûcherons s'en allait préparer le terrain pour la coupe de l'automne.

Le “Samson” avait pris sa marche accoutumée. Il remorquait à la file, sans effort, deux longs chalands dont les étraves carrées refoulaient patiemment les eaux rapides de la rivière. Le premier était chargé à couler d'une dizaine de chevaux et d'un monceau de balles de foin, de barils et de sacs. Dans le second, les voyageurs, assis sur leurs paquetons, ou étendus parmi les godendards et les bacagnoles, fumaient indifférents.

Tout à l'arrière, attachées au dernier chaland, trois barges de drave rouges zigzaguaient, légères, au gré des remous.

La rivière coulait majestueuse et brune entre les hautes rives boisées. Habitué aux grèves sans relief du lac Saint-Pierre et aux berges sablonneuses du Saint-Laurent, je me sentis transporté dans un monde nouveau. J'éprouvais, à contempler les collines sévères, les rochers abrupts, les ondulations infinies de la forêt, un rapetissement de tout mon être. La nature sauvage du pays mauricien, que le plus chaud soleil ne parvient jamais tout à fait à faire sourire, versait dans mon âme neuve son apaisante mélancolie.

Devant nous, des chevauchements de montagnes barraient la route, fermaient l'horizon, qu'un tournant brusque nous découvrait, barré de nouveau par d'autres montagnes aux étranges découpures. . .

Un chant monta du groupe des voyageurs. Une voix sonore et jeune lançait allègrement les couplets d'une chanson de chantier. Un choeur discordant, que dominaient des éclats de plus en plus rauques, reprenait à contre-temps le refrain. J'entendis près de nous un contremaître dire à Jos Dufour:

"Y font bien d'en profiter; c'est leur dernière journée; du train qu'ils mènent ça, j'pense qu'ils ne prendront pas de temps à se mettre à sec. . ."

En effet, chaque voyageur, ou peu s'en faut, tête nue, poitrine au vent, brandissait à bout de bras un flacon de gin, la boisson favorite des bûcherons, tandis que les falaises indulgentes se renvoyaient d'une rive à l'autre le chant connu, et que le "Samson", tout à son affaire de remonter le courant, pouffait avec placidité.

Souvent il arrivait que des billots de l'ancien temps, des

billots gros et lourds—on ne dravait pas alors des allumettes, disent dédaigneusement les vieux—venaient heurter la coque du bateau. Cela produisait un bruit sourd sous nos pieds, suivi d'un frottement qui courait tout le long du remorqueur. Les premières fois, je ne pus retenir un sursaut d'inquiétude; mais je regardais le pilote imperturbable et je finis bientôt par m'habituer à ces bruits insolites.

Au rapide Manigonce les choses se corsèrent. On était aux eaux basses d'un été anormalement sec. Dès que le "Samson" se fut engagé dans le rapide, il y fut reçu par des coups de bélier qui firent vibrer sa solide membrure. Notre vaillant bateau frappait des rocs submergés, grattait sa quille sur des cailloux, s'arrêtait presque, de biais dans le courant, puis, han! à grand effort de son hélice, il se redressait et reprenait sa course. Le chapeau de paille d'une main, je m'agrippais de l'autre, tout en regardant d'un oeil peu rassuré danser, autour de nous, des pointes écumantes et rouler des tourbillons.

A ce moment j'avisai trois croix plantées sur un platin à notre droite.

—Qu'est-ce que c'est que ces trois croix-là, demandais-je à notre guide.

—Ces croix-là, mon p'tit gars, c'est pour un canot qui a chaviré, au milieu du rapide. Ils étaient trois dedans; ils ont pas été chanceux. . . C'est pas rare dans le Saint-Maurice ces monuments-là; t'en verras tout le long, un peu partout. . . Depuis le temps qu'on drave, c'est pas surprenant. . .

De peine et de misère, notre "Samson", et sa remorque, avaient réussi à atteindre la tête du rapide. Je contemplai, une dernière fois, les trois croix solitaires, pieux témoignage de la trahison des eaux. Ma main lâcha le bord de la passerelle;

ma poitrine se gonfla d'une respiration profonde; mon coeur délivré se mit à battre plus vite. Nous avions franchi le rapide; je n'avais pas été malchanceux!

Le jour baissait. Comme il arrive en pays accidenté, seule une rougeur sur les sommets témoignait d'un invisible et lointain crépuscule. Peu à peu, les rives escarpées se grandissaient de toute la hauteur de leur ombre reflétée dans la rivière. De partout, des torrents cachés se prirent à gronder dans le silence croissant. Mon âme d'enfant de ville frissonna, en même temps que ma chair, sous les premiers effleurements de l'air frais du soir.

Un long coup de sirène, repris par des échos, me tira brusquement de ma rêverie. A quelques arpents à notre droite, sur une butte déboisée, apparut une maison grise, à toit pointu, flanquée d'une dépendance: le poste de la veuve Thibault.

En ce temps-là, la route n'avait pas encore modernisé le sauvage Saint-Maurice, et, pour monter dans les "hauts", il fallait emprunter l'unique voie de la rivière: l'été, en canot ou en bateau; l'hiver, en traîneau ou en raquettes sur la glace. Aussi pour la commodité des voyageurs s'échelonnaient le long de la rive, le plus souvent au pied des grands portages, quelques postes de relais où l'on trouvait, en toute saison, le gîte pour la nuit et le couvert toujours sur la table.

Le "Samson" s'approcha du rivage en pente douce. L'eau, très profonde à cet endroit, permit d'amarrer le bateau à une souche de pin, à quelques pieds du bord. Un bout de madrier nous servit de passerelle, et, quelques instants après, à la suite de Monsieur Frank, nous montions allègrement vers la maison. De sa cheminée de grès sortait une fumée engageante.

La sirène avait réveillé les passagers du chaland, depuis longtemps endormis la tête sur leurs paquetons. Une clameur monta de la rivière et tout l'équipage sauta, en se bousculant, sur le rivage.

Avant d'entrer, Jos Dufour se tourna vers nous: "Les p'tits gars, préparez-vous à faire connaissance avec les tartes à la ferlouche de la mère Thibault! Elles sont pas piquées des vers, ces tartes-là, j'ai rien qu'ça à vous dire!"

Pas besoin d'ajouter que ces mots trouvèrent un écho sonore dans nos estomacs de quinze ans, dilatés par le grand air des bois.

Comme invités de Monsieur Frank, nous eûmes le privilège d'une table dans la maison, d'une nappe de toile et de couverts de faïence. Lorsque l'hôtesse, qui se faisait un honneur de servir nos tables, passa derrière moi, portant deux bols fumants, la chambre s'emplit d'une odeur si savoureuse que je tournai la tête vers la table voisine, où étaient assis Monsieur Frank et son guide. Ce n'était pourtant que de la soupe aux pois; mais quelle soupe aux pois!

Était-ce l'effet de l'ambiance, de l'excitation, ou tout simplement d'une faim inusitée? Le souvenir de cette première soupe de chantier m'est resté dans la bouche.

Je plongeai une cuiller gourmande dans mon bol de faïence bleue. C'était lourd de pois bouffis et de blé d'Inde lessivé, moucheté d'étoiles de persil!

Je dégustai avec complaisance un premier bol; mon estomac en réclama un second.

Je comptais sur les fèves au lard; je ne fus pas déçu, encore que ce plat banal, dont j'étais fort friand, fut, lui aussi, ce soir-là, toute une révélation.

Après la soupe, Monsieur Frank nous expliquait la cuisson des fèves au lard sous la cendre—la manière de préparer un lit de pierre rougies et de tisons au fond d'une fosse où l'on dépose le chaudron de fer que l'on recouvre de sable et de braises—quand Madame Thibault sortit de sa cuisine avec ses plats.

Le mets familial des voyageurs avait acquis, dans son four de terre, un arôme tout particulier. Les fèves, jaunies à point, avaient absorbé en entier les vapeurs du lard tout le temps de sa longue cuisson en vase clos. Elles fondaient au palais!

Jamais encore je n'avais pu me résoudre à goûter à cette chose molle et grasse qu'est le lard salé. Mais celui qui mijotait dans mon assiette était d'une chair si blanche, vernissé de brun si tendre, que je ne pus résister à l'envie d'en risquer une petite bouchée, en fermant les yeux. Je fus à l'instant conquis. Ma fourchette ne trouva plus les morceaux assez gros jusqu'au fond de ma platée.

Et le pain, donc! Un pain de ménage au goût d'amande, de la croûte à la mie! J'en oubliai le beurre, inconnu alors sur les tables des chantiers. Même le thé sans lait et sans sucre me parut délectable!

Nous attendîmes, rassasiés mais impatients, les fameuses tartes à la ferlouche.

Elles s'amènèrent à point, luisantes de mélasse, boursofflées de raisins, avec une généreuse couronne de pâte dorée. La mère Thibault posa l'assiette devant nous. Alors Jos Du-four lança d'un ton complimenteur:

“J'vous l'avais bien dit, les p'tits gars, regardez-moi ces tartes-là! Elles n'ont pas leurs pareilles dans tout le Saint-

Maurice!" Et il cligna de l'oeil à l'adresse de la veuve Thibault, qui s'était retournée pour lui sourire.

Je n'avais que quatorze ans; je me souviens encore qu'elle était jolie!

Nous eûmes une seconde tarte qui se trouva aussi succulente que la première.

Ah! ce premier souper dans les hauts! . . .

Tandis que Monsieur Frank et Jos Dufour fumaient leurs pipes sur le perron, en compagnie de notre logeuse qui avait enlevé son tablier et paraissait toute fière de cette aubaine, je me dirigeai, flanqué du cousin des Etats, vers la bâtisse située à une cinquantaine de pieds de la maison. Des éclats de voix, des rires bruyants, sortaient pressés par la porte grande ouverte. Ce que j'avais cru être une grange banale servait en réalité de salle à manger et de dortoir aux bûcherons de passage. Deux longues tables, faites de planches brutes posées sur des chevalets, et flanquées de bancs de bois sans dossiers, composaient tout l'ameublement. Dans le fond, une échelle, appuyée au rebord d'une trappe ouverte dans le plafond, conduisait au fenil dont le plancher, recouvert de paille, pouvait recevoir une soixantaine de coucheurs.

Pour l'instant, les hommes débraillés, l'appétit creusé par le jus de "corneille", engouffraient gloutonnement des monceaux de grillades de lard et d'incroyables platées de fèves. Le "cook" et ses aides faisaient une incessante navette entre les deux tables et un poêle de fonte carré, haut sur pattes, campé au milieu de la salle. Le dessus du poêle était recouvert de tout un bataillon de chaudrons de fer et de quatre formidables théières de granit aux becs fumants. Des lampes mal mouchées, suspendues au plafond par des broches, projetaient plus d'ombre que de lumière.

A un certain moment, un lourd ballot fut jeté sans façon sur le plancher d'en haut par un voyageur en maraude dans le dortoir. Cela fit un bruit sourd; les lampes dansèrent au bout de leurs broches et tout une pluie de brins de paille et de terre séchée s'abattit dans les assiettes et dans les gobelets de fer-blanc des dîneurs. Il s'ensuivit un beau chahut! Une voix éraillée hurla au milieu des jurons:

“Aïe! l'mangeux de paillasse! t'attendras au printemps pour secouer les poux des matelas de la mère Thibault!”

Après le repas, les hommes sortirent. Accroupis sur le sol ou appuyés au mur, l'un après l'autre, ils allumaient leur pipe. L'obscurité complète était venue et la flamme dansante, aspirée dans les fourneaux, éclairait un moment les faces osseuses; on aurait dit des feux follets faisant la ronde parmi la troupe.

Un peu à l'écart, perdu dans un monde irréel, j'essayais, pour la première fois, d'entendre le murmure palpitant des grands bois dans la nuit. . .

“Ça serait mieux de vous coucher, les jeunes; on part demain matin au p'tit jour”, vint nous dire notre guide, et il nous ramena à la maison.

La mère Thibault nous fit monter sous les combles. Grisés d'air de montagne et de senteurs de pins, à peine étions-nous allongés dans nos lits que, d'un premier souffle, nous fûmes profondément endormis.

Cependant, était-ce en rêve? Je crus percevoir par courts moments des airs de musique à bouche ponctués de coups de talons frappant en cadence. Non, les voyageurs, histoire de se dégourdir les jambes, avaient dansé jusqu'aux petites heures.

Le lendemain, le sifflet du “Samson” sonna un précoce

réveil. Une aurore indécise effleurait à peine les cimes. Déjà de la cuisine montaient des bruits d'assiettes et l'odeur fade du thé.

Je ne touchai que du bout des doigts le déjeuner, abondant comme un dîner.

"Mangez, mangez! les enfants", nous dit Jos Dufour, "vous ne dînez pas à l'heure des bourgeois chez la mère Thibault, aujourd'hui. . ."

Mais le jour se levait, et le criard du "Samson" se faisait si insistant, que les crêpes au lard croustillaient vainement dans nos assiettes. La cuisinière qui s'en aperçut s'approcha de notre table:

"C'est pas de votre goût?" s'informa-t-elle d'une voix chagrine.

"Oh! c'est pas ça, Madame Thibault", lui dis-je, "vos crêpes sont aussi bonnes que vos tartes! Vous savez . . . c'est notre premier voyage dans le bois . . . on a tellement hâte d'arriver!"

Ces mots furent débités d'un élan si naïf, que, quelques instants après, alors que nous lui faisons nos adieux, elle me glissa un paquet de tartines solidement enveloppées et ficelées dans du papier d'emballage.

Les voyageurs sortaient du bâtiment par petits groupes de deux ou trois, chacun portant son paqueton, les bottes délacées. Le contremaître de l'équipe tournait nerveusement devant la porte. A tout moment il rentrait, tempêtant contre les retardataires. Nous avions regagné notre poste sur le pont du bateau; mon cousin, portant son inséparable canne à pêche, et moi, le paquet de tartines de la mère Thibault.

Toutes les cinq minutes, le pilote consultait une grosse

montre à chaîne d'or, la remettait dans sa poche d'un geste brusque, puis tirait sur la corde de la sirène. Enfin, le contre-maître se décida à descendre. Il tenait à la main un calepin neuf et comptait du doigt les noms des hommes.

—Il m'en manque un! lança-t-il dès qu'il fut près de nous.

—Qu'il s'arrange! embarque! répondit Monsieur Frank.

Nous avions à peine démarré qu'un homme sortit du bois, où, sans doute, il avait cuvé son gin à la belle étoile. Le pauvre diable, d'une main traînait sa poche, et de l'autre gesticulait en criant. Mais le pilote n'était pas d'humeur à rebrousser chemin pour un trainard. Du chaland fusèrent des quolibets. Je compris que notre retardataire en était à son premier voyage; aussi les anciens ne manquaient pas de l'apostropher. Toujours courant à toutes jambes, il disparut un moment derrière les taillis, puis réapparut sur une pointe du rivage, sautant de roche en roche. Il finit par s'écraser, à bout de souffle, et lorsqu'au milieu des rires de toute l'équipe, le "Samson" salua l'homme d'un sifflet narquois, j'eus grande pitié pour le pauvre voyageur abandonné sur la grève. Moi aussi j'en étais à mon premier voyage.

Le soleil jaillit éblouissant dans une coupe de montagne. Au caprice de la rivière et de son chenal sinueux, nous passions tour à tour de l'ombre fraîche du matin à la chaude lumière d'un soleil de juillet. Je prenais plaisir à gonfler ma poitrine, à baigner mes poumons de rosée ensoleillée. Et toujours devant nous changeait le paysage. Il me semblait feuilleter, d'une main lente, les pages illustrées d'un grand livre où la rivière dévoilait sa rude beauté, avec de longues pauses, pour me la mieux faire comprendre.

Par moments, lorsque le cours du Saint-Maurice se redressait, je regardais courir l'eau sombre, échappée de milliers de lacs tranquilles. Je maîtrisais mon impatience à la pensée que dès ce soir nous serions rendus.

Sur le midi, Monsieur Frank et son guide entrèrent dans la cabine du pilote, toujours muet à sa roue. Un coup de cloche avait modéré la marche des machines; c'est à peine si nous gagnions sur le courant. A notre droite, par une entaille, une rivière, comme nous en avons croisé des centaines, sortait du bois. Le bras tendu, Jos Dufour indiquait une grève de sable. Peu à peu nous nous approchâmes de la rive, tandis qu'à l'avant du bateau un homme sondait au moyen d'une longue gaffe. A environ cinquante pieds du bord, le pilote-capitaine du "Samson" fit mouiller l'ancre. Nous étions arrivés.

Dans le chaland des voyageurs, les hommes s'affairaient. Quelques-uns avaient amené "les barges de drave", sauté dedans, et, sous les ordres d'un contremaître, ils avaient promptement accosté au rivage. Les eaux basses laissaient à découvert les bords de la rivière, peu profonde à cet endroit. Plus haut, une lisière de broussailles marquait la limite des crues; au delà, à perte de vue, s'étendait la forêt mauricienne, sombre, impénétrable.

Quelques coups de haches maniées avec entrain eurent tôt fait d'ébaucher un chemin dans les buissons, pour rejoindre le portage. Pendant ce temps, Monsieur Frank causait avec Jos Dufour. Je compris qu'avec un portageur nous devions prendre les devants pour atteindre le lac Batiscan, à quelque cinq milles de là, dans les terres. J'avais des fourmis dans les talons. Enfin, j'allais connaître le vrai bois, les lacs sauvages, la forêt vierge!

Le pilote, sa tâche achevée, était allé à l'arrière du ba-

teau. Assis sur le cabestan, la casquette sur les genoux, il fumait son brûle-gueule, et regardait, de son oeil narquois de marinier, les hommes occupés à déplacer des ballots, à préparer le déchargement. Loin de sa roue de gouvernail, il me parut plus engageant. Pour tromper mon excitation, je me risquai à l'aborder.

—C'est un beau bateau votre "Samson", capitaine, lui dis-je en m'approchant.

—Je pense bien le p'tit, que c'est du bateau, mon "Samson". Si ç'avait pas été de ces sacrés nez carrés de chalands, t'aurais vu comme ça l'achale pas le courant du Saint-Maurice, mon "Samson". Tiens! regarde-moi ça ce qu'ils ont pu en embarquer d'affaires dans ces deux chalands-là!

Je regardai, surpris, l'empilement des sacs, des tonneaux, des caisses que l'on déplaçait. Les barges se chargeaient à pleins bords, et aussitôt libérées revenaient pour un autre voyage. Pourtant il n'y paraissait guère, quoique la grève fût déjà encombrée.

On avait enlevé les câbles qui clôturaient, à l'avant du premier chaland, l'espace occupé par les chevaux. Les bonnes grosses bêtes attendaient, indifférentes, les pattes dans le fumier. Deux hommes firent avancer un premier cheval sur le devant du chaland. L'un tirait sur le licol, l'autre lui donnait des petits coups de bâton sur la croupe. Rendu au bord, le cheval, les deux pieds d'avant arc-boutés, allongea le cou, regarda la terre, puis, baissant la tête, flaira l'eau en renâclant, partagé entre le désir de fouler le sol et la crainte d'un bain forcé. Mais ce ne fut pas long. Après quelques jurons et une couple de coups bien appliqués, voyant que la bête se butait, trois hommes, un de chaque côté et l'autre en arrière, la poussèrent sans façon par-dessus bord. L'animal se débattit un mo-

ment, mais aussitôt il nagea vers la terre. L'un après l'autre tous les chevaux furent ainsi débarqués, les derniers se jetant à l'eau d'eux-mêmes, en hennissant.

Pour hâter le déchargement des provisions, une dizaine d'hommes, tout habillés, s'étaient mis à l'eau jusqu'aux aisselles, et ils transportaient sur leurs épaules des sacs d'avoine et de farine, des caisses et des balles de foin. Mon cousin vint me rejoindre.

"J pense qu'on va descendre tout de suite", me dit-il tout joyeux.

Une barge s'était amenée près du "Samson", et un voyageur (c'était Ti-Tom Prenovost, un des plus forts portageurs du Saint-Maurice) était en frais d'y déposer les effets de Monsieur Frank que lui passait le guide. Un canot d'écorce, gommé de frais sur toutes ses coutures, s'allongeait sur les deux bancs d'arrière de la barge. Jos Dufour nous cria :

"C'est le temps de débarquer vos bagages, les jeunes; ça serait mieux de mettre vos bottes avant de descendre!"

Je me tournai, interloqué, vers mon cousin, portant sa canne à pêche et son imperméable; mon cousin lorgna vers le paquet de tartines de la veuve Thibault; je dus répondre pour les deux, ingénument et sans détour inutile :

"On n'a pas d'autre bagage. Mon père a oublié de nous donner la valise de voyage et mon paletot. . ."

Je ne compris pas alors la grimace de Monsieur Frank, ni le haussement d'épaules du guide.

"Ça s'ra pas pesant à porter, le bagage des jeunes!" conclut Ti-Tom Prenovost, en train de ranger une dernière caisse, et il éclata de rire.

Rendus à terre, nous avançâmes de quelques pas jusqu'à la lisière de la forêt, là où devait déboucher le chemin de portage.

J'avais imaginé un large sentier et je n'en voyais guère trace. Ce n'était pas étonnant car même nos deux voyageurs, des vétérans de chantier, se consultaient. Depuis au delà de vingt-cinq ans, on n'avait pas fait la coupe dans la région, et les pousses nouvelles avaient tout envahi. Ti-Tom finit par trouver ce que j'appris plus tard être une vieille "plaque", mais où je ne vis alors qu'une tache sur l'écorce. Nous étions dans la bonne voie.

Notre portageur sortit son collier et, aidé de Jos Dufour et de Monsieur Frank, se mit en frais de prendre sa charge. Les yeux ronds, nous regardions s'empiler sur son large dos les ballots et les caisses, jusqu'au moment où, disparaissant sous le fardeau, il donna quelques coups d'épaules et dit au guide:

"J'cré que j'ai pas mal ma charge, Jos! . . ."

Monsieur Frank, nous voyant tout ébahis, ajouta en badinant:

"Quand vous serez fatigués, les jeunes, vous n'aurez qu'à le dire, Ti-Tom vous a gardé une place, il vous prendra par-dessus le marché, pour le ballant!"

A son tour, Jos Dufour, d'un seul élan, se jeta sur les épaules un énorme sac, puis, par-dessus, il installa le canot. Un peu confus de n'avoir rien à porter j'offris timidement mes services:

"J'aimerais bien à porter quelque chose, Monsieur Frank, je suis pas mal solide, vous savez!"

Le guide me regarda de dessous son canot, hésita un moment, puis pour me faire plaisir:

“Monsieur Frank”, dit-il, “passez-lui donc la petite hache attachée à votre paqueton; il pourra au moins se défendre contre les ours!”

Jos Dufour, la main gauche sur la barre de son canot, une hache à la main droite pour abattre les branches poussées en travers du chemin, battait la marche. Venait ensuite notre portageur, les deux mains de chaque côté de la tête, tirant sur les courroies de son collier. Tous deux avaient pris leur pas de “portageux”. Leurs bottes solides évitaient les trous vaseux et les pierres, se posaient en longues et régulières foulées. Je trottais derrière mon cousin, me protégeant d’une main malhabile contre les branches basses qui, un moment ployées par son passage, revenaient me fouetter le visage. D’un pas inégal, je m’appliquais de mon mieux à éviter les flaques, à sauter de roche en roche, glissant, pataugeant, la jambe en alerte. Derrière nous, Monsieur Frank sifflotait, tête nue, de bonne humeur.

Tout alla passablement bien pour le premier quart d’heure. Le sentier montant était aussi sec qu’il peut l’être dans un bois touffu, mais, habitué à la marche égale sur les trottoirs de bois de la ville, je ne parvenais pas à me faire aux imprévus du terrain.

En vain, concentrant mon attention sur la piste étroite, que mes yeux novices discernaient à peine, je calculais chaque enjambée; à tout moment mon pied glissait sur le dos d’une pierre humide, ou bien, croyant se poser sur une touffe de mousse, s’enfonçait jusqu’à la cheville dans la boue froide. D’une geste rageur, je m’arrachais à cet enserrement visqueux, qui m’énervait plus que les glissades. J’en étais rendu à me défier de la moindre tache de mousse, ce qui m’obligeait à une allure décousue, à des écarts fatigants.

Et toujours ces satanées branches! A l'instant même où je sautais de côté pour éviter un mauvais pas, elles venaient me fouetter la figure quand elles n'accrochaient pas mon pauvre chapeau de paille. Exaspéré, je me surpris à laisser échapper entre mes dents un des jurons salés que j'avais entendus dans le train.

Le malheureux canotier, pour sa part, connaissait son plus mauvais jour. A peine était-il remis d'aplomb sur ma tête, qu'un rameau taquin le faisait sauter d'un petit coup sec. Les premières fois je l'avais ramassé et remis en place d'une main patiente; mais, la plaisanterie menaçant de s'éterniser, je fus contraint de cheminer mon chapeau sous le bras.

Parfois, du sommet de quelque butte, il me semblait entrevoir une éclaircie prometteuse. Je m'imaginai que c'était l'annonce prochaine du lac Batiscan et je comptais mes pas : deux, trois . . . ; encore cent, deux cents . . . cinq cents pas et nous serons rendus! Mais le chemin descendait, et je ne voyais bientôt plus que des branches, encore des branches.

Ce n'était rien encore !

La piste, maintenant, traversait un bas-fond marécageux au niveau de la décharge que l'on entendait couler, toute proche. Les mousses se firent plus abondantes, les pierres plus rares, mais toute une moisson de racines crochues envahirent notre chemin. Elles couraient à fleur de terre, innocentes et traîtresses, camouflées d'herbes de marais. Elles accrochaient mes talons alourdis ou bien prenaient sournoisement en serre mes semelles.

Je tombai plusieurs fois de tout mon long. Quand je me relevais, j'avais les genoux et les coudes gluants, et mes mains qui, dans mes chutes, s'accrochaient aux branches de sapins, furent bientôt gommées de belle façon.

De temps à autres, Monsieur Frank m'encourageait d'un mot. Je m'efforçais de faire bonne figure et lui répondais en badinant.

Alors qu'hésitant, les deux pieds sur un bout de racine, je m'apprêtais à sauter une source, j'entendis Ti-Tom Prenovost dire à Jos Dufour :

"On est chanceux que le temps soit sec, le portage est bien meilleur que j'pensais!"

Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'oeil, chargé de dépit, à la pince endiablée du canot naviguant adroitement parmi les aulnes, puis sur la charge prodigieuse dressée en pyramide au-dessus du portageur dont je ne voyais que les jambes, des jambes à doubles mollets qui se détendaient sans défaillance ; je compris que Ti-Tom ne plaisantait pas du tout. D'un jarret désespéré, je franchis la source.

Après un temps qui me parut infini, le sentier gravit une colline. Le sol, redevenu pierreux, s'assécha. Un léger souffle de vent agita quelques feuilles.

Le soleil ne parvenait pas à percer le ciel de feuillage tendu au-dessus de nos têtes, mais sa chaleur inondait le bois humide. Des gouttes de sueur perlaient sur mon front, me coulaient sur la nuque ; sous mon bras, je sentais s'amollir les tartines de la mère Thibault, et, dans ma main droite, la petite hache pesait comme une massue.

Autour de nous, tout était silence, un mystérieux silence, où je croyais discerner le chuchotement d'êtres invisibles qui nous observaient.

Très peu d'oiseaux, mais de nombreux écureuils roux que dérangerait notre passage. A la vue du canot, ils s'immobilisaient sur une branche, regardaient passer, indifférents, no-

tre portageur ; mais il me semblait qu'un cri étonné, moqueur, sortait de leur gorge gonflée dès qu'ils m'apercevaient.

A vrai dire, je présentais une bien piteuse apparence. D'épinette en sapin, de sapin en noisetier, et pour finir, au frôlement indiscret d'une joyeuse bande de framboisiers embusqués dans une clairière, mon complet se trouva dans un état pitoyable. Souillé de boue par le bas, gommé par le haut, abîmé un peu partout, il aurait fait mon désespoir si mon attention n'eût été de plus en plus absorbée par mes bottines.

Le chapeau, la belle affaire ! Le complet, à la rigueur, ça pouvait passer ; mais on ne badine pas, dans un mauvais portage, avec ses chaussures.

Depuis les premiers pas, le sol divers de la Batiscan s'était acharné sur mes légères bottines. Si bien que, avec leurs hausses ramollies, bavant l'eau par tous leurs oeillets, les semelles tordues, de plus en plus bâillantes, elles n'en pouvaient plus.

En vain je m'appliquais, désespérément, à poser mes pas dans les larges empreintes des guides, l'enragé portage trouvait à chaque instant le moyen de me tendre quelque nouveau piège. Entre deux faux pas j'observais mon cousin ; chaussé de solides souliers neufs, il semblait s'en tirer assez bien.

Et toujours la pince ensorcelée du canot de Jos Dufour s'élevait, s'abaissait, écartait les branches ; et la charge monstrueuse de Ti-Tom Prenovost suivait à une allure implacable.

Parfois, à la faveur de quelque descente facile, je cherchais à endormir ma détresse en échangeant, d'une voix essoufflée, quelques phrases avec mon cousin. Répit passager ; des pensées moroses venaient aussitôt ajouter à mon accablement.

C'était cela, la marche dans les grandes bois ! . . .

Je me prenais à regretter le lac Mékinac et quelque cahotante charrette qui nous aurait conduits jusqu'au bord de l'eau.

Un peu plus, j'aurais demandé à notre portageur de me hisser sur son ballot.

Au passage d'un ruisseau, l'arête d'un caillou décloua tout à fait l'une de mes semelles. M. Frank me voyant clopiner jugea que j'avais mon compte. Il fit arrêter ses hommes. Jos Dufour sortit de dessous son canot ; Ti-Tom Prenovost, lui, se retourna à demi : "Si ça vous fait rien, Monsieur Frank, dit-il de sa voix rauque, j'vais continuer jusqu'au camp ; on a plus que la moitié de fait ; ça me fera du bien de me dérouiller les pattes!" Et, de son pas infatigable, il poursuivit son chemin.

Après un examen sommaire de ma lamentable chaussure, M. Frank dit à son guide :

"Il ne peut pas continuer comme ça ; dans dix minutes, il sera nu-pieds. Regarde donc dans mon sac, Jos, je pense que mes petites bottes lui feraient pas trop mal."

Jos Dufour défit son paqueton et, en effet, trouva une paire de bottes à courtes hausses, solides et fraîchement clouées.

— Quel point que tu chausses, mon gars? me demanda le guide.

— Des six.

— Des six? . . . Ça, c'est pas bien grand, mais c'est des dix . . . tu pourras nager dedans.

J'enfilai trois paires d'épais chaussons de laine par-des-

sus mes chaussettes d'été et, tant bien que mal, je m'installai dans mes premières bottes de portage.

— Passe-lui donc aussi un gilet, Jos, son petit habit d'en ville n'a pas l'air de s'accorder avec les fardoques.

Jos, ayant placé mon veston, mon canotier et ce qui restait de mes chaussures dans la pince de son canot, me donna un gilet de laine rouge qui me descendait jusqu'aux genoux, et dont le bout des manches repliées me remontait jusqu'aux coudes. Il me considéra en riant et lança :

“Regardez-moi donc c'te graine de portageux”!

La graine de “portageux” avait du coup retrouvé sa bonne humeur. Une halte prolongée au bord du ruisseau, le soleil qui nous inondait par une trouée, et les tartines de la Mère Thibault arrosées d'eau de source, m'avaient presque remis d'aplomb.

J'eus quelque peine à m'habituer à mes nouvelles chaussures, des vraies bottes de Petit Poucet, encore que Petit Poucet était emporté par ses bottes de sept lieues, alors qu'il me fallait traîner les miennes. Tout de même, je parvins, sans trop d'ennuis, à me rendre jusqu'au bout du chemin.

Lorsqu'enfin nous débouchâmes subitement au bord du lac Batiscan et que, sortant du grand bois, je contemplai pour la première fois un lac sauvage dormant un lumineux sommeil au pied de ses montagnes, je n'éprouvai plus ni tristesse, ni fatigue ; ayant bu, d'un seul trait, cette image nouvelle, aussi belle que mes rêves, je ne pus me retenir de dire à Jos Dufour, qui avait déposé sa charge devant le camp et qui lui aussi regardait le lac :

“Mon Dieu, que c'est beau!”

Il ne répondit rien. Ses yeux de voyageur disaient la même chose.

Ti-Tom Prenovost n'avait pas perdu son temps. Dans le vieux camp de bûcherons, nettoyé et aménagé depuis peu en vue de notre arrivée, il avait rangé les effets et les provisions qu'il avait portés sur son dos.

Je remarquai même que les lits avaient reçu une couche épaisse de rameaux de cèdre frais. En dépit de la chaleur, il avait allumé le poêle de fonte pour chasser l'humidité. L'odeur du bois brûlé, mêlée à l'arôme des rameaux verts, formait un parfum qui me parut délicieusement sauvage.

Le soir vint bientôt, mon premier soir dans la forêt . . . Cependant, la fatigue, l'ombre épaisse et ce petit frisson de crainte qu'engendre une solitude inaccoutumée, eurent tôt fait de me mettre au lit.

Je m'endormis à la lueur jaune d'une chandelle, gardant une dernière vision de deux jambes musclées et terreuses, ployant pour la première fois depuis l'aurore : les jambes de Ti-Tom Prenovost, le meilleur portageur du Saint-Maurice, qui, pipe éteinte au bec, disait à genoux sa prière du soir.

## TROIS PECHEURS

Une corde de chanvre lestée d'un galet retient le canot à une trentaine de pieds de la rive, pince au courant. Je pêche. . .

A cet endroit, la rivière des Eaux-Mortes est à peine large d'un arpent. A gauche, un platin de terre grasse garde, jusqu'aux gelées, les flaques d'eau boueuse laissées par les inondations du printemps. De la rive basse, bordée de buissons soufreteux, jusqu'à la lisière du bois, c'est la poussée drue des rouches. Le vent ravine cette triste prairie, paradis des grenouilles ; des couvées de canards barbotent dans des mares invisibles. Seuls quelques troncs morts, garnis de branches écorchées, se dressent de-ci de-là en attendant le coup de nordet qui les couchera avec fracas sur le sol mou.

A droite, une colline rocheuse monte du rivage sans grève, en pente raide. Des arbres jusqu'au ras de l'eau. Ceux des bords, des bois francs mêlés de cèdres, portent sur leur écorce la ligne d'usure des crues annuelles. Plus haut, et sur le flanc de la colline, le bois est de plus en plus touffu. Les colonies d'épinettes piquent de mouchetures sombres le vert pâle des hêtres et des trembles.

A mi-hauteur tranche une clairière, ronde comme une tonsure, envahie par les fougères et les framboisiers sauvages qui, ainsi qu'une bande de lutins, s'assemblent en troupe dans la forêt, partout où le feu ou la hache ont "déserré". Au milieu de la clairière, un camp de bûcherons, à demi écrasé, dresse ses murs de troncs d'épinette. Le pauvre toit s'est depuis long-

temps écroulé. La porte de planches disjointes, ouverte en dehors, laisse voir des tas de paille moisie, et par l'unique fenêtre triangulaire sans carreau, sortent les têtes de pousses luisantes de sève. La forêt se hâte de reconquérir ce coin qu'on lui avait pris.

Seul vestige du passage des hommes, un sentier se devine encore, descendant vers la rivière, pour finir au pied de trois bouleaux. On a cloué à l'hauteur d'homme, sur le tronc du plus gros, une affiche de tôle jaune où se lit en lettres noires: "Eteignez vos feux". En dessus de la légende flamboie une langue de feu qui poursuit un homme, fuyant, le canot sur la tête.

Du champ d'herbe grisâtre, des troncs squelettiques, du camp abandonné, se dégage une buée de tristesse qui imbiberait l'espace entier jusqu'à l'horizon, n'était la rivière, son courant placide, et les bruissements de feuilles au flanc de la colline. Au ciel, une lumière tamisée joue dans un rideau de nuages blancs.

L'eau de la rivière est brune, d'un brun métallique. Autour de canot, se forment des spirales, avec au centre un bouillon en torsade qui s'affaisse aussitôt, pour renaître plus loin; on dirait une ébullition qui s'amorce. C'est une frayère. Par ces derniers jours de septembre, les truites fiévreuses et les beaux mâles aux nageoires blanches à tranche noir jais, au ventre rutilant, montent d'un élan vigoureux à la surface, puis plongent jusqu'au fond sablonneux.

En vain les mouches répètent des chutes d'ailes et, tremblotantes, glissent, sautillent : le petit peuple invisible ne s'en inquiète pas et, dédaignant l'amorce aguichante, continue ses ébats.

La ligne est posée en travers du canot, la corde s'étire et flotte inutile au fil du courant, tandis qu'un oeil amusé mais déçu regarde se dessiner en série les remous tentateurs. . .

## II

L'oiseau, après sa plongée brusque, retourne se poser sur une branche ; huppe en bataille, il se tient immobile, les pattes rivées, figé dans l'attente. On devine de petits yeux perçants scrutant l'onde, jusqu'au fond. Il est amusant, ce martin-pêcheur, avec sa fraise, sa grosse tête de grenadier de l'empire, son bec pointu, son corps gris bleu plastronné de blanc.

Regardez ! Tout à coup la tête se penche, le cou s'allonge, le bec pointe en bas. Fausse alerte sans doute, ou bien la proie n'est plus à portée, car le cou se renfrogne et la tête huppée se redresse. Après quelques minutes voici notre martin-pêcheur qui s'enlève d'une aile saccadée vers un autre perchoir en criant son dépit. Cette fois c'est au faite d'un tronc mort qu'il se juche. Au pied de l'arbre, l'eau du bord est striée par les naïades, souples et drues comme des cheveux.

L'oiseau est tout à son affaire de guetteur.

Le voilà qui tressaille, les plumes de sa huppe se hérissent; un bond dans l'air et il s'immobilise, suspendu, la tête inclinée de côté, battant l'air de coups d'ailes précipités. . . Soudain il pique vers la rivière, le cou allongé, les ailes rentrées, tel une pointe de flèche, Floc! c'est la plongée précise, rarement infructueuse. En effet il ressort aussitôt, tenant dans son bec un goujon, happé par le milieu du corps.

D'un vol lourd, rasant l'eau le martin-pêcheur s'en est allé dîner. . .

## III

Le soleil, à force de harceler les nuages a fini par débayer le ciel. Une dernière fois ses rayons se faufilent dans les sous-bois, glissent sur les eaux, palpitent dans l'air léger qu'avivent déjà les fraîcheurs crépusculaires.

Quelques minutes encore et le disque cramoisi n'est déjà plus qu'une demi-lune de canicule avec tout juste assez de feu pour embraser la tête des collines.

— Pst ! a fait le guide, en pointant du doigt. Je tourne la tête.

Mais je distingue vite un muffle brun qui fend l'eau, une loutre peut-être ?

Non, un corps dodu couvert de longs poils s'est hissé sur les galets, d'un effort tout à la fois gauche et souple.

C'est un ourson, un ourson tout ruisselant qui se secoue, se frotte la tête de ses deux pattes. Il est sans doute trop jeune pour avoir peur, et d'ailleurs ce canot innocent et ces deux bustes immobiles doivent lui sembler quelque'arrachis poussé là par le courant et le vent.

Il est gentil cet ourson avec son museau espiègle, ses petites oreilles en retrait encadrant le front plat, et ses courtes pattes enfouies dans les manches fourrées. Ayant repris son souffle, il fait quelques pas en branlant la tête d'un air comique, puis, choisissant une large pierre au ras de l'eau, il s'y accroupit, face à la rivière. Avec ses pattes de devant pendant le long du corps, on dirait un arabe en burnous noir qui ferait sa prière.

Oh ! mais il ne prie pas, ni ne médite : il a faim. C'est tout ce qui l'occupe. Tout à coup la brusque détente d'une pat-

te qui fouette l'eau. Un scintillement d'écailles et un poisson imprudent qui folâtrait à la surface, près du bord, est lancé sur la berge, puis saisi par les griffes gourmandes.

De nouveau sur sa pierre plate, le pêcheur attend, impassible, qu'une autre victime s'aventure à bonne portée. Et le manège recommence, et c'est plaisir autant qu'étonnement de voir avec quelle dextérité, une patte si gauche d'apparence, cueille le poisson d'un geste leste et adroit.

Alors qu'une pièce plus grosse lancée plus loin se débat dans l'herbe et que notre ourson la poursuit en sautillant, nous ne pouvons retenir un cri amusé.

En trois bonds le pêcheur s'est enfui, oubliant de finir son souper. . .

Le canot glisse silencieux sur l'eau noire; les ombres adoucies des arbres se joignent au-dessus de la rivière. Je souris au panier vide posé sur mes genoux.

## A L'AFFUT

A deux cents pas en arrière du camp, le sentier, ornière dans l'herbe folle du défriché, pénètre dans la forêt. Aussitôt, l'on passe de la lumière crue reflétée par les eaux du lac, au demi-jour languide du sous-bois.

L'air, emprisonné sous les branches est gorgé d'effluves de plantes sylvestres: asters, lycopodes, quatre-temps.

De chaque côté du chemin s'alignent des touffes de noisetiers aux fruits encapuchonnés d'enveloppes piquantes, des fougères habillées de dentelles, avec cette bordure de rouille que l'automne peint au bout des feuilles et qui grandit à chaque nouvelle gelée.

Dans l'entre-croisement des plantes naines et, en haut, dans l'enchevêtrement des cimes, se discerne comme un besoin de se liguer contre le soleil, pour garder au sol rocailleux l'humidité précieuse, sang des racines.

Nos semelles foulent un sol visqueux où perce l'arête des roches; puis, petit à petit, s'ébauche la montée. C'est imperceptible à l'oeil, mais sensible à la jambe, et le corps prend cette allure penchée, ce balancement d'épaules, qu'impose, même aux novices, la marche en forêt.

Notre guide, jeune blond musclé, d'une souplesse de renard, s'en va allègrement de son pas de portageux. Son pied, rompu aux traîtrises des portages, se pose d'instinct sur la racine ou le caillou solide, tandis que nous enfonçons conscien-

cieusement, à tous les trois pas dans quelque trou innocemment couvert de mousse. Déjà son "paqueton", surmonté de nos carabines, n'apparaît plus que par moment dans une trouée.

"O . . . O-u-u . . . !"

Ce cri de mon compagnon le fait s'arrêter et, quand nous l'avons rejoint:

— J pense que j'allais trop vite: ça s'rait mieux si vous passiez en avant, dit-il de sa voix lente, un trait de malice dans la fente des paupières.

— Ecoute, Marcel, reprend mon compagnon, on n'est pas pressé; il est à peine quatre heures; tu sais qu'il n'y a rien à faire avant la brunante. Reste en avant, mais modère le pas.

Et alors que nous épongeons nos tempes, et que nous suons abondamment sous nos épaisses vestes de chasse, par cet après-midi de fin septembre, notre guide, la poitrine nue dans l'échancrure de la chemise, relève son "paqueton" d'un coup d'épaule et, les bras ballants, reprend le devant d'un pas ralenti où se devine une contrainte qui lui pèse aux mollets.

Nous cheminons lentement, le bois devient plus touffu. Quelques rares bruits assourdis montent encore du camp. Puis, c'est ce silence complet que la forêt ne livre tout à fait qu'à l'ombre sûre des fourrés.

Un premier lac se devine au bout de l'éclaircie du portage. Entre les troncs s'insinuent des reflets d'eau miroitante qui se rapprochent, ou disparaissent, au gré des lacets de la piste: sourires discrets des lumières, qui laissent deviner la liberté des espaces, après les longues marches dans l'enserrement des bois.

Après avoir contourné le lac, franchi le filet d'eau de sa

décharge, le portage n'est plus qu'un vague sentier que de rares passants suffisent à entretenir, d'année en année, tant le sol pierreux se refuse à la poussée. Il sillonne la crête d'une colline, tantôt entre deux rangs de jeunes pins dont les aiguilles feutrent les pas, tantôt il s'é gare parmi des troncs épars de merisiers marqués, de-ci de-là, de vieilles plaques aux lèvres arrondies.

De vieilles plaques qui datent peut-être du tracé initial. Je vois le bûcheron, la hache à la main, se faufilant dans la forêt, jalonnant le futur chemin d'entailles sur les arbres, à hauteur d'épaule. Il va, sans carte ni boussole, et son instinct fidèle, du premier coup, dans un bois inconnu, lui fait éviter les bas-fonds, profiter des moindres accidents de terrain pour se rendre, sans détours inutiles, là où il doit aller. Ne vous aventurez pas à chercher un tracé plus facile: le plaqueur de chemin a passé par là; vous apprendrez à vos dépens qu'il connaît son métier.

Allez où vous voudrez, sur les pentes les plus sauvages, au fond des coulées les plus sombres de nos Laurentides, vous trouverez partout des portages: portages d'hiver, chemins de halage ou sentiers déro bés de trappeurs, formant sous la peau épaisse de nos bois, un lacinis de veines où coule une vie rare et discrète.

"Pour un renversi, c'est un rodeux d'renversi", s'exclame notre guide, alors que nous nous butons au corps étendu d'un pin géant.

A perte de vue notre chemin est bloqué par un amas d'arbres renversés.

"Il va falloir trouver un chemin pour retomber dans le portage, attendez-moé icitte, ça s'ra pas long", fait Marcel en déposant son paqueton, et en s'éloignant la hache à la main.

L'oeil peut suivre les ravages du vent qui a balayé tout un pan de montagne. Les arbres sont couchés, tout d'une pièce; la masse ronde de leurs racines arrachées du sol étroit encore des lambeaux de terre et des cailloux.

Le soleil lorgne l'immense abattis d'un oeil curieux de voir l'envers des arbres. A peine un souffle d'air chaud, et si doux, qu'il semble impossible qu'un jour le vent fût devenu à ce point furieux.

Appuyés sur le tronc du pin, dont le cadavre encore frais exhale une odeur de résine, nous devisions à voix basse ainsi qu'auprès des morts.

La brise hésitante, honteuse d'avoir fait tant de mal, passe lentement dans cette tranchée funèbre. Par moments elle éveille au bout des branches des tremblements de feuilles sèches.

Pop! . . . Pop! . . . Pop! Pop! . . . Pop! Pop! . . .

Cela vient de tout près, à notre droite.

Nous tendons l'oreille. Après une pause, l'étrange battement sourd et bref se répète. On dirait l'échappement d'un moteur à deux temps que l'on met en marche. Nous nous regardons, intrigués. En silence, nous nous glissons vers l'endroit d'où viennent ces explosions insolites.

Quelques pas encore et, après avoir écarté prudemment une dernière branche, nous apercevons une perdrix de savane, un coq, campé sur une souche au milieu d'une clairière. En plein soleil, la tête rejetée en arrière, la huppe dressée, il étend largement ses ailes, se cramponne à la souche, les pattes raidies, et bat des ailes : Un coup, deux coups, une suite de coups précipités: Pop! . . . Pop! . . . Pop! . . . Pop! . . . Pop. Pop, Pop.

Pcp! Pour la première fois nous avons la chance rare de surprendre une perdrix faisant la roue.

Un sifflement d'appel du guide: l'oiseau dérangé s'envole. Nous rejoignons Marcel déjà chargé de son paqueton et prêt à se remettre en marche.

Depuis, lorsque par un temps calme et chaud, j'entends dans nos forêts cet appel étrange, je me représente, posé sur un tronc renversé ou sur une souche, dans le secret d'une clairière, un coq chantant ses amours avec ses ailes.

Nous descendons maintenant une pente rapide. En bas s'étend une savane. Les bottes s'enfoncent dans le sol spongieux; autour des empreintes sourdent des gouttes d'eau. Des plantes aquatiques se montrent par touffes de plus en plus nombreuses, on sent l'approche d'un marais.

Bordant le sentier qui longe un ruisselet chétif, les épinettes noires, poussées drues, se touchent presque. Un dernier détour, et brusquement nous débouchons à la pointe d'une baissière, recouverte de hautes herbes qu'il faut écarter pour retrouver la piste. Nous passons un amas de billes ensevelies dans les framboisiers, là où s'éleva jadis un camp de bûcherons.

Le guide, qui bat la marche à quelque cinquante pieds en avant, s'est arrêté; il se retourne, met un doigt sur la bouche et nous fait signe de le rejoindre. Il nous montre sur le sol vaseux les larges empreintes d'un sabot d'original avec, au milieu, cette petite crête pointue qui dénote une trace toute fraîche. L'animal est peut-être là, de l'autre côté de la ligne d'aulnes qui dessine vaguement les contours du lac Frigon.

La solitude vraiment troublante de ce coin sauvage, l'expectation contenue, qu'exaspère l'arrivée au but de notre ex-

curSION, cette empreinte qu'a laissée le passage du gibier, font battre nos coeurs au rythme accéléré du désir.

Nous attendons là de longues minutes, concentrant notre vie dans nos oreilles, tandis que le guide se courbe, se faufile à pas de loup, sans un froissement, jusqu'au rideau d'arbustes.

Il s'est redressé. Les yeux rivés à son dos voûté par le paqueton, serrant nos carabines d'une main moite, nous guetons le geste discret de sa main qui nous signalera la présence, au milieu du lac bourbeux ou à la lisière du bois, du grand mâle déjà alerté, flairant l'air suspect.

Un écureuil roux, qui proteste contre notre intrusion, un cône de sapin ou une branchette qui tombent, nous font tourner la tête d'un mouvement nerveux.

Enfin, après avoir dix fois scruté les bords du lac, fouillé chaque touffe de son oeil exercé, notre homme nous fait signe de le rejoindre. Nos doigts desserrent leur étreinte. Comme la corde d'un violon que l'artiste relâche d'un tour de clef, nos nerfs se détendent, notre respiration reprend sa cadence accoutumée, et dans notre coeur qui se calme descend un soulagement mêlé de déception.

Le lac Frigon mérite à peine le nom de lac. C'est tout juste une mare alimentée par de maigres sources et par les eaux de pluie qui ne font que glisser sur le roc des collines voisines. Mais cette pièce d'eau noirâtre, d'à peine trois cents pieds de diamètre, ceinturée de taillis, envahie par les prêles et les joncs, est un abreuvoir de choix pour les orignaux et les chevreuils du voisinage. Tout autour, l'herbe est écrasée. Les sabots des bêtes ont battu une piste que nous suivons jusqu'au poste d'affût accoutumé, vis-à-vis le milieu du lac.

Nous nous installons derrière une talle d'aulnes qui nous

protège du côté de l'eau; à trois pas en arrière c'est la forêt épaisse, hermétique. Une large pierre plate coussinée d'aiguilles de sapin nous offre un siège sylvestre.

Pas un mot, pas un bruit.

Marcel s'est assis sur le paqueton, il pousse de sa botte un cône d'écorce de bouleau blanc en nous faisant de la tête un signe qui dit: "Vous rappelez-vous, l'an passé?"

Nous regardons à travers les branches, nous écoutons, aiguisant nos yeux et nos oreilles. Le guide, accroupi, mâchon-ne un bout de branche, la tête entre les genoux; mais il s'alerte au moindre bruissement suspect que nous n'aurons même pas perçu, tandis que les rumeurs familières des bois, qui nous font tressauter, le laissent indifférent.

Machinalement nous fouillons dans nos poches, cherchant une cigarette, mais aussitôt nous retirons nos mains vides, les yeux sur l'homme assis devant nous. Marcel est ici le maître, et, à nous qui le dominons de tout notre titre de "Messieurs", il dicte nos pas et gestes.

Les minutes d'attente s'écoulent trop lentes et trop rapides.

Marcel a sorti un long couteau de chasse de sa gaine de cuir, et, tout en passant le pouce sur le taillant, il dit à voix basse :

"Y'a pas l'air de rien rôder encore!"

Il se lève, jette un oeil à la ronde, puis s'éloigne de quelques pas en suivant les pistes d'originaux, pour s'arrêter au pied d'un bouleau blanc. Sa main se promène sur le tronc. Quand il a trouvé une surface bien lisse, il entaille l'écorce d'un trait vertical, soulève le bord de l'entaille de la pointe de son cou-

teau et arrache une large bande. Des deux mains il enroule la feuille en forme de cornet allongé, évase un peu plus le pavillon, rétrécit l'embouchure; enfin, satisfait, il l'épingle avec de petites chevilles de bois.

Nous suivons, attentifs, le manège rituel de notre guide. Il a fait un pas prudent vers le lac; le voilà dans l'herbe; il regarde, il écoute. Un autre pas, il est au bord de l'eau, à découvert. Alors après un coup de gosier ainsi qu'un soliste avant d'attaquer une pièce de concert, serrant entre ses deux mains superposées la bouche de son bourgaud, il l'applique à ses lèvres, se penche, et, le cou gonflé, les traits tendus, il lance discrètement à fleur d'eau l'appel rauque, claironnant, de la femelle d'origan. Ce cri sauvage, savamment contenu pour ne pas effaroucher un gibier peut-être tout près, fait aussitôt se taire tous les menus bruits que nos sens émoussés n'avaient pas perçus.

Dans le silence subitement entier, palpable, l'appel tournoie sur le lac, frôle le mur sombre du bois, s'échappe par les coulées, s'élève au-dessus des faites, s'étend, retombe.

Le guide immobile a incliné la tête sur l'épaule gauche; le bourgaud collé à sa poitrine, il se concentre dans l'attente d'une réponse.

Derrière notre rideau de feuillage nous contemplons cet homme rude, figé dans sa pose archaïque de chasseur de bêtes; nous communions intensément à la griserie de l'appel.

Pas un bruit, pas un craquement. . .

Le floc d'une grenouille qui plonge parmi les roseaux. . .

Une mouche qui rase nos visages en faisant un bruit d'ailes énormes. . .

Rien. . .

Le vent rassuré se reprend à agiter des feuilles; la forêt recommence à respirer.

Marcel vient de notre côté. Il avise une lourde branche sèche, retourne au lac et là, d'un ample mouvement de faucheur, il se met à brasser l'eau en cadence pour imiter les pas traînants d'un orignal marchant dans le lac; il s'arrête, recommence, puis, sans une parole, revient s'asseoir sur son paque-ton.

"On a encore le temps", émet-il au bout d'un moment, c'est à la brunante que c'est bon, c'est plus chanceux pour les gros "bucks".

Eternel refrain des guides, qu'il s'agisse de chasse ou de pêche. Ces gens-là ne sont pas pressés. Si ce n'est pas tout de suite, ce sera tout à l'heure; si pas aujourd'hui, peut-être demain ou plus tard. Mais cette sage philosophie, qui accepte tout, convient mal à notre impatience.

L'homme des bois est là, calme, satisfait. Nous étions tendus et vibrants; nous voici envahis par une déception qui sourdement nous irrite.

Pourtant, autour de nous, tout est si reposant! Le beau jour d'automne meurt en beauté! Quel silence harmonieux dans ce lieu désert où tant de vies cachées et de forces obscures ce contentent tout simplement d'exister quelques heures!

Nos âmes, à notre insu, boivent avidement à cette paix totale. Bientôt tout en nous devient calme et lucide, et, pour la première fois peut-être, nous assistons, en spectateurs recueillis, à ce drame magnifique qu'est un coucher de soleil en forêt; nous éprouvons cette angoisse indéfinissable qui nous

saisit, quand nous nous arrêtons vraiment à regarder mourir un jour.

Après un dernier adieu aux arbres qu'il aime, à la mare et à sa triste couronne de roseaux, le soleil s'est soudainement dérobé. On le devine, au loin, derrière la colline. Le jour n'est plus, mais des lueurs de tisons rougeoyants envahissent le ciel et éclairent les heures qui s'attardent.

Deux gros nuages ventrus, toutes voiles dehors, essaient de profiter d'une dernière brise mais ils n'avancent guère.

Devant nous, sur l'eau dormante, et dans le bois qui nous entoure, fusent des clartés obliques qui font danser les bulles d'air. Un couple de pies dodues s'en viennent se percher au-dessus de nous, sur un rameau de pin. La branche ploie, les berce un moment, puis s'immobilise. Les pies penchent la tête et nous regardent de leur petit oeil effronté. Un écureuil s'affaire dans une fourche et, pour finir sa journée, grignote un cône de pin. Toute la vie coutumière du jour s'est réfugiée sur notre rive.

De l'autre côté du lac c'est déjà la pénombre. Les arbres ne bougent plus, n'osent même plus bruire; des ombres légères s'attroupent entre les troncs et se risquent peu à peu jusqu'aux aulnes. Par-dessus le lac nous arrivent des bouffées froides, haleine du jour moribond.

Marcel, qui s'est levé, nous rappelle que nous sommes à l'affût:

"Il commence à être temps d'appeler", souffle-t-il.

Le temps de boutonner sa chemise de laine, de ramasser son bourgand, et, après un coup d'oeil sur le bois d'en face, il est retourné au bord de l'eau.

C'est d'abord un premier appel voilé. Dans l'air du soir le son s'amplifie, emprunte des nuances nouvelles. Des échos inconnus font la chaîne, se passent les dernières notes, de colline en colline, de coulée en coulée.

La fièvre de la chasse nous a repris. Après une longue pause, le guide se redresse. Bien droit, la tête renversée, il lance à pleins poumons par-dessus les arbres, un cri tout vibrant de l'ardeur saisonnière de la femelle d'original frémissante au bord d'un lac sauvage.

Le bois a tressailli. La plainte amoureuse rebondit dans l'espace et, telle une fusée qui éclate au bout de sa course et projette dans toutes les directions des touffes lumineuses, on l'entend se fragmenter en des appels adoucis qui s'en vont se perdre au fond des gorges, où les grands mâles méfiants s'éveillent aux premières ombres de la nuit.

Notre désir décuplé gronde dans nos oreilles.

Mais non . . .

La forêt un instant troublée se replonge dans le silence.

Pourtant?

Le guide s'est tourné vers nous, un doigt sur l'oreille.

Non? . . . Si! . . .

De tout là-bas, lointaine, survient une réponse étouffée: ouwouff!

Wouff!

Nous sommes debout derrière les branches. Marcel, un sourire entendu dans les yeux, est près de nous; il nous dit à voix basse: "J'éreé qu'on a été le chercher loin celui-là!"

Puis, s'apercevant que nous caressons le canon de nos carabines: "C'est pas pressé, on en a pour une bonne heure; si au moins la lune peut se montrer tantôt, y va faire clair comme en plein jour".

Le brame est devenu un peu plus distinct. La bête levée s'en vient droit au cri. Nous l'imaginons s'avancant dans le bois dense, le panache rabattu sur son cou rétracté. A toutes les deux foulées de son pied lourd, c'est un "ouff" d'impatiente et sauvage ardeur qui nous fascine. De longues secondes le grondement cesse, puis il reprend, sourd, régulier.

Un premier craquement de branches nous avertit que la bête s'apprête à contourner la colline en face de nous pour déboucher à notre droite, par une coulée. Nos yeux agrandis par l'excitation cherchent à percer le mur de forêt qui nous encercle, mais nous ne distinguons maintenant plus rien que de chétifs reflets sur l'eau et des ombres qui trépident.

Alors plus nos yeux se refusent plus nos oreilles s'aiguissent. Nos tympanes alertés amplifient le moindre bruit. Il doit en être ainsi chez les bêtes des bois toujours aux aguets, auxquelles la nature n'a pas donné un oeil perçant, inutile dans les fourrés épais, mais les a douées, par contre, d'une acuité d'oreille dont dépend leur vie.

Cette exaltation auditive nous trouble à nous faire mal, et tandis que par diversion nos yeux inquiets s'absorbent à regarder le ciel, nos têtes entières s'emplissent de ce murmure confus qui peuple la nuit noire, murmure que scande la voix grave du monarque de nos forêts.

Au ras du sol: c'est le trot menu de ces minuscules souris des bois s'affairant dans les trous de racines; un léger craquement: un lièvre a posé sa patte de velours sur une brin-

dille, à ce bruit formidable il tremble et n'ose plus bouger; un froissement de feuilles foulées par un renard en maraude. L'aile flasque d'un hibou qui nous frôle nous fait baisser la tête. Le guide me souffle:

"On l'entend pu, y s'défi!"

En effet depuis quelques instants la voix de l'original s'est tue. La nuit se fait plus opaque, le ciel se charge, une fraîcheur humide s'insinue dans nos membres immobilisés. De longues minutes d'un anxieux silence s'écoulent.

Marcel nous touche le bras; il se glisse à pas feutrés jusqu'au lac. Armé de sa branche d'arbre il recommence à imiter la marche d'une bête dans l'eau.

Un bramelement puissant lui répond aussitôt et nous fait sursauter. Le vieux mâle s'était approché prudemment. Il était là sans doute, arrêté au bord de la coulée. Ce pas dans l'eau le rassure, l'excite, il fonce droit sur la femelle qu'il devine au bord du lac. Un instinct irrésistible fouette son sang, de tout son poids de brute massive il s'ouvre un passage dans le sous-bois; les arbres craquent et tombent; de sa poitrine sortent des grognements tumultueux.

Encore quelques moments, et devant nous, sur l'écran obscur du bois, se projettera, imprécise, l'image de la bête.

Soudain une bramée plus claire, plus légère, se fait entendre à notre gauche, venant de l'autre extrémité du lac.

"En v'la un autre", nous glisse à l'oreille le guide.

Et par cette obscurité troublante, dans ce coin perdu, nous sommes les témoins aveugles et frémissants d'une scène de passion sauvage.

Le vieux mâle a flairé l'approche d'un rival. Il s'est arrêté, frappe le sol d'un pied courroucé, rugit, cogne ses bois sur les troncs d'arbres et s'élançe à la rencontre de celui qui ose venir lui disputer la femelle qu'il convoite.

Une furieuse galopade, des souffles rageurs; refusant le combat le jeune mâle a pris la fuite. Le bruit de sa course se perd au loin.

Vivement le vainqueur revient vers le lac et c'est une recrudescence de renacements, de piétinements, de craquements.

Au fond de cette cuve à parois de granit, les sons résonnent et percutent nos tympanes. Derrière notre rideau de branches nous serrons nos armes à deux mains; le cou tendu, les nerfs crispés, nous nous attendons à chaque instant à voir surgir la masse noire de l'énorme bête, les naseaux en feu, le poil hérissé, chargeant comme une trombe à travers l'étroite mare.

Par cette noirceur impénétrable, nous sentons le risque d'une balle mal placée, la futilité d'un rempart d'arbustes. . .

Un souffle imperceptible a-t-il révélé l'odeur redoutée de l'homme?

L'animal est alerté . . . Un dernier "wouff" et il s'éloigne à pas étouffés.

La forêt retrouve son calme; la vie nocturne des sous-bois reprend son cours; un rayon de lune gicle par une déchirure de nuage.

Mais longtemps encore, le sang, qui s'est retiré de nos corps transis, bouillonne dans nos têtes. De sourdes pulsations mugissent dans nos oreilles, où se continuent, de plus en plus affaiblies, des bramées hallucinantes.

## UNE MALICE DU CAPITAINE CHARLES

L'heure des chauve-souris; d'une aile nerveuse elles butinent au ras des eaux.

Une grisaille opaque efface le tracé des rives, voile le pan des côtes escarpées où alternent les verdoyances du bois et les rousseurs du granit. Le crépuscule étale un dernier bandeau de lumière.

Une chaloupe double à l'instant la pointe rocheuse qui, au sud, limite une anse au fond de laquelle est bâti le chalet du club.

A chaque coup de rames, ponctué par un grincement de tolets, l'étrave de l'embarcation soulève une collerette bruisante. Dos large et courbé, le rameur, dont les bretelles rouges tranchent sur la chemise de flanelle gris foncé, est coiffé d'un feutre difforme. D'un mouvement sobre, mathématiquement rythmé, il manie les rames qui effleurent et plongent sans éclaboussures. A l'arrière, l'avironneur conduit d'une coupe distraite.

C'est bon, Jos!

Le rameur, d'un coup sec, a fait sauter les rames et les range de chaque côté, le long des bordées.

Froissement rude du bois sur le sable: la chaloupe s'est échouée doucement. Le guide saute sur la grève, il empoigne le banc d'avant d'une main velue, s'arc-boute, tire l'embarcation à sec, et étend de toute sa longueur la forte chaîne qui

retient le grappin dont il enfonce l'une des branches d'un coup de talon de botte.

L'homme assis à l'arrière s'est levé, il secoue sa pipe. Le tabac rougi grésille en touchant l'eau et le fumeur enfouit sa pipe, sans façon, dans une poche de son veston khaki. En face de lui, sur un banc, repose un coffret de métal pour articles de pêche. Notre pêcheur ramasse des pesées de plomb, des hameçons, une pince d'acier, ouvre le coffret et range minutieusement chaque article. D'une boîte de fer blanc remplie d'eau, il retire quelques mouches artificielles: l'une brune et rouge, l'autre noire et blanche, une autre bleue et rouge. Ayant séché sommairement sur sa culotte de laine épaisse les fines ailes humides, et passé les nerfs entre les deux doigts de sa main gauche gantée de toile, il place les mouches dans un livret à couverture de cuir jaune, avec, à chaque feuillet: en haut, une bande de métal pour accrocher les hameçons; en bas, un petit ressort à boudin pour tenir les nerfs tendus.

Le geste lent, presque caressant, avec lequel il a fermé le cahier et bouclé la courroie qui l'entoure, le soin particulier qu'il met à enfouir dans une poche intérieure de son veston le livret, disent que c'est pour lui chose chère entre toutes.

"Attention à mes lignes, Jos!"

Ses lignes, encore un sujet de fierté mais aussi d'inquiétudes. Il y en a deux, rangées bien à plat sur les bancs de l'embarcation: longues et souples, luisantes de vernis frais, habillées de bandeaux de soie fine. Des dévidoirs nickelés sont fixés aux manches de liège. Les cordes de soie sont tendues juste assez pour ne pas ployer les fins bouts, à peine plus gros qu'une paille. Deux mouches blanches à chaque ligne: l'une pendante, l'autre accrochée par son hameçon au dévidoir, témoignent que l'homme a pêché jusqu'à la brunante.

Quelques truites rouges, déjà raidies, reposent sur le fond de la chaloupe. Le guide a ramassé les poissons, les a jetés dans le filet d'une épuisette, puis il a pris la boîte de pêche, un coussin, et ainsi chargé, se dirige vers l'escalier qui conduit à la véranda du camp.

Le pêcheur, ou plutôt le Capitaine Charles, c'est ainsi qu'on l'appelle familièrement, porte lui-même ses lignes et suit à quelques pas. Tout à coup, s'arrêtant:

—Jos, t'oublies les perdrix, faut faire cuire ça pour demain, mon vieux; tu sais, j'y tiens, les premières de la saison, et il n'en pleut pas, des perdrix cette année!

—C'est vrai, répond Jos, qui revient vers la chaloupe.

Trois perdrix de savane gisent sous la pince, les pattes attachées avec un bout de racine d'arbre. Le guide les a jetées sans façon dans l'épuisette, par-dessus les truites, et s'en va à la cuisine en rallonge dont les deux fenêtres ouvertes s'animent à la lumière jaunasse des lampes à pétrole.

Le Capitaine monte pesamment les marches de l'escalier, en tenant haut ses lignes. Ses jambes chaussées de bottes sans talons, dont les cordons de cuir sont enroulés autour de la hausse à la manière des bûcherons, ses jambes à la détente sans souplesse, accusent un nombre respectable d'années. Le voilà sur la véranda, longue galerie courant sur toute la façade du camp de bois rond. Sur chaque face des poteaux qui supportent le toit, on a fixé des clous qui forment un support; sans tâtonner le capitaine y pose ses lignes.

Puis il entre dans la pièce centrale du camp. A droite, dans un foyer de pierre rustique pétillent d'énormes bûches d'érable, mises de travers sur des bouts de rails, en guise de chenêts. Notre pêcheur a enlevé son chapeau et son veston et

les a pendus à deux crochets sur le pan de mur d'en face, mais il a oublié quelque chose, car, rendu près du foyer, il tâte ses poches; il est retourné à son veston chercher sa pipe et son sac à tabac. Ayant bourré le fourneau sans hâte, en appuyant savamment du pouce, il l'allume, tire quelques bouffées, puis s'installe face au feu, dans une berceuse.

Le Capitaine Charles est court, plutôt malingre, il a les cheveux blancs et rares, la peau brune, une bouche boudeuse au-dessus d'un menton en retrait. Mais deux petits yeux vifs, bistrés, animent à l'occasion une figure osseuse où les rides profondes ont comme figé définitivement les traits dans une expression de fatigue malade. Célibataire obstiné, taciturne, aimant la solitude et détestant les fâcheux, il ne trouvait l'occasion de se détendre qu'avec de rares amis, comme lui enragés pêcheurs à la mouche. Alors, il riait de bon coeur, se montrait causeur plein d'esprit et même loustic à ses heures, mais toujours, en toute occasion, dans tous ses gestes, dans chacune de ses paroles, il ne cessait d'être gentilhomme à l'ancienne manière.

A cette fin de saison—on était en dernière semaine de septembre—il avait voulu venir seul au club, accompagné de Jos, son guide de toujours, pour se livrer tout à son aise à sa passion favorite, car pour lui l'année se terminait au 30 septembre, date de clôture officielle de la pêche à la truite mouchetée. Tout capitaine qu'il était, la chasse ne lui disait rien du tout, et il détestait les chasseurs sur lesquels il ne se faisait pas faute de déverser la bile de son foie paresseux.

Les yeux fermés, il aspirait des bouffées régulières lorsque Jos vint le tirer de sa rêverie:

“Le souper est prêt, Capitaine!”

Comme s'il n'avait pas entendu, le capitaine Charles continua de fumer impassiblement. Cependant au bout de quelques instants il se leva, se pencha au-dessus du feu et déchargea le fourneau de sa pipe, en le frappant d'un coup sec sur la pierre de l'âtre.

Le couvert était mis dans la pièce voisine, au bout d'une longue table recouverte d'une toile huilée. La soupe aux pois fumait dans un bol de granit blanc. A côté, deux épaisses tranches de pain à la mie un peu jaune, du pain cuit sur place.

Le Capitaine s'est assis machinalement et mange sans appétit son frugal dîner. Il termine par une tasse de thé bouillant, puis savoure une pleine cuillerée de mélasse, prise à même un bocal de verre posé au milieu de la table entre une boîte à sel et un pot de moutarde.

Aussitôt il retourne à la pièce centrale et se rasseoit en face du foyer, en rallumant son inséparable pipe.

Après avoir rêvassé pendant une bonne heure devant la flamme, le Capitaine Charles avait à peine donné ses ordres à son guide venu jeter quelques bûches dans l'âtre, lorsque le grand silence du dehors, posé sur le camp comme une calotte, fut soudain rompu par un éclat de voix bruyantes et de rames que l'on jette sur les bancs d'une chaloupe. Bientôt des pas nerveux résonnent sur le plancher de la véranda, la porte brutalement poussée s'ouvre, claque sur le mur, et trois hommes, précédés d'un grand souffle d'air frais, font irruption dans la pièce.

"Bonsoir l'ami", dit une voix joviale, en un anglais du plus pur new-yorkais.

Sans façon les nouveaux venus ont jeté dans un coin

leurs sacs de portage aux courroies fraîches, et déposé trois étuis de cuir où l'on devine des fusils de chasse.

Le Capitaine Charles a tourné nerveusement la tête; renfrogné, un mauvais pli retroussant le coin de sa bouche, il regarde les intrus dont il ne voit que le dos.

Il bougonne, se lève, et va fermer la porte restée ouverte.

"Désolé, l'ami", fait l'un des trois yankees, en frais de déboutonner un gilet de chasse aux fermoirs compliqués, un de ces gilets impossibles où le tailleur s'est ingénié à multiplier les poches et les recoins, comme un meublier, les tiroirs secrets d'un ancien bahut.

Les trois survenants sont d'ailleurs vêtus à la dernière mode sportive américaine; on dirait des mannequins en rupture de vitrine d'étalage. Ils se montrent tous trois capitonnés de chemises brun foncé, et arborent une ceinture cartouchière prodigieusement garnie, avec des culottes de velours et des bottes brunes sentant la teinture fraîche. Au demeurant, trois types de jeunes athlètes, de trente à trente-cinq ans, faces glabres et carrées, cheveux courts, des types qui se sentent chez eux partout!

Le Capitaine Charles, dans sa vieille culotte de laine, ses bottes de bûcheron, son veston informe, fixe avec un peu de dédain ces hôtes désinvoltes qui bruyamment fouillent dans leurs sacs et en sortent tout un attirail: couteaux, gourdes, lampes de poche, rasoirs et accessoires, qu'ils étalent sans façon sur la table voisine. Jack a produit une gourde:

—On prend quelque chose? demande-t-il.

Et s'adressant au Capitaine impassible, debout dos à la

cheminée, dans un nuage de fumée que les bouffées de plus en plus précipitées qu'il tire de sa pipe épaississent à vue d'oeil:

—Vous nous accompagnez, l'ami?

Cette appellation: l'ami, a l'heur de provoquer chez notre Capitaine un serrement de dents imperceptible.

—Merci, messieurs, dit-il tout simplement.

Et comme il fait mine de se retirer, les trois chasseurs se sont rapprochés, le verre à la main.

—Au fait, dit l'un d'eux, nous avons négligé de nous présenter!

—Mon frère Jim que voici, un ami de New-York, Tom, et moi-même, Jack.

—Capitaine Charles, pour vous servir.

—Capitaine? Vous devez être un grand chasseur d'originaux et d'ours?

Un tout petit feu s'est allumé dans les yeux du Capitaine Charles.

—Pardon, messieurs, je ne chasse jamais, seule la pêche m'intéresse!

—Est-ce vrai? Nous, c'est différent, la pêche c'est trop tranquille, on n'aime pas ça, il n'y a rien là-dedans. Mais la chasse! surtout la chasse au petit gibier, le tir au vol d'une perdrix, d'une bécasse, en voilà du sport, n'est-ce pas, Tom?

Un pli narquois a retroussé les lèvres du Capitaine qui en a laissé éteindre sa pipe.

Et l'interrogatoire Jack, décidément le chef de la petite troupe, poursuit l'interrogatoire agaçant:

—Vous êtes membre du club, Capitaine Charles? Depuis assez longtemps, je suppose?

—Oui, depuis un peu plus de trente ans.

Puis, coupant court par un bonsoir un peu sec, il fait mine de se retirer.

—Une minute, Capitaine Charles. Nous voudrions avoir quelques détails sur le pays, car c'est notre premier voyage. Vous savez, nous sommes venus sur l'invitation de l'associé de mon père, un membre de votre club, un vrai sportsman, celui-là. Vous le connaissez?

—Oui, oui, répond vaguement le Capitaine.

—Comme nous n'avons qu'une semaine de vacances, c'est toujours utile de prendre des renseignements sur le terrain, ça évite des pertes de temps, et nous avons pensé que vous pourriez peut-être nous indiquer les meilleurs endroits de chasse. Bien entendu, c'est la perdrix et la bécasse qui nous intéressent, le reste . . . Mais j'oubliais: vous n'êtes qu'un pêcheur, Capitaine Charles.

Un feu malicieux s'est rallumé sous les paupières plissées du Capitaine:

—C'est vrai que la chasse ne me dit rien, Messieurs, tout de même j'avouerai que quelquefois il m'arrive, sans descendre de chaloupe, de tirer une perdrix par-ci, par-là, car mon guide, qui ne comprend pas qu'on puisse, l'automne, sortir du club sans arme, a toujours le soin d'apporter un fusil et quelques cartouches. Tenez, justement cet après-midi, au hasard d'un tour de pêche, j'ai abattu comme ça, sur le bord du lac, trois perdrix; il y en a tellement dans nos bois, et si peu de chasseurs! Vous pourrez d'ailleurs en goûter dès de-

main soir, car si je n'aime pas abattre du gibier, je suis très friand de la perdrix au chou. . .

—Messieurs, je vous souhaite le bonsoir! Et le Capitaine s'en va, le dos rond, bonhomme et narquois.

—Bon Dieu! fait Tom, en se servant une forte rasade de scotch, on va en faire une chasse! Si le vieux a tiré trois perdrix sur le bord du lac, imaginez-vous ce qu'on va ramasser tous les trois!

—Quelle différence avec nos bois de New-York, de reprendre Jack, nos pauvres bois, où l'on marche toute la journée sans rien voir, ni entendre même un battement d'ailes. Quelle bonne idée d'être venus dans ce pays sauvage de Québec!

A notre chasse de demain!

Et les consommations se suivent dans un nuage de fumée de cigarettes.

Nos trois amis surexcités ont extrait de leurs étuis jaune des armes neuves et bien huilées. Ils bourrent leurs poches de cartouches.

“Faut pas oublier les kodaks, il y aura quelques bonnes photographies à prendre. Vois-tu la tête des amis quand nous leur mettrons sous le nez nos photos, avec des tas de perdrix!”

Il est une heure du matin. Chacun des chasseurs a rangé et revisé dix fois le contenu de son sac. Jim, qui n'a guère ouvert la bouche que pour avaler des coups de scotch de plus en plus rapprochés, propose d'une voix pâteuse:

—J'ai une idée, les amis, si on partait tout de suite? Vous connaissez le vieux dicton qui doit être aussi vrai dans

le Québec qu'ailleurs: The early bird . . . On serait rendu de l'autre côté du lac avant le gibier, et on aurait la chance d'attraper quelques-unes des perdrix que le vieux Capitaine, qui doit se lever au petit jour comme tous les pêcheurs, tire sur le bord du lac!

—Moi, j'voudrais partir tout de suite! Ça va?

—Bien! Bien! répond Jack, pas besoin de t'en faire. D'abord des perdrix c'est pas ça qui va manquer; ensuite je pense qu'un bon somme ne nuira pas à ton tir mon cher Jim! Couchons-nous!

Le lendemain le temps est maussade, d'un gris désespérant: calme plat et bruine.

A sept heures, le Capitaine Charles, pipe à la bouche, descend du dortoir, après s'être sommairement plongé la figure et les bras dans un bassin de granit qu'il a rempli d'eau froide. Il s'approche de la fenêtre et regarde le lac.

—Jos, on partira après déjeuner, c'est prêt?

—Oui, Capitaine, je vais dire au cuisinier de servir.

—Au fait Jos, les trois Américains, sont-ils levés?

—Je vous crois, Capitaine, le cuisinier m'a dit qu'ils étaient partis avant le jour; même qu'ils sont allés le réveiller à quatre heures et demie. Ils ont pris une tasse de thé, du pain et du jambon, et ont demandé au cuisinier de leur préparer au plus vite des sandwiches, disant qu'ils étaient bien pressés. Ça en fait une idée, c'est leur affaire, s'ils aiment ça comme ça!

—C'est bon! Dis au cuisinier de nous apprêter un bon "lunch", je crois qu'on reviendra tard ce soir.

Après son gruau quotidien, le Capitaine Charles a re-

vêtu son vieux veston, tâté la poche intérieure pour s'assurer que son cahier de mouches est bien là, et rempli son sac à tabac.

Sur la véranda il a décroché ses deux lignes, puis il descend posément l'escalier. En bas, Jos est à vider l'embarcation au moyen d'une boîte de fer blanc. Ayant mis la chaloupe à flot il la retient pendant que le Capitaine enjambe la bordée et s'installe sur le banc d'avant. Tout-à-coup :

—Jos, fait le Capitaine, va chercher le fusil du cuisinier et quelques cartouches!

—Un fusil? interroge le guide stupéfait.

—Oui, oui, un fusil.

Jos, interloqué, hésite, puis docile s'en va vers la cuisine. On entend un bruit de voix et bientôt il revient portant un fusil de gros calibre, la crosse ceinturée de broche, le canon rouillé.

Le guide s'est assis à l'arrière et avironne en suivant le bord du lac, à quelque cent pieds de distance. A l'avant le Capitaine Charles est occupé à ses lignes. Il tire de son livret une mouche brune et rouge, puis une autre blanche et noire, et il les attache au nerf qu'il laisse traîner à l'eau afin de les assouplir.

La chaloupe double la pointe de l'anse où est bâti le camp. Le toit rouge à pignon, la cuisine en retrait avec sa cheminée d'où monte une fumée hésitante, jettent en bordure de la forêt sauvage, qui dévale de la montagne, une note de civilisation inattendue.

Les pêcheurs longent maintenant un rivage escarpé, habillé de ce roc granitique des Laurentides, d'un brun foncé

veiné de gris, et quelquefois de rouge sombre comme du sang coagulé. Des arbres entêtés et malingres, des cèdres et quelques sapins s'agrippent à la côte taillée à pic qui plonge sa muraille presque verticale dans l'eau sombre. Pas un souffle de vent. Un léger brouillard s'accumule par pelotons dans les coulées. Mais on devine un soleil inquiet luttant contre le barrage de l'air saturé d'humidité.

La rive s'est abaissée. Une pointe de sable fin s'avance dans l'eau qui prend une teinte verte, adoucie. Au débouché de la pointe se développent les contours d'une baie, au fond lointain noyé dans un mélange flou de feuillées vertes tachetées de brun et de brique.

Le long des bords s'alignent des troncs luisants, des souches, que le vent et la vague ont entremêlés depuis des années.

Le Capitaine s'est levé; il tient droit sa ligne, puis d'un léger mouvement de l'avant-bras il exécute un lancer impeccable; les mouches tombent à quelques pieds du bord le long d'une bille de cèdre branchue. Animées par de légères secousses du poignet, elles glissent, tentatrices, effleurent l'eau.

A l'arrière, Jos nage silencieusement sans sortir l'aviron, maintenant l'embarcation à proximité de la rive dont il suit les sinuosités. Imperturbable, le pêcheur continue ses lancers avec une nonchalante précision, se jouant des obstacles, prenant plaisir à faire tomber les mouches menues entre deux branches à demi-submergées, rasant de près les roches et les touffes de roseaux.

Décidément la truite est capricieuse ce matin.

Peu à peu, comme hésitant à rompre le silence, s'élève le bruit frais de cascabelle d'un ruisseau de montagne. Par une échancrure, un filet d'eau jaseur vient taquiner l'eau du lac.

Le guide, qui connaît l'endroit, fait glisser l'embarcation au large pour permettre au pêcheur de lancer ses mouches dans le remous, à la gueule du crique.

Dès le premier coup, une truite a sauté hors de l'eau, le temps de montrer son ventre rutilant. Un coup sec du poignet, elle est enferrée. Les yeux du Capitaine pétillent tandis que sa main gauche tend la corde de soie : tantôt donnant du fil, tantôt ramenant au gré de la lutte le bout de ligne courbé en arc qui s'anime de saccades; les saccades deviennent de moins en moins fortes et le guide, l'épuisette enfoncée dans l'eau, cueille d'un geste sûr la prise qui palpite dans les mailles.

"C'est un beau mâle, Capitaine, on est proche du frayage, regardez s'il est rouge! Ça saute partout j'pense qu'on va faire une bonne pêche!"

Sans écouter le Capitaine Charles a tiré sa montre:

Déjà dix heures! Et, du regret plein les lèvres:

"Prends les rames Jos, il est tard, on s'en va à la grande décharge".

Pour le coup, le guide s'y perd tout à fait. Passer tout droit quand la truite saute! Décidément, avec l'histoire du fusil, c'est à croire qu'on lui a transformé son homme. Mais tout de même, sans un mot, gardant bien pour soi toutes ses réflexions, Jos fixe les rames; le Capitaine a rangé sa ligne bien d'aplomb sur les bancs, puis, assis à l'arrière, il prend l'aviron.

La chaloupe pointe droit vers une passe qui se devine de l'autre côté de la baie, au fond d'une coupe.

Tandis que Jos, de l'eau jusqu'à mi-jambes, manoeuvre pour franchir la passe, le Capitaine est descendu et, debout sur

la rive, contemple, baigné tout entier de soleil, la belle nappe d'eau reposante de ce crique caché, encaissé sur trois faces par des montagnes couvertes de bois francs, parés de ces tons chauds qui font, de chaque tranche de nos forêts, après les premières gelées d'automne, une page d'enluminure.

Passé le petit lac, nos pêcheurs se sont engagés dans une étroite rivière bordée d'aulnes peuplés d'étourneaux de marais, au plastron jaune orange, grouillante de rats musqués dont le museau rapide glisse, entraînant un long triangle d'eau.

Vers une heure, ils débouchent dans un élargissement de la Grande Décharge : ainsi s'appelle la rivière où ils naviguent. Ensuite, un nouveau resserrement des rives, et le bruit sourd d'un rapide se met à filtrer de plus en plus à travers le bois. C'est alors seulement que Jos réalise une chose tout à fait inusitée dans le cours de ses quinze saisons de service auprès du Capitaine Charles : pour la seconde fois le même automne, et deux jours de suite, faire le voyage de la Grande Décharge ! Son cerveau passif et lent ne peut s'empêcher de rapprocher ce fait paradoxal de l'histoire étrange du fusil . . . Il crache dans l'eau, s'immobilise, les rames en arrêt, le front lourd de perplexité.

Le Capitaine Charles, qui sait lire depuis longtemps les yeux fermés dans ce livre élémentaire qu'est la pensée de son guide, le regarde amusé.

— Es-tu fatigué, Jos ?

— Pour sûr que non, de répondre notre homme en donnant un grand coup de rames.

— Tu vas comprendre dans deux minutes ; on arrive.

En effet, passé un tournant brusque de la rivière, sur un

tertre déboisé, apparaît une grossière hutte de branches. Devant la cabane, assis sur ses talons, en face d'un tas de tisons fumeux, un homme, la tête penchée, les mains sur les genoux, se tient concentré dans son immobilité comme une souche de pin couverte de champignons. C'est P'tit Louis, le métis.

Qui est-il? D'où sort-il? Pourquoi vient-il en cet endroit depuis 15 ans, 20 ans, et toujours à la même époque? Personne ne le sait et personne ne le demandera à P'tit Louis. Ce serait d'ailleurs peine perdue. Le Capitaine Charles lui-même, un des rares habitués qui viennent le visiter chaque automne, ne lui en a jamais soufflé mot. C'est peut-être pour cela, et aussi à cause de son titre de Capitaine, que le solitaire daigne avec lui rompre quelque peu son mutisme.

Oh! la visite n'est pas bruyante, ni la conversation longue. Depuis 15 ans ça se passe toujours de la même manière. D'abord, que ce soit le matin ou le soir, jour de semaine ou dimanche, P'tit Louis s'est toujours trouvé là dans la même posture, le dos au rapide, la face tournée vers le haut du courant. On dirait qu'un instinct particulier l'avertit à l'avance de toute approche. Une fois descendu de canot, le Capitaine s'avance vers le solitaire immobile. Puis il s'assoit par terre, lui tend son sac à tabac et dit:

— Bonjour, P'tit Louis!

— Bonjour, Capitaine, répond P'tit Louis avec un léger coup de tête.

Suivent quelques phrases sur le temps, la chasse, mais surtout beaucoup de silence.

Tout de même cette entrevue annuelle fait plaisir, grand plaisir au pauvre hère. Ses yeux bridés le disent.

Avant de se quitter, on s'offre un cadeau: quelques torquettes de tabac canadien, âcre et juteux, que le métis reçoit dans sa main sale. Quant à P'tit Louis il se lève, va d'un pas traînant dans sa hutte et en revient avec une peau choisie de loutre ou de pékan.

— Bonne chance, P'tit Louis!

— Bonne chance, Capitaine.

Et c'est fini jusqu'à l'année prochaine.

Hier, suivant l'usage annuel, le Capitaine Charles est venu, mais, avant de partir, apercevant des perdrix pendues au piquet de la cabane, il en a demandé trois au trappeur qui n'a pu s'empêcher de dire:

“Regarde-les bien, Capitaine, tu sais, les perdrix c'est rare c't'année. J'les eues à trente milles d'ici dans la grande savane”. Et le Capitaine Charles s'en est allé avec ses trois perdrix.

Le métis est fort surpris de voir revenir son vieil ami le lendemain même de sa visite annuelle, mais sur ses traits impassibles pas le moindre tressaillement.

Cette fois, aussitôt à terre, le Capitaine ne s'asseoit pas. Il va tout droit vers la forme accroupie et lui touchant légèrement l'épaule:

— Ecoute, P'tit Louis, donne-moi encore des perdrix, deux couples si tu veux. T'en as deux douzaines? Si ça s'peut j'en prendrai une douzaine, j'enverrai chercher le reste demain.

— Comme tu voudras, Capitaine.

En partant, le pêcheur dépose près du feu une bonne grosse pipe neuve. Le métis, pour lequel aucun geste n'est

perdu, a bien vu la pipe, mais il s'est rassis à sa même place sans y toucher.

A grand coups de rames Jos dégourdit ses muscles. L'embarcation remonte la rivière à vive allure. A un détour, une bande de canards s'enlèvent, effarouchés. La cane, le cou tendu, part en vitesse, agite sa tête, l'oeil inquiet et lance un couac retentissant. Par derrière se hâtent en file, avec des battements d'ailes fous, les canetons traînant au ras de l'eau leurs pattes raides sous les queues de duvet blanc.

Le soleil inonde cette fin d'après-midi d'automne. En débouchant dans le petit lac:

“Jos, on n'est pas pressé; rien à faire, le temps est trop clair, on va s'arrêter au rétréci pour casser une croûte.

La chaloupe tirée, les deux hommes descendent sur l'étroite langue rocheuse qui sépare les deux lacs.

Assis au bord d'un étroit sentier tapissé d'aiguilles de sapin, son feutre sur les genoux, le Capitaine mord d'une dent distraite dans un sandwich aux tranches épaisses, liserées de moutarde. Ses yeux font le tour du bassin solitaire, nid de silence et de paix; tant de fois, comme aujourd'hui, il a aimé déployer ses rêveries dans cette retraite où règne un calme serene, même pendant les rafales qui affolent les eaux du grand lac et arrachent aux arbres inquiets des plaintes et des grincements.

Depuis le premier jour, il a voué une amitié profonde à ce coin paisible, dont le sourire quelquefois se voile mais ne s'éteint jamais tout à fait.

Autour de lui, règnent ces grands bouleaux, qui, le soir, étendent dans l'ombre des bras blancs de fantômes; ces meri-

siers têtus, cramponnés aux roches pour que là-haut leurs têtes puissent, jusqu'au crépuscule, s'embraser de soleil; tout ce peuple des vieux arbres encore debout et bruissant, tout ce peuple d'anciens amis, il l'a connu petit.

Il a vu, d'année en année, les feuillées s'épaissir, monter, s'étendre, et, quand un jour dans le sous-bois humide les feuilles tombées et les écorces eurent formé sur le sol dur un lit moelleux et frais, il a vu poindre à leur tour les timides épinettes à l'abri des bois francs.

Aujourd'hui, et de combien d'années cela fait-il le compte, il les voit ces épinettes déjà grandes et sveltes dans leur robe à crinoline.

Le soleil, discrètement, s'est retiré derrière la montagne. Aussitôt une bouffée d'air frais émerge du sous-bois. Le Capitaine Charles, figé dans sa contemplation, frissonne.

"Ohé, Jos!"

Des brindilles craquent, Jos paraît. Le Capitaine est grognon:

— Diable! Cinq heures, fait-il en ramassant son chapeau.

Arrivé au grand lac moiré d'ombres, le Capitaine Charles interpelle son guide, qui plonge les rames à coups précipités.

— As-tu des cartouches?

—Oui, fait Jos, les rames en arrêt.

— Alors prends le fusil et tire trois coups en l'air, pas trop vite.

Le guide s'exécute docilement, sans trop comprendre en-

core. Les détonations se répercutent sur le flanc de la montagne et roulent en tonnerre.

— Ca va faire, Jos.

Le Capitaine Charles pointe vers son endroit de prédilection, la "gueule" du "crique".

La truite, après une journée chaude qui a fait éclore de tardifs moustiques, est en chasse. Aussi en croisant au large de la décharge du ruisseau, c'est l'affaire de quinze minutes pour prendre six belles pièces.

Le pêcheur est satisfait, sa bonne humeur est revenue et d'une voix gouailleuse il dit, en donnant le signal du départ:

"Bonne chasse, bonne pêche, beau temps, c'est parfait!"

Il fait nuit à l'arrivée. Sur la véranda, brille le feu intermittent des cigarettes. A peine l'embarcation a-t-elle touché la grève, qu'un homme tenant une puissante lampe de poche descend l'escalier et s'approche des arrivants. C'est Jim.

— Bonne journée, Capitaine?

— Bonjour, M. Jim. Oui, très belle journée!

— Bonne pêche? reprend Jim, en éclairant le fond de l'embarcation. Vous avez de belles pièces, Capitaine!

Puis, tout à coup, le jet de lumière frappe le fusil et, sous le banc d'avant, les quatre perdrix en tas:

— Bon Dieu! Jack? lance-t-il à plein gosier, viens voir des perdrix!

En haut, sur la véranda, Jack et Tom ont marmotté quelque chose, mais sans bouger de leur siège.

Et tandis que le guide se dirige vers la cuisine avec les

truites et les perdrix, le fusil sur l'épaule, Jim monte l'escalier en avant du Capitaine.

— Jack, reprend Jim excité, tu as compris? le Capitaine a tué un tas de perdrix!

— Pas un tas, tout juste quatre pauvres petites pièces! Pour un pêcheur, je comprends que vous trouviez cela merveilleux. Et vous, les chasseurs, je ne vous demande pas ce que vous avez rapporté?

—A vrai dire, se décide enfin Jack, d'une voix blanche après que tous furent réunis devant la cheminée, à vrai dire, nous n'avons pas été chanceux.

— Vous voulez dire?

— Nous voulons dire, continue Jack avec un sourd juron, que nous n'avons rien vu, rien tué!

— Pas possible!

— Mais où diable avez-vous déniché vos perdrix interroge Tom en fronçant les sourcils.

— Bien, voilà, dit le vieux pêcheur, d'un ton lent et bon enfant. De l'autre côté du lac, à l'entrée de la grande baie que vous avez vue à droite, plus justement au pied du Grand Brûlé.

— Le Grand Brûlé! Qu'est-ce que c'est ça? avez-vous beaucoup marché?

— Oh! pas du tout . . . La marche n'est plus mon fort, vous comprenez. Je revenais de la pêche en longeant la rive, lorsque Jos m'a dit: regardez donc cette bande de perdrix qui viennent boire sur les roches! Il y en avait bien six ou sept. Avec son sempiternel fusil, mon guide a tout de suite voulu les

abattre. Je pensais que ça serait bien inutile vu que vous étiez allés à la chasse; tout de même il en a tué quatre, les autres sont restées tout près de là.

— En effet, nous avons entendus vos coups de fusil, dit Jim, il était tard, vers les cinq heures?

— Et vous, messieurs, vous ne me direz pas que vous avez chassé toute la journée, continue le Capitaine, en détaillant du coin de l'oeil les visages défaits, les culottes défraîchies, et les bottes crottées, jetées en tas dans un coin.

— Si nous avons chassé! répond Tom, les doigts raidis sur son sixième verre de scotch, demandez-le à ces gens-là, ou mieux, j'aimerais que vous sentiez ce que j'ai dans les jambes! Nous avons fait la valeur d'un tour complet de New-York, à travers le bois. Tenez, Capitaine, à part de monter dans les arbres, nous avons battu pouce par pouce tout le bois qui entoure la moitié gauche du lac, à trois bons milles en profondeur".

— Ah! c'est vraiment dommage, messieurs, si j'eusse été là à votre départ je vous aurais prévenu que, d'après l'expérience des chasseurs, à cette saison la perdrix ne se trouve jamais dans cette direction, dit le Capitaine en tirant des bouffées répétées pour attiser sa pipe. Il faut aller la chercher, et ce n'est pas malin, comme vous l'avez vu, il faut aller la chercher dans le Grand Brûlé. Encore une fois, je suis fort peiné mais c'est partie remise. Je vais dire à Jos de vous indiquer l'endroit, demain matin, si le coeur vous en dit. Excusez-moi, messieurs, mais il se fait tard, c'est l'heure de la soupe.

Pendant le repas, le Capitaine Charles fait la langue à son guide. Ensuite pour éviter toute indiscretion, il prend à part le cuisinier, un serviteur de tout repos, déjà en froid avec

les nouveaux venus qui l'ont traité fort cavalièrement le matin même, et il le met au courant de l'innocent complot.

Contre son habitude le vieux pêcheur s'est attardé à table. Un bonsoir à la ronde et il est monté se coucher.

En face de la cheminée les trois chasseurs esquinés, mais piqués au jeu, discutent d'une voix nerveuse leur chasse du lendemain et préparent leur plan de campagne. Une muette détermination a remplacé l'enthousiasme tapageur de la veille . . .

Après une longue nuit de sommeil de plomb, un matin gorgé d'éblouissantes promesses trouve nos trois chasseurs sur la véranda du club; rasés de frais, bottés, armés, les cameras en bandoulière, ils entourent Jos le guide. Jack, en un anglais haché, à grands renforts de gestes, tente de tirer de notre homme quelques renseignements sur le terrain où ils doivent aller chasser.

Tom et Jim appuient tour à tour d'un "you know" suggestif.

Le guide, dans son débraillé d'un lever sans toilette, les joues épaisses d'une barbe de trois jours, les cheveux ébourifés, la chemise entr'ouverte au col, répond par des coups de tête approbateurs. Ses yeux de normand s'allument d'une lueur finaude sous les paupières mi-closes. Depuis le temps qu'il est au service des membres du club, dont plusieurs sont unilingues entêtés par principe, il n'est pas sans comprendre l'anglais de Bowery que Jack lui sert en saïade. Mais il feint de ne comprendre qu'à demi.

Quand enfin, il est parvenu à faire monter l'impatience dédaigneuse de son interlocuteur au point où les jurons ponctuent chaque mot et chaque geste, il énonce lentement: "Oui,

oui, Grand'-Brûlé, là-bas!" Son bras tendu désigne une haute montagne de l'autre côté du lac.

Pour mieux localiser l'endroit il a fait signe à Jack et, rentré dans le camp, de son doigt rugueux, il lui indique, sur une carte d'arpenteur collée au mur, le point précis où se trouve le Grand'-Brûlé.

"Beaucoup de perdrix au Grand Brûlé", conclut-il de son air le plus obligeant.

Nos chasseurs sont bientôt en route. Deux paires de rames brassent impatiemment l'eau. Quand ils se furent éloignés d'un bon demi-mille, le Capitaine Charles, qui n'avait rien perdu de la conversation en s'étirant d'aise dans son lit de camp, descendit du dortoir et vint chausser ses bottes devant la cheminée. Puis, tête nue, il sortit sur la véranda fumer sa première pipe, appuyé à la rampe de bois rond, buvant avidement la lumière légère d'un parfait matin d'automne.

Un souffle discret du sud-ouest éveille un clapotis monotone aux flancs des embarcations alignées sur la grève. Les bois jaunis reluisent de rosée. Jos attend, debout à quelques pas, les mains dans ses poches. Le Capitaine tourne lentement la tête, regarde son guide et dit, dans un sourire:

"Belle journée pour la chasse!"

Après avoir dégusté son café, en coupant chaque gorgée d'un coup d'oeil attendri sur le lac resplendissant, le Capitaine Charles est descendu sur la grève. Jos, qui décidément est tout fier de son rôle, s'est amené, le fusil du cuisinier sous le bras. Et les voilà partis, sans hâte, longeant de près les rives familières du lac.

Des sous-bois montent des senteurs où domine l'odeur

capiteuse des cèdres. De lourdes gouttes de rosée tombent des arbres.

Pas un mot n'a été prononcé, mais Jos avironne nonchalamment vers le rétréci.

Une fois rendu, le Capitaine, qui veut jouir des dernières heures de soleil de cette saison à son déclin, s'est assis. Sur ses genoux repose un livre qu'il n'ouvrira même pas.

Le guide s'en est allé seul chez le P'tit Louis, chercher les cinq perdrix qui compléteront la douzaine.

Décidément le Capitaine est de bonne humeur, de bonne humeur comme ces oiseaux, rassemblés par l'approche des froids, qui volent d'un coup d'aile espiègle d'une branche à l'autre, tout en haut de ce long merisier. La tête renversée, la nuque appuyée au tronc d'un sapin, il suit d'un oeil serein les ébats des chardonnerets d'or.

Obéissant à une impulsion subite, les chardonnerets se sont enlevés d'un vol où alternent les élans et les plongées.

Partout, dans le sous-bois, la lumière, fragmentée par les branches, irradie.

Le Capitaine Charles a laissé tomber son livre, il s'étend sur le dos, étire paresseusement les jambes. Par moments ses lèvres se resserrent sur le tuyau de sa pipe, un sourire malin erre aux coins de sa bouche.

Tout en se délectant de ces instants trop brefs, il ne peut empêcher son esprit détendu de suivre ses jeunes amis dans leur voyage. Il connaît si bien chacun des coins du grand lac, ses rives avenantes ou revêches, et aussi cette forêt dont il a depuis longtemps compris et aimé les mystères. Il est là avec eux, invisible. Il voit l'embarcation longeant lentement la

rive, trois têtes inquiètes levées, des yeux cherchant sur la côte à pic un point d'abordage. . .

—C'est bien sûr que c'est ici? interroge une voix molle, sans doute celle de Jim dont l'ardeur mesurée se brise déjà tout à fait sur la muraille de pierre.

—Pas d'erreur possible! répond une autre voix sèche, celle de Jack, qui, en chef prudent, a emporté sans façon la carte du lac, l'a étendue sur ses genoux et contrôle la position.

Après bien des allées et venues, des discussions brèves que l'écho amplifie, l'avant de la chaloupe est poussé entre deux quartiers de rocher à demi-submergés, au-dessous d'un pin qui surplombe l'eau. A grand renfort de poignets et de jambes, nos trois chasseurs, à califourchon sur l'écorce humide, se sont glissés le long de l'arbre; ils ont pris pied dans une échancrure. Les fusils le long du corps, les sacs de portage de travers sur le dos, les kodaks serrés par le coude gauche, ils délibèrent, en épongeant des fronts déjà perlés de sueur. Il s'agit, suivant le plan arrêté la veille, de battre méthodiquement le Grand Brûlé: Jim se tiendra à deux arpents à droite, Jack au centre, Tom à deux arpents à gauche.

Jack gourmande ses compagnons dont l'entrain est manifestement en défaut. Jim passe instinctivement la main en arrière et palpe la gourde qui gonfle la poche de sa culotte.

—Allons-y, mes vieux! commande le chef en fonçant d'un air résolu, les deux bras en avant, pour écarter les branches entrelacées. . .

Sur son lit d'aiguilles rousses, le Capitaine Charles replie une jambe, se tourne sur le côté pour recueillir toute la chaleur du soleil. Il chasse, d'une main distraite, une mouche à vers attirée par le relent de ses bottes délacées. Mais aussi-

tôt, dans le relâchement d'une sieste parfaite, il se laisse de nouveau entraîner à la suite des trois chasseurs, il escalade avec eux la pente raide du Grand Brûlé, la montagne morose au sol convulsé, mordu par l'incendie. Partout des rochers aux arêtes brutales, des souches calcinées, des racines traîtresses où s'accrochent les pieds, et la foule pressée des bouleaux et des trembles, déjà hauts, qui depuis vingt ans emmêlent leurs pousses grêles! Pas un soupçon de sentier, c'est un envahissement complet.

Sautant d'une roche à l'autre, reculant, trébuchant sur le sol humide, ensevelis dans un fouillis inextricable, nos trois chasseurs disputent chaque pas au Grand Brûlé.

Ils écrasent des branches mortes, sautent sur les troncs vermoulus qui s'effondrent, cassent des arbustes sans se soucier d'effaroucher un gibier qu'ils espèrent bien, malgré tout, trouver au sommet, dans quelque clairière.

Sans idée bien nette de la direction, ils s'acharnent à la montée. Jack, de plus en plus rageur, siffle à de courts intervalles. Tom répond de moins en moins; Jim, sur le midi, ne répond plus du tout. Ce dernier, après avoir sauvé à grand'peine la semelle de sa botte prise en étau dans une fente, s'est résolu à rester assis là où il est tombé; vouant les perdrix et le gibier en général à tous les diables, il chasse à même sa gourde, à grandes gorgées. Pendant quelque temps encore, lui arrivent, de plus en plus lointains, le bruit métallique du choc des canons de fusil sur la pierre, le craquement sec des branches, un appel impatient, puis, plus rien . . .

Sur le soir, Jos est revenu de chez le P'tit Louis. Arrivé au petit lac, il a consciencieusement tiré quatre coups de fusil; et c'est le retour au club après l'arrêt obligé à la gueule du crique, le temps de faire sauter quelques truites . . .

Tout là-bas, une embarcation est sortie de la ligne d'ombre projetée par la montagne du Grand Brûlé.

—Tiens! v'là nos chasseurs! signale le guide.

Le Capitaine Charles est assis sur le banc d'avant. Les coudes sur les genoux il se laisse envahir par la douceur mélancolique qui, avec la buée du soir, paresse sur les eaux. Les feux pourprés du crépuscule d'automne font ressortir en relief les ondulations des sommets.

Jos, respectant le silence de son maître, confusément impressionné par la paix irréaliste des choses, fait glisser la chaloupe d'un aviron silencieux. L'accostage sans secousse, le froissement interrompu de l'eau, font lever la tête au vieux pêcheur; il se détend, remplit gloutonnement ses poumons d'air savoureux et se met en frais de démonter sa ligne.

Han! V'lan! Han! V'lan!

Deux paires de rames tapent brutalement dans l'eau. Jim, la casquette de travers, avironne à contretemps avec des mouvements saccadés comme des hoquets.

—Idiot! hurle Jack s'adressant à Jim, regarde donc où tu nous mènes! et d'un brusque coup de sa rame droite il redresse l'embarcation dont la pince s'enfonce d'un coup sec dans le sable de la grève.

Déconfits, fourbus, vestons déchirés, figure et mains éraflées, les chasseurs lancent rageusement rames et aviron sur le rivage. Jack et Tom jurent comme des draveurs, s'interpellent rudement en ramassant leurs effets. Jim, très occupé à soigner son équilibre, est parvenu à se glisser par-dessus bord et, de l'eau aux genoux, se traîne les pieds vers la grève, laissant ses deux compagnons s'occuper des bagages.

A cent pieds de là, le Capitaine Charles fredonne en introduisant les bouts de sa ligne dans un étui de toile. Quelques instants après, Jos, portant ostensiblement ses cinq perdrix, le fusil sur l'épaule, passe devant la chaloupe des chasseurs.

En apercevant notre homme avec son gibier, Jack et Tom ne peuvent retenir un chapelet de jurons. Le Capitaine Charles suit son guide d'un pas félin, à quelques pieds en arrière.

—Bonsoir, Messieurs! fait-il d'une voix suave.

Jim est déjà dans l'escalier du dortoir dont il gravit laborieusement les marches. Sans doute se croit-il encore dans le Grand Brûlé car, des deux mains, il écarte des branches imaginaires.

Après quelques consommations doubles, bues tout d'un trait, Jack et Tom, titubant à leur tour, sont montés se coucher et bientôt nos trois chasseurs, bottés, tout habillés, ronflent sur leurs lits.

Le Capitaine Charles, ce soir-là, a dîné plus copieusement que d'habitude. Il s'est même fait servir deux tasses de thé; après quoi, pelotonné dans son fauteuil, tel un chat frioleux, il regarde, l'oeil brillant de malice satisfaite, le feu qui pétille allègrement.

Le lendemain la pluie tambourine sur les bardeaux du toit. Le Capitaine s'est payé la grasse matinée . . .

—Mais où sont nos chasseurs? demanda-t-il à Jos qui lui sert son déjeuner.

—Les chasseurs? répond en riant le guide, ils ont décampé au p'tit jour, je pense qu'ils tempêtent encore!

—Ah! fait le Capitaine Charles feignant une surprise amusée, je les croyais partis pour le Grand Brûlé! . . .

## MALCHANCE

Une branche de merisier était tombée en travers du portage; sans s'arrêter, le portageux allonge un bon coup de hache; un noeud détourne le coup, sa hache s'enfonce dans la jambe droite, au-dessous du genou, jusqu'à l'os. Ça résonne en haut de la hanche, mais sans faire trop mal.

Assis par terre, appuyé sur le plat des mains, il regarde la large coupure dans l'étoffe, le rouge des chairs ouvertes, le sang qui bouillonne, qui coule le long de sa botte, puis à terre sur une talle de mousse; elle est déjà toute rouge et gluante la talle de mousse. . .

"Faut l'arrêter de couler ce sang-là, mon bon sang à moi. J'défais le lacet de ma botte gauche, vite, vite. Mes doigts tremblent comme des feuilles sèches de bouleau. J'serre ma jambe en-dessous du genou, tant que j'peux mais ça coule toujours.

"Alors j'prends ma ceinture de cuir, j'entoure ma cuisse en haut du genou, quatre tours avec la crampe au dernier trou. Le sang s'est figé; c'est arrêté de couler.

"Mon Dieu que j'ai chaud!

"Une mauvaise entaille pour sûr, mais j'en ai vu bien d'autres, à la drave, aux chantiers, au sciage. Faut croire que c'est pas la même chose quand c'est les autres.

"J'passe la manche de ma chemise sur mon front qui

dégoutte de sueur, comme après la Montée du Diable avec deux cents livres sur le dos.

“J’suis pourtant pas une vieille femme, batèche! faut croire que j’suis mal disposé.

“Je r’garde le gros tas de sang caillé. C’est curieux, ça ressemble à l’automne dernier, à la chasse sur le bord du lac La Vase, avant de trouver mon original à deux arpents de là.

“Il y en avait un tas pareil.

“J’pensais pas en avoir perdu tant que ça de mon sang.

“Oui, la pauvre bête était morte, j’étais content de l’avoir trouvée, mais vrai, à présent, ça me fait quelque chose d’y penser.

“J’ai pas dû remuer beaucoup, v’là un écureuil qui s’met à descendre, tête en bas, le long de l’épinette d’en face. Il descend un pied, s’arrête, donne un coup de tête, descend encore un pied.

“Pourquoi rester là à rien faire, à regarder un écureuil? Ça n’arrange pas mon affaire, faut m’en aller. Par chance que j’suis près du premier lac, une bagatelle pour me rendre, mon canot est là avec mon gilet pour me faire un coussin.

“Le soleil est encore haut, j’ai le temps de m’rendre au camp bien des fois avant la noirceur. Hop! je me lève.

“L’écureuil rendu au pied de l’épinette gonfle sa gorge et remonte en criant jusqu’à la première fourche; il m’agace cet écureuil-là.

“Comme elle est pesante ma jambe; j’ai du plomb dans ma botte, un pied de plomb.

“Me voilà debout sur la jambe gauche. L'autre pend, je la sens grosse comme une bûche de merisier.

“Alors j'ramasse ma hache et j'me fais une bonne canne à même la branche de malheur. Au moins, toé, tu vas m'servir à quelqu'chose de bon! ma batèche!”

“J'aurais jamais cru que c'était si difficile de marcher avec une canne dans le bois. Ce chemin-là je l'ai fait si souvent, presqu'en courant, un bon portage, un portage de rien. C'est pourtant le même. J'avais pas remarqué comme y en a des roches dans un bon portage, des trous de vase, des racines, des embarras.

“J'croyais avoir fait trois arpents et j'ai pas fait cinquante pieds. C'est parce que j'ai pas l'habitude de me traîner que je trouve ça si long. Faut dire aussi que ma jambe commence à m'faire mal. Pas la jambe, mais en haut de la cuisse.

“C'est tout engourdi . . .

“Encore un peu et j'arrive au p'tit crique. J'veux boire, ça m'fera du bien.

“J'avais jamais remarqué que ça descend pour arriver au crique. Que ça va être bon de boire un bon coup! Ben sûr c'est la première fois que je bois de cette eau-là. J'ai toujours bu à la source d'en haut, c'est trop sale l'eau du crique.

J'savais pas que'elle était si bonne que ça, c't'eau sale-là!

“Bon, j'arrive au bord du lac. Le soleil a eu le temps de baisser au ras de la tête des épinettes de la coupe.

“Le vent m'fait trembler et y fait chaud: une vraie journée d'été.

“Pourquoi aussi jeter mon aviron sur la tête des aulnes?

Domage! C'est à cause des lièvres qui rongent les palettes. C'est pas commode à attraper quand on est estropié.

"Mon canot aussi, c'était pourtant pas nécessaire de le tirer si avant. J'savais que c'était pas pour longtemps.

"Que c'est dur avec une jambe malade de tourner son canot, de lever la pince, de le mettre en flotte. Une autre fois j'promets de pousser le vieux billot qui embarrasse l'accostage.

"J'trouve pas mon gilet, ça serait si commode dans le canot pour ma jambe. J'ai dû le laisser à l'autre portage, à cause de la chaleur. Pour un bon coup, c'en est pas un!

"Ouf! j'suis dans mon canot, la jambe étendue en avant, ça fait trop mal quand je veux la plier. Elle est tout enflée. Si je deserrais mon lacet?

"Mon grand mouchoir rouge trempé dans l'eau je l'attache par-dessus ma coupure. C'est plus profond que je pensais, mon entaille. Une mouche à vers bourdonne, encore une autre.

Ça fait du bien le canot.

"C'est curieux, j'ai chaud à la tête, pis j'ai froid dans le dos.

"Quand j'avironne pour les "Messieurs" y me donnent un p'tit coup de temps en temps. si j'en avais un ça me ferait donc du bien!

"Le soleil est déjà presque couché.

"Tiens! un hibou qui crie: de la pluie pour demain. Ça fait rien, ben sûr que demain, puis après-demain, j'pourrai pas sortir.

“Non, c'est pas d'avance l'aviron avec une patte endommagée, ça donne un mauvais ballant.

“C'est encore mieux que marcher, mais il y a ce trou dans ma jambe que j'peux pas m'empêcher de regarder.

“Et la tête qui m'tourne, on dirait.

“Ah! tu vas marcher, toé, mon canot, batèche!

“C'est le rétréci, j'touche le fond. C'est la première fois que j'ai hâte de toucher le fond du lac, j'étais pourtant pas pour chavirer!

“Il fait déjà si noir que ça?

“On dirait que la lumière va s'éteindre tout d'un coup!

“J'vais boire avant de descendre.

“C'est bon de l'eau; j'ai la gorge sèche, ça passe mal.

“Voyons, bon à rien, t'es presque rendu.

“Le canot est “accosté”.

“Si j'restais dedans? . . . ça va marcher ben mal dans le portage du Croche, à la brunante.

“C'est drôle, j'sens moins ma jambe . . .

“Qu'est-ce que c'est que ces grands ronds qui tournent en l'air? . . .

“Ça pique dans ma tête . . . dans mes mains . . . partout . . . c'est drôle . . . batèche de batèche. . .

## NOEL DE TRAPPEUR

Le froid a conquis le pays, figé son sang, glacé sa sève. Les arbres sont enlisés et les lacs, alourdis par les sommeils des nuits interminables, ont clos tout à fait leurs paupières de glace.

Seules encore, au fond des coulées pierreuses, ronronnent en sourdine des cascades.

Plus âprement peut-être que partout ailleurs, l'hiver s'est acharné sur la couronne de collines qui bordent le bassin d'un petit lac, perdu à plus de quinze milles du Cinconcine: le Lac-à-la-Truite. Rond, quelconque, sa décharge, d'abord plate et savaneuse, se rétrécit aussitôt pour former un torrent coincé entre deux rochers, ce qui lui donne l'aspect d'un tétard. Mais, depuis de longues semaines, le Lac-à-la-Truite a perdu jusqu'à sa vague identité. Ce n'est plus qu'une toute petite tache blanche sur le fond tenacement vert de la forêt.

Ainsi que des vagues pétrifiées, les bancs de neige montent à l'assaut des cèdres et des sapins. Dans l'intervalle des hou! hou! de la brise dans les cimes, il semblerait que tout l'écrasant silence d'un ciel froid de décembre est descendu sur la terre. Une lune frileuse cherche en vain, sur le lac qui la boude, un coin d'eau pour miroiter.

Par cette nuit de solstice d'hiver, les ombres des bois, craintives et dolentes, osent à peine s'aventurer dans les taillis gantés de verglas.

Aucun frisson de vie dans l'air trop diaphane. Et pourtant! Un filet de fumée, que le vent du nord écrase dès sa sortie d'un tuyau ébréché par la rouille, révèle la présence d'une vie humaine dans ce vallon perdu des Laurentides mauriciennes.

A quelques pas du rivage indistinct, échouée à la lisière du bois comme un navire jeté à la côte, la pauvre cabane du trappeur a relevé jusqu'à son toit son collet de neige. Seule la pente du nord, balayée par les bourrasques, étale ses troncs rugueux d'épinette calfeutrés de frimas. Une petite fenêtre rectangulaire projette par son créneau blafard une lueur débile et l'oeil suit au loin, jusqu'à la rive opposée, une piste bien battue où s'est imprimé le quadrillage des raquettes. La piste aborde au milieu d'une anse, monte tout droit et vient finir en glissade dans une fosse carrée qui dégage la porte, au haut de laquelle, de guingois, est cloué un fer à cheval écaillé.

Dans la cabane, où la nuit arrondit les encoignures, flotte un air gorgé d'odeurs de bois roussi, de tôle surchauffée, de graisse figée, avec, en plus, âcre et pénétrante, cette indéfinissable senteur que dégagent les peaux de bêtes sauvages.

L'unique fenêtre est fermée par une vitre engivrée, fixée aux montants par quelques clous. Juste en-dessous, collée au mur, la table rudimentaire: assemblage de planches sales, mouchetées de noeuds, avec deux rondins pour pattes. Au milieu de cette table, un bout de chandelle, fiché dans un cul de bouteille, voit osciller sa pauvre flamme à chaque souffle d'air qui s'insinue par les dormants mal joints. Tout autour, pêle-mêle, un couvert rudimentaire, toujours mis: assiette et gobelet de granit, couteau, cuillère et fourchette; une boîte de fer-blanc, au couvercle perforé de trous de clou, pour le sel;

un flacon dont le verre se raye de bavures de mélasse; un sac à tabac en peau de huard à reflets verts et noirs.

La lumière vacillante joue sur les traits fatigués du trappeur, sculptant les pommettes saillantes qu'envahit une barbe noire, inculte, à peine piquée de poils blancs. Avec son nez aquilin, ses yeux vifs fortement bridés, son dos courbé, sa nuque en retrait où s'est imprimée la marque du paqueton, le Père Blanchette paraîtrait plus vieux que ses soixante-cinq ans n'était sa chevelure fournie, tout juste grisonnante aux tempes.

Il est assis sur un banc de bois entre la table et le poêle, un poêle en fonte installé sur une feuille de tôle au centre de la cabane. Sur ses genoux, de travers, repose une de ces raquettes ventruées de coureur-de-bois qu'il est en train de raccommoder sans doute, car il tient un bout de nerf dans sa main droite. Mais la main inactive, la bouche crispée, le regard rembruni fixé sur le plancher, témoignent d'une préoccupation intense . . .

Un trappeur, pendant la saison de chasse, devient un être à part, à mi-chemin entre les bêtes qu'il traque et le civilisé qu'il fut. Tout le jour dans les bois, du petit matin jusqu'à la nuit avancée, il lui faut, dans le silence et l'isolement, se laisser guider par son seul instinct discipliné. Ses yeux toujours en alerte doivent lire sur les sables et les neiges, sur l'écorce des branches et sur les berges, le passage des bêtes, leur nombre, leurs moeurs et leurs habitudes. Ses oreilles doivent savoir, à tout instant, provoquer le réflexe qui arrête la jambe et le bras, fait se dissimuler le corps ou retourner la tête. Il faut que ses sens, toujours en éveil, dominent ses pensées, même lorsqu'accroupi au pied d'un arbre il prend sur le pouce son frugal déjeuner. Aussi, dès qu'il est rentré le soir, comme il dételle son chien, le trappeur détend ses sens et

laisse béatement sommeiller son esprit avant de s'endormir au chaud, tout d'un coup, ainsi que le soleil tombant derrière la montagne.

Et les jours passent, sans place pour la rêverie.

C'est pourquoi, depuis ces deux jours qu'un mal sournois le ronge, qu'une lassitude inconnue le cloue dans son étroit réduit où il étouffe, et lui bourre la tête d'idées étranges, le Père Blanchette ne se reconnaît plus. Dans aucun coin de sa mémoire de chasseur il ne peut trouver souvenir de chose pareille!

Sa cabane, c'est son rude grabat, là dans le coin, avec son sommier de rondins, son matelas de branches de cèdres, sa couverture de laine et sa peau d'ours, son oreiller de toile à sac bourrée de plumes de canards. Sa cabane, c'est un abri où prendre un repas chaud quand la poudrerie fait rage, une cache où garder des provisions pour un long hivernement et entasser le produit de sa chasse. Mais de se voir forcé d'y passer des heures et des heures de jour à se tourner les sangs, à se lécher la patte comme un ours dans sa "ouache"! Non, vraiment, le Père Blanchette ne s'y retrouve pas du tout.

Plus encore que le malaise physique indéfinissable qui mord ses chairs, ce trouble bizarre de son esprit, contre lequel son fatalisme de solitaire ne sait pas réagir, l'inquiète étrangement.

Il bougonne et secoue la tête. Ti-Loup, son chien, un terre-neuve bâtard étendu sur le plancher, les deux pattes sur le pied gauche de son maître, le regarde de ses yeux doux.

Le trappeur, d'habitude lent et posé dans ses mouvements, s'est brusquement levé. La raquette glisse à terre. D'un

coup de jarret il a repoussé le banc. Le chien flaire la raquette, agite la queue et se met à japper sa joie; une joie qui éveille sans doute de la tristesse dans l'âme du chasseur car, lentement, il ramasse la raquette et s'en va, d'un geste accablé, l'accrocher à une fiche de bois au pied du lit. De ses deux mains il remonte sa culotte d'étoffe du pays, épaisse comme du feutre, et serre d'un cran sa ceinture de cuir à laquelle sont suspendus, d'un côté, une tasse taillée dans une loupe de merisier, de l'autre, un couteau de chasse dans sa gaine. Sur ses talons, le chien aboie et gambade. Sans y prendre garde, l'homme a ouvert la porte. D'un oeil distrait il regarde la lune, une lune joyeuse dans un ciel éperdument serein.

Ti-Loup, lui, ne voit que la neige fraîche qui sent bon et s'y roule follement.

Mais bientôt, par l'échancrure de la grossière chemise de laine, qui découvre un triangle de peau velue, le vent coupant du nord a fait entrer un frisson. Mal à l'aise, le vieux trappeur, la porte fermée, doit s'appuyer sur la chambranle. Ses dents, qu'il serre rageusement, claquent quand même de fièvre tandis que ses doigts crispés cherchent à étouffer la douleur cuisante qui tenaille son poumon droit. Une toux sèche, aboyante, râpe ses bronches, fait monter un flot de sang à sa face angoissée.

Le chien déçu, la queue entre les jambes, s'en est allé s'étendre devant le poêle. La bonne bête a vaguement conscience de quelque chose d'inusité. Depuis deux jours on a négligé la tournée quotidienne. A peine trois ou quatre sorties, comme celle-là, devant la porte. Il fait si bon marcher sur la trace des raquettes, se frotter aux branches basses des sapins qui vous saupoudrent de neige. Il fait si bon courir dans les savanes, au bord des décharges, faire l'amorçage des pièges,

la visite prudente aux chaussées de castors, avec le trou dans la glace et l'espoir d'une bonne prise au bout de la chaîne tendue! Ou bien à la lisière des aulnes, trouver une loutre grasse, au poil lustré, raidie sur sa battue où l'a surprise le coup sec du ressort! Puis le retour au soleil couchant, et, devant la cabane, un gros morceau de chair noire sentant le poisson frais!

Ce matin même, au réveil, pas de "Bonjours Ti-Loup". A peine une caresse distraite et quelques mots de toute la journée au lieu des longs entretiens d'après dîner, seul à seul, que le maître vous débite en fumant sa pipe, à cheval sur le banc de la table, et que l'on écoute les oreilles dressées, en tapant de la queue sur le plancher, sans y comprendre un mot si ce n'est de se savoir l'ami fidèle, la chose de cet homme-là, désireux de le suivre partout où il voudra, de le défendre au besoin de la gueule et des pattes.

Le trappeur est encore près de la porte. L'accès de toux s'est calmé. Des gouttes de sueur perlent à la ligne des cheveux, sautent par saccades les rides profondes du front et viennent s'agglutiner aux sourcils fournis et tombants comme des moustaches. Il se redresse, soupire sa lassitude et risque quelques pas traînants vers le pignon de droite.

Tout le pan est garni de peaux montées sur des cadres de cèdre, dépouilles crucifiées de pauvres bêtes des bois : loutres, renards, castors, pécanas, qui, dans la pénombre, font l'effet d'un vol de chauve-souris fantastiques dormant agrippées aux écorces des pièces. Au-dessous, sur le plancher, des pièges d'acier, en tas, emmêlent leurs chaînes rouillées.

Le vieux chasseur, immobile, palpe machinalement entre le pouce et l'index, le bord d'une peau de castor. . .

Dans le poêle le feu s'est amorti; des braises encombrant l'aspirail. Le pétilllement des bûches de merisier et le bruit sec des éclats de cèdre qui explosent ont graduellement cessé de couvrir les sifflements du vent. La mousse sèche frissonne dans les fentes des murs. Une froidure sournoise, qui éveille des râles dans sa gorge, fait de nouveau grelotter le trappeur.

Subitement transi jusqu'aux os, de la fièvre dans les yeux, il se dirige vers le lit, se baisse et retire des morceaux d'érable puis des lambeaux d'écorce de bouleau qu'il empile sur son bras gauche. La porte du poêle ouverte, après avoir tisonné soigneusement avec un branche, il dépose les écorces en croix sur les braises, par-dessus les bûches d'érables, et pour activer le feu, souffle en plissant les yeux à cause des cendres qui s'élèvent en poussière du tablier. Aussitôt, la flamme naissante court comme sur une chevelure, mord l'aubier et s'élançe grondeuse en faisant craquer la tôle du tuyau.

Une lueur nouvelle danse dans la cabane et va rougeoyer dans le ventre creux d'un canot renversé en haut sur les entrails. Satisfait, l'homme allonge le bras, prend sa pipe, la bourre en tassant le tabac de son pouce racorni et l'allume avec un tison. Mais dès les premières touches, l'âcre fumée a mordu la gorge congestionnée du fumeur. Un spasme douloureux lui arrache des larmes. Une nouvelle quinte de toux le force à s'appuyer des deux mains sur le bord de la table, la tête entre les épaules. Profitant d'un moment de répit, il a pris un gobelet, se baisse et le plonge dans une chaudière pleine d'eau, qui voisine, sous la table, avec une casserole d'où sort le manche luisant d'un marteau.

L'eau fraîche a enrayé l'accès. Le fumeur, après une longue pose, reprend sa pipe et en tire des bouffées prudentes,

en regardant, soucieux, une feuille de calendrier de décembre clouée au dormant de la fenêtre.

Pour la centième fois depuis deux jours, les gros chiffres, tous barrés d'une croix charbonnée, jusqu'au vingt, l'attirent et le fascinent, et il reste là, la pipe bientôt éteinte entre les dents, épuisé, songeur.

Durant ses quarante ans de bois il y a deux choses que le Père Blanchette n'a pas connues : la maladie et les femmes. Les femmes? Il y a déjà longtemps qu'il n'y pense même plus. Quant à la maladie, il faut que ça arrive sans doute, mais il s'était fait une idée à lui de la maladie. Cela lui viendrait un jour lointain, tout d'un coup, pendant l'été, dans sa maison du village. Sa bonne vieille fille de soeur, qu'il retrouvait au retour chaque fin de juin, ferait venir Monsieur le Curé. Monsieur le Curé, du même voyage, le confesserait, lui administrerait les derniers sacrements, et, quand tout serait accompli, pendant que sa soeur et son frère priaient à genoux, il donnerait quelques coups de pied dans les draps et couic ! le grand portage, à la manière des loutres prises dans ses pièges et qu'il achevait d'un coup de rondin sur le museau.

Les premiers vingt-cinq ans, il avait hiverné avec son frère, plus jeune de dix ans, et jamais il n'avait été question de cela. On partait ensemble avec sa charge de provision et son chien, fin de septembre, et l'hiver passait, chacun à son affaire de courir sa ligne de pièges, pour se retrouver le soir sans un mot de trop mais content tout de même de sentir près de soi un être de son espèce et de son sang, au milieu de la grande solitude des bois.

Pour la première fois, ce soir, cette présence lui manquait.

Un jour, il avait de cela quinze ans, on s'était séparé. Le frère avait dit: "T'es le plus vieux, Jos, garde not'terrain, y a pu d'place pour deux icitte, moé j'va sus les eaux du lac St-Jean!"

Le premier hiver ce fut d'abord assez dur, mais au bout de quelques mois, il s'était habitué et son frère aussi.

Seulement, un soir d'août, il y a dix ans passés, alors qu'ils fumaient une pipe sur le perron de la maison du village, les deux frères, d'un commun accord, avaient convenu de se visiter une fois par saison, histoire de couper l'hiver par le milieu et peut-être aussi, sans se l'avouer, par un besoin instinctif de se revoir, ne serait-ce que quelque heures. Chaque automne on se donnait rendez-vous pour la Noël prochaine à un camp de bûcheron à peu près à mi-chemin, ce qui donnait à chacun deux jours et demi de marche.

Depuis lors, pas une seule fois ils n'avaient manqué au rendez-vous, et jamais encore la pensée ne leur était venue qu'un jour peut-être l'un des deux pourrait faire défaut.

De songer que cette lourdeur qui lui clouait les jambes, que cette chaleur indéfinissable qui lui montait à la tête allait peut-être l'empêcher d'entreprendre le voyage annuel, cela lui causait un mal étrange comme un pressentiment de malheur. Vingt fois pendant le jour il était revenu devant la feuille de calendrier, il avait compté les jours du doigt : demain le vingt-deux. Après-demain, le vingt-trois, il faudrait partir pour rencontrer là-bas, sur les bords de la Bastonnais, le frère, qui, lui, était peut-être en route!

De son geste lent et un peu hésitant, le Père Blanchette a ramassé un charbon sous le poêle et, d'une main gauche, a marqué d'une croix le chiffre vingt et un. Un nouvel accès de

toux, une toux rauque, déchirante, que souligne un frisson, a rallumé dans ses yeux une lueur d'angoisse. Le chien semble comprendre et lèche la main pendante de son maître, qui tout en se frottant la poitrine se dirige d'un pas lourd vers le coin opposé de la cabane, une chandelle à la main. Dans le plancher se dessine une trappe à pentures de cuir, recouvrant une boîte doublée de tôle où s'alignent de menus quartiers de viande gelée. L'homme, de sa main libre, saisit un cornet d'écorce de bouleau dans lequel il prend un objet noir, luisant et ferme, en forme de gros haricot. La trappe refermée, il remplit une casserole d'eau puisée dans le seau sous la table, y dépose le rognon de castor, cette panacée des coureurs de bois, et place la casserole sur le poêle. Pendant que l'ébullition s'amorce, il se frictionne vigoureusement la poitrine et s'entoure le cou d'un gros bas de laine dont il croise les deux bouts sous la chemise soigneusement boutonnée. Une forte odeur de musc ne tarde pas à flotter dans l'air. Jugeant sans doute la décoction à point, il met la casserole sur la table et se verse une pleine tasse du liquide brunâtre, qu'il dépose sur le plancher, à portée de la main; la chandelle soufflée, le malade se couche, enroulé dans sa couverture, puis ayant pris la tasse, il boit à petites gorgées jusqu'à la dernière goutte.

Le chien, qui depuis longtemps attendait cet instant, a sauté d'un bond sur la grabat et s'est allongé au pied du lit, la tête entre les pattes.

Dehors le temps s'est amolli; le nordet a brouillé les étoiles. Une masse grisâtre émerge là-bas entre la ligne sombre des têtes des pins et le plafond rabaissé du ciel. Bientôt la lune tour à tour disparaît, se montre un moment, pour disparaître de nouveau comme la tête d'un nageur entre des vagues. Dans la coupe de la décharge, bien loin, un loup lance de sa

gueule affamée un appel qu'il module lugubrement. Tel une danseuse spectrale, un tourbillon court sur la surface neigeuse du lac, et va se briser à la lisière du bois en sifflant dans les ramures. La lune se montre une dernière fois et sombre aussitôt, laissant le noir de la nuit se déployer sur le cirque, tandis que le vent, de plus en plus souvent, se met à souffler sans répit des bouffées de neige.

Sur le toit de la cabane qu'assiègent les rafales, le tuyau refroidi gémit et grelotte, petite chose pitoyable, pathétiquement humaine dans ce désert sauvage où l'hiver implacable trépigne de colère. Peu à peu la neige aveuglante a bouché l'unique fenêtre et la patiente niveleuse s'acharne à combler les puits qui dégage la porte.

Est-ce le vent qui gronde ou les pins qui gémissent? Des sons rauques, entrecoupés de plaintes, sinistre monologue où s'épanche la terreur, animent la nuit qui s'entasse dans le pauvre réduit. Le malheureux trappeur s'agite sur son grabat. Le délire martèle son cerveau enfiévré. Une sueur profuse inonde sa face; les artères soulèvent son cou de battements rapides. Ses mains ont repoussé la lourde couverture découvrant la poitrine qui halète, elles tendent au bout des bras raidis, des doigts qu'agite un tremblement.

Au rythme impitoyable d'un cauchemar, il dégringole au flanc d'un profond précipice, sa tête rebondit durement sur des rochers, il voudrait se retenir aux branches des arbres, mais il roule, roule, en lançant des jurons, dans un gouffre qui se creuse à n'en plus finir : une chute sans fin dans un trou sans fond. Une dernière fois sa tête heurte les rochers et il s'écrase, les os rompus avec une douleur atroce au côté droit, une douleur qui l'éveille à demi.

Il a porté ses deux mains à son côté comme pour arra-

cher, de dessous ses côtes, cette barre qui lui coupe la respiration. Un bruit de cataracte gronde dans ses oreilles, machinalement il tire à lui la peau d'ours et s'enroule dedans, frissonnant de toutes ses chairs et retenant à grand'peine une toux qui lui martèle la poitrine. Le chien s'est blotti tout au fond du lit, il ébauche une sourde plainte, que son maître n'a pas entendue.

Des heures passent. Seul le souffle rude du trappeur marque les secondes, son corps brisé est secoué de soubresauts.

Le jour a depuis longtemps paru, un jour pâle, impuisant à verser un peu de clarté dans la cabane enneigée, lorsqu'une soif tenaillante, qui colle sa langue au palais et gerce ses lèvres, empoigne le malade. Un désir tenace, vaguement perçu, mais tyrannique, torture sa pauvre tête délirante : boire, boire goulûment à même la chaudière sous la table, boire toute l'eau de la chaudière. Il s'est glissé à bas de son lit, il tâtonne, les yeux fermés, péniblement guidé par l'instinct, seul sentiment encore lucide dans son être détraqué. Dans sa fièvre, le plancher lui semble onduler, le froid crispe sa peau moite. A chaque effort un râle strident sort de sa poitrine, un râle qui s'achève en une quinte de toux sèche, aboyante. Enfin ses mains ont palpé le froid du métal, la glace fraîche, et sauvagement avec le tremblement de tête d'une bête traquée, allongée haletante au bord d'un trou d'eau, il lèche avidement cette chose dure qui fond sur sa langue et calme le feu de ses muqueuses.

Momentanément son cerveau s'est ressaisi. Il ouvre les yeux, les referme, les ouvre encore : tout est noir. S'étant saisi du marteau, à petits coups maladroits, il casse la couche de glace, puis avec peine, heurtant le banc du genou, il parvient à traîner la chaudière, en la glissant sur le plancher, jus-

qu'au pied du lit sur lequel il trouve la force de se hisser et de s'enrouler dans la peau d'ours. Le délire l'a repris aussitôt, coupé d'accès de toux.

Dans l'ombre, le chien, à grand bruit, tel un grincement de dents, croque des morceaux de glace. . .

Noël s'était, cette année-là, réservé un soleil de fête. La neige neuve, la belle neige sans souillure des grands bois, resplendissait. Tout là-bas sur le chemin qui serpente dans la traînée de la Bastonnais un homme grandit peu à peu au pas allongé du raquetteur.

Ayant planté d'un coup sec ses raquettes dans la neige, il ouvre sans frapper la porte d'un camp de bûcherons, tapi en amont d'un coude de la rivière; un nuage d'air chaud et de fumée s'évade.

Le voyageur s'est approché du poêle autour duquel les bûcherons, en demi-cercle, rêvent la pipe à la bouche, les coudes sur les genoux.

— Tiens ! c'est toi Baptiste? salue le contremaître, allongé pieds nus sur un lit du fond.

— Bonjour vous autres, répond le voyageur, les mains déjà tendues au-dessus du poêle.

— J'chus un peu en r'tard à cause de la bordée d'hier. Jos est pas icitte? Faut croire que ça l'a retardé lui aussi.

— Ote tes souliers mous, pis prends une tasse de thé en attendant.

L'homme s'est assis sur un banc, une tasse de thé noir à ses pieds; il allume sa pipe de plâtre, et de sa voix lente de coureur de bois il cause par bribes avec les bûcherons.

Le soir est bientôt venu. Après le souper quelques hommes engagent sans entrain sur un coin de la table du cuisinier une partie de casino, mais par ce soir de Noël, après une journée que le repos prolonge, tous sont pensifs, l'esprit absent : Noël loin des femmes, des enfants, de l'église . . . métier de chien dans un pays tout juste bon pour les loups!

Cependant le chapelet récité en commun a versé son apaisement et les conversations s'éveillent. D'un lit à l'autre les bûcherons échangent des propos qu'un ronflement précoce coupe de son rythme bruyant. Le voyageur, silencieux et rêveur, est resté seul assis devant le poêle. Le contremaître, pour se donner une contenance, s'occupe à entretenir le feu, puis soudain :

— C'est drôle, Jos a pas coutume de manquer, ça sera ben la première fois que ça arrive.

— Faut croire qu'y a été dérangé, répond évasivement le voyageur.

Au petit jour, après un déjeuner sur le pouce à la lueur des lampes fumeuses, les bûcherons s'en sont allés au travail dans la forêt. Seul dans le camp, disant à peine un mot, d'heure en heure, au cuisinier affairé autour de ses chaudrons, le voyageur, rivé sur son banc devant le poêle, fume d'interminables pipes.

Le soir a ramené les hommes fatigués, mais aucun d'eux n'a prononcé le nom de celui qui n'est pas venu.

Seulement, le contremaître, un ami d'enfance des deux frères, a dit comme ça avant de souffler la lampe :

— Baptiste, j'comprends pas que Jos soit pas encore icite, p't'être ben qu'y a eu un accident!

— Ça s'peut ! a répondu Baptiste, et il s'est couché, sans plus.

Le lendemain, après le déjeuner, le voyageur a chaussé ses souliers mous, puis il a pris son sac pendu à un clou à la tête de son lit. Contre son habitude, le contremaître n'est pas parti avec ses hommes. Lui aussi a sorti de dessous son lit un gros sac avec un collier de portage. Dans le sac il met une couverture de laine, un pain et un morceau de lard salé enveloppé dans du papier.

Les deux amis se sont compris.

— On va toujours l'savoir, j'vas avec toé, Baptiste.

— C'est pas de refus.

Au poste de la Rivière-aux-Rats, pas de nouvelles de Jos Blanchette. Les deux compagnons s'en vont sans un mot, allongeant le pas, coupant les portages, se frayant un chemin de raccourci à travers les savanes.

Le lendemain soir ils débouchent au bord du Lac-à-la-Truite. D'un accord tacite ils se sont arrêtés à la lisière du bois et leurs yeux cherchent la piste familière en travers du lac : elle est effacée.

La cabane, que leur oeil exercé devine, est presque enfouie dans le banc de neige à la gueule du ruisseau. Le tuyau de tôle est sans fumée et pourtant les arbres craquent de froid.

— Pas frileux, le père Jos ! fait d'un ton inquiet le contremaître.

L'autre n'a pas semblé entendre; il est déjà parti à grandes enjambées dans la neige molle.

Après une demi-heure de travail, en pelletant avec leurs

raquettes, les deux hommes ont déblayé la porte. Un aboiement faible, souterrain, a seul répondu aux coups frappés sur le toit au cours de leur travail. La porte enfin ouverte, une fade odeur de moisissure s'échappe de la cabane, et aussitôt le chien traînant ses flancs creux vient d'instinct respirer l'air froid qui s'est engouffré par l'ouverture.

Le vieux trappeur râlait encore dans sa peau d'ours, le bras pendant hors du grabat. Des peaux de bêtes déchiquetées par les dents du chien gisaient de-ci de-là sur le plancher; la chaudière renversée près du lit était vide de glace.

Pendant trois jours et trois nuits, les deux amis s'employèrent de leur mieux à ramener le père Jos à la vie. La toux se fit plus rare, les crachats rouillés moins abondants et, un beau matin, le trappeur demanda sa pipe que l'on finit par trouver sous le lit, mais Tit-Loup avait mangé le sac à tabac en peau de huard . . .

C'est le Père Blanchette qui m'a raconté lui-même son aventure, et il avait ajouté de sa voix monotone :

— J'crois que j'ai été pas mal malade pour la première fois!

Depuis lors il n'a plus jamais voulu hiverner seul, et même, quelques années plus tard, il s'est "ouaché", comme il disait, dans sa petite maison du village où il est mort trois mois après sa vieille soeur, dans son lit de "monsieur", assisté par le curé qui l'a accompagné jusqu'à la tête du grand portage.

## L'ECHO DU LAC ARCHANGE

Le printemps était revenu, et avec le printemps les fougères et les feuilles, ensuite les fleurs, et avec les fleurs les premiers papillons, ces petits papillons bleu pâle que l'on trouve encore dans tous les portages en fin de mai.

Tout était brillant de vie nouvelle; la forêt était si séduisante que le soleil s'attardait de longues heures, le soir, à la regarder verdir. Le matin, il quittait en hâte sa couche et s'en venait, tout endormi, prendre un bain de brume.

Ce fut alors qu'arrivèrent les hirondelles et les nymphes des bois, car, en ce temps-là, tous les bois du monde, et pour sûr aussi les nôtres, étaient peuplés de nymphes et de sylvains.

Justement, au milieu d'une clairière dissimulée dans un vallon, une clairière de rêve tapissée de fraisiers sauvages en fleurs, de petit-thé, de fleurs de mai, bourdonnante de gazouillis d'oiseaux et de murmures de sources, un chœur de nymphes, arrivées de la veille, prenaient leurs ébats.

Il y en avait de toutes les tailles et de tous les âges sans doute, mais toutes, dans ce temps charmant, étaient aussi belles les unes que les autres, rieuses et folâtres au point que les rayons du soleil, près d'elles, en paraissaient boudeurs.

Elles dansaient la ronde du retour de l'été, et leur chant en sourdine — les nymphes sont timides et craintives — était si beau que le vent s'arrêtait pour les écouter encore, et quand

enfin il se décidait à poursuivre sa route, on l'entendait s'éloigner sous les arbres en fredonnant le refrain.

Pourtant, seule au pied d'un cèdre, une nymphe se taisait. Elle ne chantait point, ni ne dansait. Elle aurait pleuré, c'est sûr, tant ses grands yeux étaient désolés, mais les nymphes ne savent pas pleurer : quand elles ont un gros chagrin elles ne chantent plus, et pour une nymphe ne plus chanter c'est plus que pleurer.

En vain ses compagnes, au hasard de la ronde, en passant, lui souriaient par-dessus l'épaule. Elle ne semblait pas les voir, toute à sa peine, une peine profonde comme un chagrin d'amour. Oui la plus jeune de la troupe, c'était elle, hélas! souffrait d'une grande peine d'amour.

On l'appelait Gracieuse et jamais nymphe légère ne fut aussi bien nommée. C'était d'autant plus pitié de la voir chagrine.

Un jour vint où la gaieté de ses soeurs insouciantes lui fit tellement mal qu'elle n'y put tenir davantage; elle s'éloigna, emportant sa douleur.

Le bois était ténébreux, la lune absente; un loup hurlait au loin, les chauves-souris quelquefois la frôlaient, mais elle était si pensive qu'elle n'avait pas peur.

Elle marcha longtemps, longtemps, comme savent marcher les nymphes, en glissant ses pieds mignons sans effort et sans bruit. A l'aurore elle était fort loin, et dut s'arrêter sur une grève blonde pour sécher sa tunique, toute humide de rosée.

En la voyant, le soleil levant eut pitié de la pauvre petite et vite il grimpa en haut de l'horizon pour la caresser de sa plus chaude lumière.

Elle s'endormit.

Elle dormait encore au soir, quand une bande de sylvains moqueurs, musant dans les sous-bois, l'aperçurent couchée sur le sable douillet.

"Oh ! la belle enfant !" fit le chef de la bande.

Gracieuse s'est éveillée; elle pousse un cri, la peur la soulève, elle glisse comme le vent.

La nuit par chance s'en vint à sa rencontre, l'entoura de son bras noir et les sylvains déroutés durent rebrousser chemin, pleins de dépit.

Pendant des jours, craignant d'être surprise et de se laisser prendre au piège du sommeil, Gracieuse poursuivit sa route.

A peine s'arrêtait-elle au bord d'un lac pour se mirer un peu et peigner sa chevelure. Souvent elle croyait avoir trouvé une retraite sûre dans un ravin profond, près d'un ruisseau, mais au moindre bruit: une branche qui tombe, un chevreuil qui bondit, un castor qui frappe l'eau de sa queue, elle s'enfuyait apeurée pour ne s'arrêter qu'à bout d'haleine.

Après avoir longtemps erré à l'aventure, l'âme en émoi d'avoir tant chagrin et tant peur à la fois, elle se laissa tomber un soir sur une pierre, au bord d'un torrent. C'était un torrent d'eau froide, une eau espiègle toute en sauts et en rires. Il disait, le torrent :

"Vois comme je suis gai ! J'aime les pierres douces de mon lit, les arbres qui me font tout le long de ma course un ciel de verdure, je cours et bondis toujours sans m'arrêter et je ne suis jamais fatigué ! Si tu savais comme c'est beau là-haut sur la montagne d'où je viens ! L'air y est parfumé, c'est plein

d'oiseaux et de fleurs que tu ne connais pas; sur la montagne on est tout près du soleil, des nuages, des étoiles. Entre nous, je te confie un grand secret : la lune, c'est là qu'elle habite, tu le verras ce soir".

Ce langage rapide et un peu décousu du torrent troubla Gracieuse. Elle leva les yeux vers la montagne : Dieu que c'était loin! A quoi bon poursuivre un chemin inutile.

La nuit était venue et la nymphe indécise, tantôt prêtait l'oreille au murmure du torrent, tantôt dans son coeur refoulait son désir.

Soudain, une lueur tomba. Cela venait d'entre les branches, et le ruisseau dans l'ombre se mit à chatoyer comme une écharpe d'argent.

Gracieuse leva la tête. Tout en haut, posée sur le sommet, rayonnait la face épanouie de la lune. Le torrent avait dit vrai : que ce devait être beau sur la montagne.

De grand matin, la nymphe reposée, le coeur tout plein du beau rêve de sa nuit, se décide à remonter le torrent. Le chemin est difficile, tout en lacets, parmi les rocs bousculés, à travers les jonchées de branches.

"Qu'importe la montée d'aujourd'hui", murmure l'eau au passage, "ma course à moi est facile, mais j'ai perdu le repos, toi tu l'auras demain et pour toujours!"

Lorsqu'une trouée se dessine dans la forêt, Gracieuse se retourne et contemple à ses pieds la vallée étalée au soleil; pourtant, aussitôt, elle continue sa route les yeux sur la hauteur qui l'appelle.

Elle va lentement, confiante et docile. Un saut brusque

du torrent la fait hésiter. L'eau à grand bruit tombe d'un rocher, tournoie, se précipite.

"Ne crains rien, c'est un caprice", dit le ruisseau, "c'est pour montrer ma force, je gronde mais ne suis pas fâché."

En effet, en haut de la chute, l'eau retrouve son babil.

Après avoir gravi des raidillons, enjambé d'écumantes cascates, Gracieuse soudain découvre un étang où flotte une apaisante langueur.

Des feuilles rondes de nénuphars rutilent au soleil de midi, dessinent des arabesques. Des "petits patineurs" glissent insoucieux sur le miroir poli qu'encadrent des touffes de muquets et de violettes. Tout autour s'étend un liséré de jeunes trembles; leurs racines nues serpentent sous l'eau; un invincible assoupissement leur fait incliner la tête.

Qu'il ferait bon rester ici ! songe Gracieuse.

"Un peu plus haut encore", lui souffle l'eau dormante, et à regret elle retrouve le courant et poursuit son chemin.

Elle marche, marche, se meurtrit les pieds aux galets.

"C'est ici", dit enfin le ruisseau.

Une nappe d'eau s'allonge entre des rives resserrées. De grands arbres bienveillants descendent des collines. Quelle solitude ! mais il y a dans l'air une paix qui rayonne et les ombres même sont joyeuses.

"Ce n'est pas un lac, c'est bien sûr une rivière", se dit la nymphe rassurée et elle suit la rive.

Bientôt l'horizon est fermé. Mais non, voici un étroit passage au tournant d'une pointe. Alors, tout-à-coup, devant ses yeux un lac se déploie.

A gauche une haute colline arrondit son dos bon enfant et repousse les vents du nord; de la côte avenante lui arrivent un souffle chaud, des pépiements, des senteurs de cèdre.

Tout en longeant le rivages caillouteux, Gracieuse écoute le clapotis des vagues. Cela fait tout autour du lac un égrènement de rires.

Pour la première fois, depuis si longtemps, ses lèvres se surprennent à sourire.

“Que c'est beau!”, disent ses yeux en clignant au soleil.

Un peu plus loin une grosse roche brune, à forme de bête, la fait s'arrêter, le cœur en alerte, mais sur la roche se chauffe un écureuil qui se retourne à peine quand elle passe.

Un brusque détour, une langue de forêt qui s'avance presque jusqu'à la rive et, par delà une étroite passe, elle entrevoit comme un autre lac où la montagne se découpe en deux baies profondes.

Gracieuse est tout à fait conquise. D'un bond, elle a franchi la passe. Elle dénoue ses cheveux et la tête renversée, elle invite le vent pur des hauteurs à calmer sa fatigue et sa peine.

La montagne et ce lac caché, couronne de son sommet, lui donnent tellement de paix qu'elle ne veut plus repartir. . .

Elle se fixa dans une presqu'île coiffée de pins. Une source y glougloutait sur un lit de mousse; au matin le premier rayon du soleil venait boire avec elle une première lampée. Alors Gracieuse, oubliant son chagrin, cueillait des fruits sauvages pour déjeuner, et saluait d'un chant mutin la forêt qui s'étirait dans la brume, le lac paresseux encore engourdi de sommeil.

Tout le long de la journée, elle se promenait, grimpait sur les hauteurs d'où l'on découvre le pays d'alentour, s'allongeait à l'ombre au fond d'une baie, regardait sauter les truites parmi les nénuphars.

Quand elle passait dans le bois sans casser une brindille ou même froisser une fleur, les arbres, qui n'avaient jamais vu de nymphe, ni âme qui vive, murmuraient :

“Comme elle est douce et jolie !”

Gracieuse, qui savait le langage des arbres, les entendait et cela lui faisait plaisir. Elle leur disait à son tour qu'elle aussi les aimait bien, mais les arbres, eux, ne comprenaient guère.

Les bêtes des bois avaient vite fait sa connaissance. Les oiseaux, tout les premiers, la suivaient partout où elle allait, et, s'ils la voyaient triste, certains soirs, ils chantaient à plein gosier jusqu'à la nuit. Les lièvres, au clair de lune, essayaient d'égayer ses heures d'insomnie par des gambades et des sauts.

Un jour même, un ours, blotti dans les framboisiers, la salua gentiment de la tête, mais il vit qu'elle avait bien peur et dès lors, quand de loin il la sentait venir, il se cachait dans un buisson et se contentait de la voir passer.

Cependant Gracieuse était jeune, elle n'avait pas encore appris à oublier. Puis elle souffrait étrangement de ne pouvoir confier sa peine, de ne plus entendre la voix de ses soeurs, aucune autre voix que celle du vent, des arbres et des bêtes, qui n'ont pas de coeur ni d'âme.

La fée de la montagne, qui était femme aussi, et savait comme il est doux de consoler ceux qui souffrent, s'en fut la trouver. C'était au soir d'un jour mélancolique. La nymphe, assise au bord du lac, disait sa douleur au crépuscule insensi-

ble. La bonne fée était près d'elle; Gracieuse ne la voyait pas. Alors la fée de la montagne étendit le bras et toucha la colline de sa baguette magique. Tout ausitôt, la pente douce de la colline se fendit et se changea en un mur de granit. . .

“Comme je l'aime!”, disait et redisait la nymphe inconsolable.

Une voix répondit : “Aime! Aime! Aime!...”

Gracieuse, étonnée, trembla d'émoi; mais à sa crainte se mêlait la joie d'entendre une voix si semblable à la sienne.

Un désir fou lui vint de parler encore. Elle osa un autre mot timide, puis un autre, et chaque fois la voix répétait trois fois ce qu'avait dit sa bouche. . .

Depuis ce soir-là la nymphe vient chaque soir au bord du lac causer longuement avec l'écho familier, et sa peine est moins grande d'entendre une voix qu'elle ignore lui répondre toujours.

Le soleil rechigne, la brise se fait méchante; les feuilles ridées d'âge se recroquevillent. Il y a longtemps que les hirondelles et les nymphes sont parties. Un matin de gelée blanche, Gracieuse endormie ne s'est plus réveillée.

Les oiseaux chanteurs, émigrés à la dernière lune, n'étaient plus là pour lui moduler un adieu, seul un martin-pêcheur, attardé sur ces rives désertes, l'a vue. Il a plongé, a saisi dans son bec la dernière fleur de nénuphar jaune et l'a laissée tomber aux pieds de sa belle amie.

Des siècles ont surgi, puis sont partis à leur tour. L'Echo est encore là, attentif et fidèle.

Parlez, chantez, le soir au bord du lac Archange il vous répondra trois fois.

## CAMP DE BUCHERONS ABANDONNE

Le visage satiné de l'eau s'était subitement grêlé; les gouttes en enfilade piquaient des ronds pressés avec de petits jaillissements au centre.

— On serait mieux de se mettre à l'abri, dit le guide, ça va tomber dru pour un temps, on va arrêter aux vieux camp de l'autre bord de la pointe!

D'un aviron forcé il a fait se cabrer la pince de l'embarcation. Le temps de sauter à terre, de retourner le canot, nous voilà tous deux dans le vieux camp cherchant un coin où nous mettre à couvert. Par bonheur, une partie du toit a résisté à la pression des neiges du dernier hiver.

Debout dans une encoignure, le dos appuyé aux troncs rugueux, il n'y a qu'à attendre patiemment la fin de l'averse. . . et à rêver.

Cette mesure rustique est semblable à toutes celles que la hache de nos bûcherons a fait surgir un peu partout au coeur de nos forêts. Celle-ci est plutôt petite, sans doute le chantier d'un modeste "jobber". Elle ne date que d'hier et pourtant quelle précoce décrépitude!

On a dû la construire il y a quelques années, au début de l'automne, pour l'abandonner après quelques mois.

Tandis que l'atmosphère se renfrogne, sous les harcèlements de la pluie qui fouaille la forêt, crépite sur les eaux et

tambourine sur la papier goudronné du toit, j'évoque l'histoire de la pauvre cabane. . .

La rivière amollie par les caresses de l'été coule des eaux apaisées. Elle va lentement son chemin, satisfaite d'avoir retrouvé son cours après les folles embardées du printemps. Le courant paresseux s'étend sur les grèves de sable et s'arrête, presque, au moindre tournant. Les rives serpentent dans l'encadrement des balises de saules. Déjà le soleil découvre au bout des feuilles de discrètes flétrissures : la gelée, pour la première fois la nuit dernière, a visité les taillis.

Un bruit de rames, qui se rapproche et s'éloigne au gré des courbes de la rivière, a troublé la sieste d'un héron bleu. L'oiseau mécontent s'enlève; au bout de son maigre corps ses longues pattes s'étirent, impatientes de retrouver la vase moelleuse d'une autre mare.

Le bruit de rames se rapproche encore. Une barge de drave, aux pointes relevées, aux flancs rebondis, montée par une dizaine d'hommes, tourne une dernière pointe. A son passage des étourneaux de marais s'éveillent à regret au bout des branches; avant de s'envoler ils lustrent d'un bec endormi le plastron de leur jabot.

Debout à l'arrière, le contremaître examine la rive.

"On débarque icitte", crie-t-il soudain, en pointant de son aviron.

L'endroit avait été marqué d'avance par le "jobber", venu lui-même explorer le terrain, faire le relevé des arbres de la future coupe, et trouver, avec son intuition infallible d'homme des bois, le site le plus favorable pour l'érection de la cabane.

Les rameurs ont sorti les rames des tolets et piquant dans le sable du fond, ils ont échoué l'embarcation lourdement chargée en travers de la rive.

Tandis que deux hommes effardoquent l'emplacement, les autres, faisant la chaîne, se sont aussitôt mis en frais de décharger les effets : les barils de clous, les rouleaux de papier goudronné, les planches, la porte habillée à l'avance de ses pentures en pointes, quelques feuilles de tuyau de tôle, de la vitre pour les fenêtres, une barrique d'acier pour le futur poêle de l'habitation, etc.

Quelques jours plus tard, le carré bas du camp est solidement assis, les mortoises des angles suintent la gomme claire, le toit à deux travées exhibe joyeusement, à la pointe avant du faitage, le traditionnel rameau d'épinette.

La mousse des sous-bois, serrant encore dans ses racines des lambeaux de terreau, a servi au calfeutrage des fentes des murs. Puis à couvert, on a posé le plancher grossier tout marqué de la rousseur des noeuds, bâti les lits à deux étages, construit bancs et tables, avec cette dextérité ingénieuse de nos gens, habitués, avec leur hache toute nue, à tirer de la forêt maison et mobilier.

Blottie au fond de cette précaire échancrure découpée dans la forêt, combien cette minuscule tache humaine avait paru minable!

Une nombreuse famille, assemblement disparate d'hommes jeunes, râblés, au langage calleux comme leurs mains, a vécu ici un hiver de labeur pénible. . .

“Lève ! Lève !”

La voix rauque du contremaître a réveillé les dormeurs.

Des corps se retournent sur les couches de rameaux de cèdre; des craquements de planches, des baillements bruyants se mêlent aux ronflements du poêle et au souffle de la poudrerie qui fuse par les fentes enfrimassées.

La tête du "cook" s'affaire au-dessus des piles d'assiettes de granit, des pots et des boîtes qui encombrant sa table. Le fanal, suspendu au plafond par un bout de broche, clignote dans sa fumée. Un bras nu a poussé deux rondins de bois franc dans la gueule de la "truie".

La "truie"! nom imagé, que la bouche de ces fils de tertiens a donné aux poêles rudimentaires que l'on fabrique avec un baril d'acier couché de flanc sur un brancard en bouts de tuyaux de fer que supportent, aux quatre coins, des galets ou des fiches; un trou rond sur le dessus reçoit le tuyau de fumée, et au bout d'avant, une ouverture, fermée par une porte de tôle à gonds de broche, sert au chauffage.

La "truie" souffle et se lamente, les flancs rouges. Tout près, une chaleur d'enfer fait cercle et s'étend jusqu'aux lits, mais là, sans transition le froid étreint. Aussi les hommes se pelotonnent sur leurs couches et bordent de sacs, de branches, de paille, le mur glacé dont le contact fait courir des grelottements sur la peau, malgré l'épaisseur des camisoles et des gilets tricotés à mailles doubles.

Les voilà debout, autour du poêle, les bras tendus pour une première rasade de chaleur. Ils tapent des pieds chaussés de gros bas de laine du pays, des pieds qui ne se déchausseront guère tout-à-fait, si ce n'est au hasard de l'usure des chaussettes.

Quelques langues se délient pour un mot banal, histoire de dire n'importe quoi à des compagnons que l'on coudoie de-

puis des semaines, au cours de journées toutes pareilles, remplies jusqu'au bord d'un travail monotone, sans autres variantes que la neige qui tombe ou ne tombe pas, que le vent qui souffle ou ne souffle pas, que le froid qui mord ou ne mord pas.

Les bottes sont rangées à portée de la chaleur. Les hommes les chaussent sans hâte : les hausses baillent, aspirent une dernière bouffée d'air chaud. Ils ne les laceront de leurs doigts gourds, qu'après le déjeuner frugal : une épaisse tranche de pain chaud sur laquelle ils étendent, avec leur couteau de poche, une grillade de lard frais, et une tasse de thé noir, "fort à porter sa cuiller".

Le petit jour point à travers les carreaux rectangulaires, de chaque côté de la porte. C'est à peine une languissante blancheur, impuissante à traverser la couche de givre qui habille la vitre. On dirait deux yeux, les yeux blancs de l'hiver.

Les hommes sortent. Aux plaintes des gonds la forêt répond par des craquements de branches glacées. Resté seul, le "cook" s'est assis devant le poêle, à califourchon sur une "chienne", tabouret rustique fait d'un quartier de bois aplani à la hache, monté sur quatre bâtons. Il a roulé une cigarette et fume, les coudes sur les genoux.

Les bûcherons, la tête vide, la joue déformée par la fluxion de la torquette de tabac, s'enfoncent dans la forêt. Leurs pieds creusent dans la neige des empreintes de semelles et de talons cloutés. Tout le jour ils vont abattre des arbres, rythmer d'un balancement du corps les grincements des godendards mordant la fibre du bois gelé, ébrancher des troncs, rouler des billes. Cela jusqu'à la fin de la coupe, jusqu'au dernier jour, alors qu'en chantant ils "casseront" chantier, joyeux

comme des poulains qu'on lâche dans un champ, se croyant riches de tâter dans leur poche un rouleau de billets de banque. Pour eux, pour les jeunes surtout, ce moment-là, l'heure unique de la paie, leur fera oublier le compte des longs mois de trimage et d'ennui où le cafard fait maudire ce métier de chien, qui les tient dehors quand les ours même se ouachent, qui raidit sournoisement, bien avant l'âge, leurs jointures fatiguées.

Et pourtant, ils ne sauront pas, l'automne revenu, résister à l'appel du bois quand une fois ils auront ce métier-là dans la peau. Laissant sans regret la ferme et la famille, c'est en chantant qu'ils s'en iront en bandes, après avoir coupé du grain, abattre des arbres . . .

"J'cré ben que le beau temps est revenu pour tout de bon", dit le guide debout dans l'encadrement de la porte, en regardant le ciel.

En effet, un rayon de soleil s'est introduit par la brèche du toit. Cette lumière oblique ravive la tristesse du lieu et dépouille toutes ces pauvres choses croulantes et moisissantes qui m'entourent, du vêtement de vie, qu'à la faveur du rêve leur avait prêté ma pensée.

La pluie a cessé, mais de longues et lentes gouttes tombent autour de nous. Les perches de bouleau, chevrons malin-gres, retiennent encore des lambeaux de papier goudronné que les vents s'amuse à déchiquter petit à petit. Au flanc des murs, restés solides, ressortent des effilochures de mousse auxquelles les égouttements du toit conservent une verdure malade. Partout sur les poutres, ces petits amas de sciure, témoignage de l'invisible et patient travail des vers à bois, dont on perçoit, dans le silence, l'agaçant grignotement.

Des bouts de broche rouillée, recourbés en crochet pen-

dent au-dessus de l'emplacement du poêle : on y suspendait les chemises et les chaussettes, le soir après les journées de pluie ou de sueurs.

Une "truie" éventrée, amputée de ses pattes, conserve dans ses flancs, entrailles visqueuses, des cendres.

Sur les grabats en étage traînent des morceaux de toile à sac moisie, des rameaux de cèdre séchés. Sur la table du cuisinier, qui garde encore un faible relent de graisse, une boîte rouillée voisine avec une moitié de semelle, au milieu d'un semis de crottes de souris.

En sortant je ramasse un bout de papier molasse. C'est une image de belle fille découpée d'une couverture de revue. Un pauvre gars l'avait piquée sans doute au mur de sa couchette. Il la contemplait le soir à la lumière fumeuse du fanal avant de s'endormir, et quand ses paupières pesantes glissaient une dernière fois sur ses yeux, elles renfermaient, pour son rêve, une image de femme, qui peu à peu devenait l'image idéalisée de sa blonde.

Pauvre cabane d'hier, déjà décrépite, bâtie pour une seule saison par des hommes qui ne t'ont jamais aimée et ne te verront jamais plus. . .

Dehors c'est le jeune soleil de mai, l'haleine tiède des pousses nouvelles. La feuilles à peine ouvertes des framboisiers sauvages savourent leurs premières gouttes de pluie. Au pan de la colline renaissent les bois francs, mais ce n'est plus la forêt d'autrefois, son vert uniforme et le champ des têtes d'épinettes, clochetons ajourés, que dominaient, veilleurs vénérables, les pins blancs. . .

Mes yeux se portent de la montagne teigneuse, où s'a-

vèrent des blessures qu'un siècle à peine pourra cicatriser, au camp de bûcherons.

Deux hivers, trois ou quatre peut-être, et de la pauvre cabane il ne restera plus que quelques troncs vermoulus.

A mes pieds, la rivière coule, indifférente. . .

## DESOLATION

A perte de vue, et jusqu'à l'infini, l'horizon mauricien verdoie. Moisson immuable, les cimes des conifères, pressées comme les épis d'un champ plantureux, habillent de feuillage le sol aride et tourmenté des Laurentides.

Miracle de l'eau, qui depuis des millénaires, sans se lasser, répète le geste de naître incessamment.

Aux flancs des montagnes, dans les vallons, au pied des falaises drapées de granit brun, dans les tourbières, partout, invisibles et discrets, sourdent les filets cristallins des sources.

Dans les creux de rocher, les gouttes d'abord s'assemblent, ou bien s'étalent sur le sable, puis aussitôt commencent leur carrière aventureuse. Les branches, telles des mains étendues au-dessus du berceau d'un enfant, les protègent contre le soleil desséchant.

Les sources hésitent, s'attardent à caresser les tiges des fleurs, frôlent les pierres douces, humectent les mousses et déjà, tout en haut, les feuilles des futaies, exposées aux ardeurs des midis, aspirent avidement les fraîcheurs qui baignent leurs racines. Ainsi dans les sous-bois, tout en passant, l'eau nouvelle vivifie tout ce qui veut croître.

Un ruisseau, que nourrit l'abondance d'un lac lointain, fredonne dans une gorge sur son chemin rugueux. Les sources ont entendu sa voix assourdie par les ramures, elles se hâtent et, tour à tour, lui apportent le don de leur onde glacée.

Et le ruisseau, où se mêle la rosée des nuages et la sève des granits, grossit, se précipite. Des rives modestes se dessinent. De chaque coulée, de chaque vallon, d'autres ruisseaux surgissent, se cherchent, s'appellent, et dans la plaine, enfin, s'étant tous rassemblés, marient leurs flots et partagent un même lit. Une rivière est née.

La rivière glisse lente; la vie déborde dans les bois, et les bois, et les arbres accourent se presser le long de ses rives. Des hauteurs voisines, les épinettes, qui sur la pierre revêche étendent des lacis de racines, contemplent, jalouses, tout un peuple de cèdres repus, d'aulnes couronnées de feuilles opulentes. La forêt fécondée s'affaire à poursuivre le cycle de son renouvellement.

L'eau et les arbres! Le sang et la chair de toute une région.

Combien de siècles ont vu, combien de siècles verront encore, couler et se répandre, sans s'arrêter jamais, le flux vivifiant de tes veines, ô pays mauricien!

Des lacs par milliers. . .

Juchés sur les sommets, buvant à même les nuages, ou bien sommeillant au fond de vallées si profondes, que la brise même ose à peine y descendre. Lacs inconnus, qu'un premier regard humain n'a pas encore troublés. Lacs familiers, heureux de prodiguer la clarté de leurs ondes, le silence de leurs îles et la paix de leurs baies.

Des rivières par centaines . . .

Songeuses et musardes mais le plus souvent d'humeur vagabonde, aimant à bondir en grondant, puis se faisant pardonner aussitôt en coulant, bien sages.

Sources, ruisseaux, lacs et rivières, aux traits divers dessinés par les caprices du sol, la forêt reconnaissante proclame éternellement qu'elle vous doit, en entier, sa vie et sa beauté.

Il y a bien longtemps déjà le bois étonné vit apparaître des hommes. Ils étaient simples et timides, et pour épargner à leurs pas les embûches des marais, des pierres et des taillis, la forêt bienveillante leur offrit le repos de ses sentiers mouvants et l'écorce de ses bouleaux. Ils aimaient les arbres et les arbres les aimaient.

Plus tard d'autres hommes, à leur tour, étaient venus. Leurs bras robustes brandissaient des haches et la forêt connut les blessures, la souffrance et la mort brutale.

Ils s'attaquaient aux pins et aux épinettes vénérables. Seuls quelques aïeux tombaient sous leurs coups; la forêt accepta sans murmure la chute de ses vieux et comprit qu'il vaut mieux mourir en beauté, paré de frondaison, que de crouler perclus, ou agoniser honteusement sous les vers et les moisissures.

Et quand les grands pins marqués pour la mort tombaient, ils n'en voulaient pas trop aux bûcherons, car tandis qu'on les dépouillait de leurs branches, les troncs baignés de sève se consolait en voyant les trouées pleines de soleil que leurs départs ouvraient aux plus jeunes. Les eaux des torrents ou des lacs qui les avaient vus naître les accompagnaient dans leur dernier voyage, et, même sous les dents bruyantes des scies, ils songeaient que leurs âmes vigoureuses connaîtraient bientôt une longue vie nouvelle, une vie presque humaine, dans les murs chauds des maisons, sur le toit des églises, dans les lits et les bers, dans les croix des chemins.

Longtemps ainsi, la forêt débonnaire paya son tribut et garda sa beauté.

Hélas ! Moloch insatiable, l'usine, un jour, inocula aux hommes sa fièvre tyrannique. Pour satisfaire la faim de la bête, des haches frénétiques, jusqu'au sein des plus sûres retraites, abattent, sans pitié, après les arbres d'hier ceux de demain. La forêt impuissante confie au vent une plainte de plus en plus lointaine. Sur des pentes désolées, les sources cherchent en vain l'abri des feuillages; les ruisseaux bondissants se hâtent de fuir les coulées désertes; les rivières pleurent de ne plus entendre tout le long de leur cours le murmure des cyprès et la sérénade des pins. Rebroussant d'un seul bond sa route séculaire, le roc laurentien, honteux et triste, exhibe sa nudité. Le Saint-Maurice maussade ne reconnaît plus ses rives, et sur ses eaux qui se refusent, à pleins bords, sans répit, des tranches entières de forêt s'en vont à la dérive.

En vue du Saint-Laurent qui barre son passage, la rivière de bronze arrivée à la fin de sa course tournoie, hésite, ployant sous le douloureux fardeau de ses arbres sacrifiés. Mais les arbres emportés par le courant rapide ne lui appartiennent déjà plus. Emprisonnés dans les estacades, dont les tentacules s'allongent démesurément, les troncs se bousculent avec des froissements d'écorce, puis s'arrêtent une dernière fois. Et toujours des eaux nouvelles coulent, apportent d'autres troncs qu'il leur faut abandonner. Ce n'est plus une rivière, c'est un cimetière ambulante dont les ondes, mêlées au sang brun des arbres, vont se répandre sur les flots verts du fleuve comme une tache funèbre.

Dans la nuit à peine saupoudrée d'étoiles, surplombant la rive escarpée, s'alignent, cyclopéen ossuaire, des amoncellements de billes. Avec des grincements métalliques, la chaîne des convoyeurs monte, descend, refait son chemin sans commencement, sans fin. Sous le feu violent d'un projecteur, les

billes escaladent à la file puis, rendues au sommet, tombent avec un bruit d'os qui s'entrechoquent. Staccato macabre qui rythme les grondements sourds de l'usine.

Des tronçons d'épinettes, de pruches et de pins, dont les rameaux flétris jonchent là-bas nos montagnes, se meurtrissent et souffrent une lente agonie.

En contre-bas, cube fumeux, soufflant en volutes épaisses son haleine souffrée, l'usine, aux cent yeux toujours ouverts dans la nuit, trépide.

"Plus vite, plus vite!" clament les machines emballées.

Et les billes arrachées au repos précaire de la colline de mort, une à une s'en vont, dociles, offrir leurs écorces basanées par le soleil, les pluies et le vent, aux dents des écorceuses.

"Plus vite, plus vite encore!"

Les chairs à nu, suintant les dernières gouttes de sève de ses veines, le bois achève de mourir dans la gueule des meules, en exhalant une odeur de gomme et d'aubier. . .

Ce papier taché d'encre, que tu froisses d'une main distraite, est un lambeau de nos forêts.

Le soleil, l'eau, la terre, tous ensemble, avec ferveur, avaient, pendant des siècles de labeur patient, tissé chacune de ses fibres pour que le sol mauricien fut à jamais revêtu de beauté!

## LE SAINT-MAURICE

Les êtres, les choses même, ont une histoire. Les rivières, pourquoi pas?

Regardez couler, mystérieuses et sombres, ces eaux noires chamarrées de remous, dans le décor sauvage des rives abruptes. N'est-ce pas qu'un souffle obscur de légende en émane en volutes diaphanes? De la coupe sans issue, qui là-bas clôt l'espace, surgirait, vaporeuse, une forme imprécise, que vos yeux anxieux n'en seraient pas surpris.

Une légende? J'en sais une, qui n'est peut-être qu'un conte. Qu'importe, la voici.

C'était un soir de lune, un de ces soirs exquis où la douceur de l'air envivre jusqu'aux étoiles, au bord d'un lac sans fin, dans le grand nord, bien loin, bien loin. Le nord, en ce temps-là, il y a mille ans au moins, était si farouche, si jaloux, que pas une rivière n'osait couler vers le sud, où le soleil gambade.

Or donc, ce soir-là, au bord du lac, un vieux sachem ridé, courbé sous les ans comme un sapin sous les verglas, songeait, accroupi sur un pointe de rocher. A quelques pas, son canot décrépît dormait, tiré sur la grève. Seule vivante et active au milieu des ombres immobiles, la flamme d'un feu de cèdre et de brindilles gommeuses rougeoyait.

Le vieux sachem, dos au lac, regardait la flamme. La lueur du brasier cuivrait davantage la peau des joues fatiguées, faisait saillir les pommettes osseuses, le front labouré par l'âge.

Soudain, un froissement de branches anime le silence opaque du bois tout voisin, puis un cri affreux, presque humain, monte en crescendo, réveille les échos somnolents. Les loups sont là, rôdeurs toujours affamés, faisant un guet inlassable en attendant le moment certain où la main sera trop lasse pour nourrir le feu.

Sans lever la tête, le vieil indien, comprenant la menace, jette quelques branches sèches dans le brasier mourant, et la flamme, ravivée, pétille. Les hurlements se sont tus.

Dernier survivant d'une nation nombreuse, il y a vu mourir, de lunes en lunes, sous la hache, sous la faim, sous le mal qui décime, les anciens puis les jeunes guerriers, si bien que, traqué par la mort, las de traîner des pas lourds de solitude, il est venu tirer pour toujours son canot sur cette grève solitaire et attendre, stoïque, le départ pour les chasses éternelles. Lentement, d'une main tremblante, il a peint son visage de traits indélébiles. Sa hache de pierre, son carquois et ses flèches sont là; il attend.

Le feu baisse, les hurlements des loups aussitôt reprennent.

Est-ce le froid de la nuit qui aiguillonne sa peau? Le vieux sachem a frissonné. Avoir chassé par vents, flots, tempêtes, sauvé sa chevelure en cent combats affreux, défié les ans qui abattent les plus braves, pour venir un soir, seul et sans défense, donner son corps en pâture aux loups!

Oui, c'est bien le vieux guerrier qui frissonne à la pensée que pas un de sa tribu ne sera là pour préparer sa dépouille pour le grand voyage.

Le feu languit, les loups hurlent; de nouveau il frissonne.

Tout à coup, comme pris de démente, il se lève, chancelé un peu, puis, par un effort surhumain, levant les bras au ciel,

poussant des cris rauques, il commence devant le feu les pas étranges d'une danse de sorciers. Il s'anime, tourne, en gémissant des incantations lugubres qui rassemblent de partout les mauvais esprits.

Tout le long de la nuit les bois frémissent de murmures maléfiqnes; des frôlements d'ailes, des plaintes diaboliques, peuplèrent les ténèbres, et toujours le vieux sauvage dansait la ronde des sorciers.

Au matin, après combien de sueurs et combien de suppliques, il avait vendu son âme pour un regain de vie, pour la force de fuir ce lieu sinistre, les loups hurleurs, la mort ignoble et sans gloire.

Un peu avant l'aurore, le Mauvais Esprit, vaincu, avait dit: "C'est bien, mais tu iras dans ton canot, toujours et sans trêve, vers le midi, jusqu'au jour où tu rencontreras dans ta course les eaux du grand fleuve où j'habite. Va!" Et la voix s'était perdue dans un gondissement de tonnerre, qui fit trembler le lac et se fendre le rocher.

• • •

Ainsi que le chant du coq saluant le soleil nouveau, un long cri de guerre, sorti d'une bouche vibrante, célèbre la chaleur d'un sang rejeuni. Ce n'est plus un vieux sachem que la mort enlace, c'est un jeune guerrier qui clame son défi, le bras tendu armé du tomahawk. Bombant sa poitrine nue, il aspire à longs traits la brise matinale, puis, sentant tressaillir ses muscles de vingt ans, il saute sur la grève, pousse son canot, et, d'un aviron léger, gagne le large.

Chevelure au vent, par grands élans, il fend les flots qui s'écartent en clapotant.

Mais voilà qu'il hésite. L'aviron s'arrête au bout des bras levés, son oeil se fige sur la pince du canot qui brille d'une lueur bizarre : tout l'avant, au lieu d'écorce brune, est d'un métal poli aux reflets fascinants. Vainement il veut détourner les yeux; son regard s'y rive, et malgré lui, sous l'emprise d'une force irrésistible, l'aviron retombe en saccades rythmiques qui dirigent sa course droit vers le midi.

Le bord du lac approche, la frêle nacelle va heurter la rive. Miracle ! le rocher s'entr'ouvre, les arbres s'écartent sans bruit, une tranchée se creuse, et le canot vogue dans la forêt, entraînant dans son sillage les flots du lac, large ruban d'argent.

Le jour grandit. Sans répit le sachem s'avance à travers les vallons, taillant les collines, glissant sur les savanes, et toujours, derrière lui, les flots suivent sa trace.

Au soir, à mesure que le soleil décline, l'allure se fait plus lente, puis, au premier vol d'une chauve-souris, le canot s'arrête, et les eaux qui suivent, dociles, s'arrêtent aussi.

Spectacle fantastique que cet esquif en pleine forêt. Le vieux chef, à genoux, grandi de toute son ombre, semble un génie puissant qui sème une rivière.

Toute la nuit, une nuit sans étoiles qui s'allume pourtant de feux irréels, il attendit ainsi. Ses yeux ouverts luisaient d'un éclat farouche, ses lèvres murmuraient des mots incohérents, cependant que les eaux refoulées montaient, montaient si haut, qu'à l'aurore le canot flottait à la hauteur des cimes.

Le premier rayon du soleil, tel un signal magique, n'eut pas sitôt frappé l'avant du canot, que les bras du sauvage se mirent en mouvement, l'aviron s'abaissa, mais au même moment, les eaux accumulées, ne sentant plus d'entraves, s'élan-

cèrent en tumulte. Arbres, rochers, rien ne résiste, et c'est un saut insensé dans un ravin profond comme un précipice.

Enfin les eaux se calment. Il vogue maintenant à l'allure de la veille, songeant effrayé aux paroles du Grand Esprit. Il comprend que cette course folle lui a volé un peu de vie. Alors pour gagner du temps et allonger le chemin inéluctable, il se met, tout en se dirigeant vers le midi qui le tient, à décrire des courbes, des méandres. Il se lance à l'assaut des hauteurs, aborde des pentes impossibles, tourne à droite, à gauche. Le chemin se déroule capricieux, en tranchées profondes à même les montagnes, et, toujours passive, la rivière suit, remplit son lit.

• • •

Combien de temps le vieux chef vogue-t-il, en traçant le cours sinueux et sombre de sa rivière, créant chaque matin, quand il reprend sa route, des chutes, des cascades, des rapides écumeux? Nul ne le sait.

Un midi pourtant, alors qu'il glissait, de plus en plus songeur, vers le but de son voyage, il perçut dans l'air plus frais comme un bruissement de vagues. Une grande fièvre envahit ses veines, il se dresse debout et, la main sur le front, scrute les ombres du bois qui ferme l'horizon. Soudain se devine, tout près, la large voie brillante où le fleuve coule ses eaux vertes.

Alors, jetant un cri sinistre qui retentit au loin, bras étendus, face au nord, il se jette dans les flots qui portent sa nacelle. Son corps tournoie, ses mains crispées s'agitent, son canot retourné va se briser sur un tronc.

La rivière, déconcertée, n'ayant plus de guide, s'étend en large nappe, se gonfle, jusqu'au moment où, franchissant le dernier obstacle, elle vient heurter la barrière du fleuve. Mais

le canot crevé, le corps meurtri du sauvage, en imposent encore, et les flots, respectant le sol qui les abrite, se divisent en trois chenaux, et dessinent des îles.

Depuis lors, les eaux noires du Saint-Maurice viennent mourir ici, en dessinant des cercles magiques comme une danse de sorcier, sans aller plus loin, car le fleuve est la frontière où doit finir, le Grand Esprit l'a dit, la rivière enchantée, née sous l'aviron du vieux sachem, qui, un soir de lune, avait vendu son âme.

## LE CASTOR, LE MOUTON ET LE LOUP

Il était une fois une haute montagne, dans un pays lointain, où les bois toujours verts alignaient à l'infini des régiments d'épinettes sous le commandement des gros pins sévères. Au pied de la montagne, dans un vallon rieur, un lac aux eaux limpides méditait tout le jour sous le soleil clément, et quelquefois aussi s'éveillait la nuit, au clair de lune, pour chanter matines avec le vent.

Le beau lac! pas très grand, sans une île, et si pur, si tranquille: un étang de paix cristalline. Mais chez les eaux aussi il est des têtes légères, jamais satisfaites de leur sort, et le bon lac devait laisser partir à l'un de ses bouts, bien à regret, un peu de ces étourdies qui, entre deux rochers, bondissaient dans le lit d'une petite décharge, au caprice des cailloux et des bas-fonds voisins.

Or, dans le silence de ce lieu enchanteur, sous les aulnes des rives, dans les sapinages gommeux comme à l'ombre des cèdres, un petit peuple vivait heureux grâce à la protection d'une fée puissante et généreuse: des chevreuils qui tressailaient au murmure du vent, des orignaux à l'oreille vigilante, des lièvres naïfs, des oiseaux sur les branches, des rats musqués et des castors sur le lac. Enfin tous ces êtres paisibles qui se contentent de peu, mais font bombance à même les pousses de la forêt.

La sève de ces bois était si riche que, du plus menu au plus gros, tous s'en nourrissaient. Il y avait bien, de-ci de-là, un méchant loup, un renard voleur, qui passaient, rien n'est parfait en ce monde, mais la fée veillait sur ses sujets et les gardait de tout mal.

Parmi les animaux qui habitaient son domaine, la belle fée des bois aimait entre tous une famille de castors, venus un jour à son appel d'un lac voisin.

Aussitôt arrivés dans leur pays nouveau, les castors s'étaient mis au travail. De leurs longues dents pointues ils avaient rongé patiemment des bouleaux et des trembles qui poussaient sur le bord de la décharge, là où les eaux folâtres sautaient dans le ruisseau. Et les grands troncs, cédant sous les dents tenaces, tombaient en travers de la brèche et peu à peu les branches entrecroisées endiguaient les flots. Puis, de leurs petites pattes expertes, ils bouchaient avec les pierres et la vase du fond les fissures par où le courant se cherchait un passage. Si bien, qu'un soir, la décharge étonnée n'eut plus qu'un filet pour pleurer.

Ayant fermé la voie par où le lac perdait ses flots, les castors s'étaient bâti sur la chaussée solide une maison en forme de meule. La maison par leurs soins était chaude et sûre; on y pénétrait par un couloir qui s'ouvrait sous les eaux. Et pour que la famine ne s'y fasse point sentir, les parents et les petits coupaient des branches tendres aux arbres d'alentour et les entassaient au fond du lac, près de la porte d'entrée.

"Quels bons et diligents ouvriers!", se disait la fée souriante en les voyant à l'oeuvre. Et du bout de sa baguette elle leur donnait comme une bénédiction.

Les castors vigilants étaient sans cesse en alerte: ici, une

fuite à aveugler, une autre pousse succulente à serrer pour le prochain hiver; là, un morceau de plus pour étayer la maison. Vie heureuse où le travail fertilisait les jours, et la douce langue d'un sommeil bien gagné, le soir, rassemblait la famille.

Un midi cependant, c'était en fin d'été, l'un des jeunes castors se prit à regarder le bois voisin. Que c'était beau là-bas à l'ombre des feuilles! Et puis là-haut quelle immensité!

La senteur enivrante des résines descendait de la montagne jusqu'à son petit nez. Un chevreuil nonchalant, allongé sous les aulnes, se leva, vint boire au lac, puis s'en fut de nouveau se coucher.

"Que ce serait doux de vivre ainsi, au lieu de peiner sans relâche à accumuler pour ses frères et des jours lointains, se disait notre petit castor, "alors que la forêt vous offre ses greniers débordants d'aubelles tendres et la liberté sans maison ni chaussée!"

Le lendemain, dégoûté du travail quotidien, rêvant de gambades et de siestes sur la mousse, il s'en revint songer. Il était encore là quand la fée du lac passa pour sa ronde coutumière.

"Bonjour bonne fée!", dit le castor inquiet.

"Bonjour mon enfant!", répond la fée sereine. "Mais quoi on est malade par un temps pareil? Allons! Un peu de fièvre peut-être, c'est de ton âge. Non?"

Le castor, gêné d'abord, finit par s'enhardir: le sourire était si engageant.

"Bonne fée, je m'ennuie à mourir de travailler tout le jour, et souvent même la nuit, à bâtir et à ramasser sans répit dans l'ombre des eaux. Que mon sort est triste entre tous les ani-

maux! J'envie le chevreuil, ses sauts dans les clairières, et les lièvres timides dont les multiples chemins se fauflent à l'aventure parmi les aulnes et les sapins.

La montagne est si proche et je ne la connais pas!"

Sans l'interrompre la fée l'écoutait. Enfin elle lui dit:

"Je vois que la vie que tu mènes te pèse. Tu voudrais plus d'espace, des loisirs, du soleil sans ombre? Dieu te garde. Eh bien, soit!"

Alors elle le toucha de sa baguette magique et, sous les yeux de la famille accourue, elle changea notre petit castor . . . en mouton!

En mouton, c'est étrange, mais la fée savait fort bien ce qu'elle faisait.

• • •

Quel gentil agneau et quelle toison soyeuse, épaisse et si blanche au milieu des taillis verts!

Il s'étire le cou, joue des pattes, s'essaye à frétiller de la queue, puis, trébuchant sur les racines, laissant un peu de sa laine aux épines des buissons, il court gauchement vers la montagne perdue dans les ramures.

Que c'est loin! Essoufflé, éclaboussé par les savanes, frissonnant sous la buée du soir, notre mouton s'est arrêté près d'une source glacée. Le soleil s'est couché. Il grelotte de peur, un peu aussi de froid. Le cri lugubre d'un hibou l'inquiète. . .

C'est enfin la première aurore d'une vie nouvelle. Au milieu d'une jolie clairière peuplée de rayons, notre fier mouton, la bouche pleine de pousses juteuses, fait sécher sa toison lourde de rosée. Le jour lumineux a dissipé frayeurs et fatigue.

Alors, se joignant au chœur des pinsons, par un long bêlement, il chante, à sa manière, le retour du soleil.

La montagne n'avait jamais rien entendu de pareil. Aussitôt les oiseaux se taisent, les lièvres d'un bond regagnent leur gîte, le chevreuil dresse tout droit de longues oreilles étonnées.

Seul un vieux loup dans sa tanière sent frémir, à ce cri, un féroce atavisme.

"Oh, Oh!", se dit le vieux loup fatigué de poursuivre les chevreuils agiles.

"Oh, Oh!" reprend l'écho de la montagne.

Voilà le vieux loup sur ses pattes raidies de rhumatisme. Clopin-clopat, il arrive à la clairière où le mouton folâtre se roule dans les fougères.

"Eigre! messire mouton que vous êtes jeune et gras à point!"

Notre agneau avait une toison, mais dans sa poitrine battait quand même un cœur de castor. Aussi il ne fut pas surpris, encore moins effrayé; car les castors n'ont pas peur des loups qui jamais n'oseraient s'aventurer sur les eaux. Il continua donc de plus belle à se rouler dans les fougères.

Le loup s'est approché. Il se retient de mordre dans cette bonne chair. Le rusé se dit:

"Je le mangerai quand il me plaira. Un peu de sa laine, pourtant, ferait bien mon affaire pour garnir ma couche et réchauffer mes vieux os."

Et, d'un coup de dents, il arrache une gueulée de laine sur le dos du mouton.

Cette façon d'agir parut un peu rude à notre pauvre, mais

le compère le regardait d'un air si bon enfant! C'était peut-être la coutume du pays de se saluer de la sorte? Après tout quelques poils de moins, quelques poils de plus, la belle affaire!

Le loup s'en alla sans bruit.

Ce fut ainsi pendant des jours et des jours, et chaque fois le malheureux mouton sortait de ces rencontres avec une touffe de laine en moins, et la couche du bandit était un peu plus garnie. Quand vinrent les vents froids de novembre, il ne restait plus de l'abondante toison que quelques poils épars sur la peau déchirée par les ronces.

Un jour que le loup plus hardi avec un reste de laine avait mordu la chair, et que notre malheureux léchait le sang de sa blessure, il vit soudain monter au ciel une étrange lueur rouge. Des nuages chauds et épais glissaient parmi les branches, chargés de senteurs de fumée. Un chevreuil passa fuyant à toutes jambes, même le vieux loup, sans un salut, le frôla dans sa course précipitée.

Il eut peur: déjà les flammes accouraient vers lui en grondant. Eperdu, et sous la cuisson des brûlures, il s'élance vers le lac poursuivi par le feu galopant.

La mort l'étreint, ses yeux sèchent de fièvre mais le salut est là, et d'un bond prodigieux il saute dans l'eau glacée, tandis que derrière lui les arbres gémissants se tordent dans le brasier.

Le pauvre mouton allait périr. Ses pattes battaient en vain lorsque la fée en eut pitié. Elle le toucha de sa baguette, et, retrouvant ses pieds palmés, ce fut un petit castor qui nagea vivement vers la chaussée toute proche.

Il se remit à l'oeuvre avec une ardeur nouvelle. Tout le

reste du jour il peina sans répit. Puis le soir, tandis qu'il rongea d'une dent satisfaite une branche ramassée au grenier familial, il regarda, des pleurs dans les yeux, la forêt calcinée et le corps du chevreuil étendu sur les cendres fumantes.

• • •

Il était une fois un petit peuple de sang normand, frugal, économe, tout à son affaire de se bâtir une patrie sûre et féconde. Surpris par la tempête sur le chemin facile où l'avait égaré sa naïve insouciance, il retraça ses pas vers les clochers de village qui avaient carillonné son baptême et sonné ses premières heures heureuses. Et son cœur se reprit à battre au rythme accoutumé. ...

## HISTOIRE D'UN GOUJON

Je suis un pauvre petit goujon, pas bien gros, pas bien long. Mon histoire est banale, banale comme mon espèce. Je vous la conte, écoutez si vous voulez.

Nous sommes au début de l'été, les merisiers sont en fleurs. Je le sais moi qu'ils sont en fleurs, parce que le vent, qui secoue les arbres et brouille le lac, a fait pleuvoir, depuis quelques jours, de ces petites choses blanches au cœur jaune tendre, qui ressemblent à des mouches, mais qui ne se débattent pas lorsqu'elles tombent sur l'eau.

Donc, il y a deux ans, je naissais dans le ruisseau, le beau ruisseau clair et froid, qui s'amuse sous les arbres, à jouer à saute-mouton.

Deux ans c'est beaucoup, et ça compte dans la vie d'un goujon!

Quand j'ouvris les yeux, nous étions tout un essaim de petits êtres à peine longs comme une demi-aiguille de pin, dans un creux noir, sous une roche. D'abord, étourdi par le bruit de l'eau qui frôlait notre abri, je collais mon bec rond sur la roche et ne bougeais guère. Combien de temps je restai là, je l'ignore.

Cependant, un moment qu'il faisait plus clair, je vis que nous n'étions plus qu'une douzaine; beaucoup étaient partis, aussi nous nous serrions les uns contre les autres comme des petits soldats après la bataille.

J'eus faim. Tout autour de nous il y avait de minuscules choses vivantes qui descendaient au fil de l'eau. J'ouvrais le bec et il en entra dedans, et je n'avais plus faim. Un jour pourtant, une larve plus grosse que les autres se mit à tourner dans le remous voisin. D'un seul élan, sortant de l'ombre, je mangeai la larve qui était bonne, et pour la première fois je sus que je savais nager. Mais le courant trop fort m'entraîna bien loin et je dus m'abriter derrière une autre roche.

Quand l'eau redevint froide et qu'il se mit à tomber des graines blanches qui fondent, j'étais déjà fort, j'allais partout, je visitais les remous, je me cachais sous les herbes qui pendent dans l'eau, là où les mouches se posent, et j'étais fier de mes écailles d'argent.

L'hiver fut triste. J'avais moins faim. Je dormais longtemps sans bouger, engourdi par le froid.

Au printemps, le ruisseau devint grognon et sale. Il charroyait des branches cassées, des feuilles jaunies, de la mousse, arrachées aux rives par les eaux gonflées. Il y avait beaucoup de larves et je mangeais plein mon ventre. Je connus nombre de petits poissons.

Souvent nous nous réunissions par bandes pour jouer et chasser. Dans ces courses il m'arrivait de rencontrer de gros poissons, et, bien que de ma famille,—je les reconnaissais par leur couleur,—ils étaient méchants et me mordaient.

J'appris ainsi que tout ce qui est plus gros que soi est méchant, et qu'il faut se cacher dans le creux des rochers quand une ombre passe. Pourtant, d'instinct, je me mis à mordre, moi aussi, les plus petits qui passaient à portée de mon bec.

Etant une fois au milieu du courant, je fus soudain bousculé sur les pierres; la tête me faisait mal, j'étais étourdi, meur-

tri, et de chute en chute je tombai dans un trou profond, dans le lac. C'était noir, l'eau ne faisait plus de bruit, j'avais peur et pas un galet, pas un abri! Je nageais bien vite pour trouver le fond, lorsque j'aperçus une bouche avec des dents pointues, des yeux féroces, un corps brun, énorme, taché de rouge, qui s'avançait vers moi. Je ne sais comment je fis pour lui échapper, mais de toute la force de mes nageoires je m'élançai vers la lumière, jusqu'au bord, où il y a de l'herbe, du soleil et très peu d'eau, et je me glissai sous une branche en tremblant bien fort.

J'ai appris depuis que ce vilain poisson était une truite, et que les truites, même les petites, ont des dents et poursuivent sans pitié tous les autres poissons pour les manger, comme nous, les goujons, poursuivons les larves et les mouches.

Le danger passé, je sortis de dessous la branche et regardai autour de moi. L'eau était claire, de belles larves avec des ailes se promenaient dans l'air. Une laide bête avec des pattes tout le long du corps, tombée d'une branche voisine, essayait de nager; elle tournait sans changer de place. Alors je pris mon élan et l'attrapai. C'était mou, c'était bon.

Mais tout-à-coup il se fit un grand tapage, et juste au moment où je m'éloignais, un oiseau armé d'un bec pointu plongea dans l'eau et en ressortit en emportant un pauvre petit poisson qui m'avait suivi sans que je l'aie vu. Depuis, je n'ose plus manger les mouches et les bêtes qui tombent, pour ne pas être pris par l'oiseau qui vient jusque dans l'eau.

Hélas! que je regrettais mon cher ruisseau natal où l'on se sent en sûreté parmi les remous et les cailloux luisants, où la nourriture passe à portée de votre bouche, où l'eau froide vous caresse!

Je vivais perdu dans le lac, toujours sur le guet, craignant les trous profonds où les truites nagent avec des gueules armées de dents, fuyant les rives et les bas-fonds où viennent plonger les terribles oiseaux aux becs pointus.

Les jours passaient.

Voilà qu'un matin, me promenant, j'aperçois une troupe nombreuse de mes frères aux écailles d'argent. Ils étaient pressés les uns contre les autres et faisaient des ronds sans s'arrêter. Jamais je n'avais vu pareille chose. Je m'approchai et compris bientôt la raison de leur détresse. Les pauvres étaient enfermés dans une espèce de boîte ajourée. Ils poussaient leur tête sur les côtés de la boîte, revenaient en arrière, recommençaient encore sans pouvoir avancer. Ils étaient prisonniers là-dedans et ne pouvaient plus s'en aller, ni les gros ni les petits.

Je les regardais se débattre, lorsque voilà la boîte qui se met à rouler. Les malheureux nageaient, sautaient pour rester dans l'eau, mais ils s'en allaient quand même tous ensemble.

Un homme saisit la boîte, l'ouvrit et jeta tous les petits poissons dans une chaudière pleine d'eau.

Deux autres hommes se sont approchés; ils portaient de longs bâtons et montèrent tous trois sur une grande machine qui flotte sur l'eau, et je ne voyais plus les hommes, ni mes frères dans la chaudière pleine d'eau.

La grande machine se prit à glisser; les bâtons frappaient dans l'eau et plus ils frappaient, plus vite elle glissait. Ça faisait des remous et beaucoup de bruit à chaque coup.

Des truites et des goujons effrayés se sauvaient. Moi je n'avais pas peur parce que dans le ruisseau il y avait des re-

mous qui font du bruit; je suivais la machine pour voir des remous et aussi à cause de mes frères dans la chaudière.

Après avoir longtemps nagé derrière je la vis s'arrêter. Un des hommes jeta dans l'eau un gros galet noir qui descendit jusqu'au fond du lac en faisant des bouillons. Je me faufilai sous la machine qui n'avancait plus; j'étais bien fatigué de nager.

Au bout de quelque temps il se mit à tomber de longues cordes; après les cordes il y avait des pierres luisantes et, près de chaque pierre, . . . un des petits poissons de la chaudière.

Ah! les pauvres! je les vois encore!

L'un était transpercé au milieu du corps par une pointe qui entrait d'un côté et ressortait de l'autre. Il paraissait beaucoup souffrir, donnait un coup de queue pour nager, mais ça lui faisait si mal qu'il s'arrêtait aussitôt. Il penchait la tête, couvrait son bec et soufflait vite, vite, par ses branchies.

Un autre, piqué près de la queue, se sentant presque libre, tirait de toutes ses forces pour s'en aller, mais la corde se tendait et, bientôt épuisé, il cessait de tirer en regardant tout autour sans comprendre.

Un troisième ne bougeait plus du tout. La pointe qui l'avait tué ressortait par sa bouche entr'ouverte. Il flottait inerte, suspendu tête en bas.

J'ai pleuré de voir souffrir mes frères!

Qu'avaient-ils donc fait aux hommes pour être ainsi traités! Les hommes, eux, ont l'espace, l'air, le soleil; ils sont forts et puissants. Nous, nous n'avons que les eaux, et encore avec tous ses périls. Nous ne demandons rien que de nager tranquilles, manger quelques mouches, quelques larves, nettoyer

lacs et ruisseaux de toutes ces petites choses presque invisibles qui en souillent la pureté cristalline. Pourquoi nous faire du mal, pourquoi nous faire souffrir?

J'étais là triste et tremblant, lorsqu'un gardon avec des épines sur la tête s'approcha prudemment, flaira le premier petit poisson blessé, et, le voyant sans défense, le mordit si fort qu'il en emporta tout un morceau. Il allait manger le reste, mais la corde remonta avec ce qui restait du pauvre petit.

Le gros gardon déçu s'élança sur le deuxième, et pour pas qu'il se sauve, il l'avalait tout entier. Mal lui en prit, car il monta lui aussi avec la corde, si vite, que je suis sorti pour voir où il allait.

J'entendis les hommes qui riaient; mais l'un d'eux ne riait pas, il devait dire des choses vilaines car il était fâché. Quelques instants plus tard, le gardon flottait le ventre en l'air, du sang sur ses écailles, et je compris que les hommes sont plus méchants que les truites, puisqu'ils tuent pour le seul plaisir, et non parce qu'ils ont faim.

Maintenant je n'osais plus bouger. D'autres petits poissons de la chaudière se balançaient au bout des cordes, les gros goujons accouraient de partout et les mangeaient, en se disputant entre eux. Il en venait de toutes les tailles, mais tous étaient méchants. Les plus vifs prenaient une bouchée et se sauvaient; les autres, plus voraces, avalaient d'un seul coup le petit poisson avec la pointe. Ceux-ci disparaissaient alors en se débattant, et, peu après, je les voyais flotter, les reins brisés, si bien que l'eau en était couverte.

Alors il vint une grosse truite, et tous les goujons, même les plus gros, cessèrent de manger et s'enfuirent.

La truite nageait lentement, sans se presser. Sa queue

carrée remuait à peine, son corps était tacheté de points rouges et noirs comme une peau malade; ses yeux jaunes luisaient, cruels.

Elle s'avança vers un petit poisson argenté de la même taille que moi, qui, pris par la queue, essayait de se sauver et s'agitait affolé. Il frissonnait de crainte, mais la truite le suivait, sournoise, et semblait prendre plaisir à son épouvante.

Quand il fut fatigué de tourner, elle avala le malheureux et se mit à tirer sur la corde qui lui sortait par la bouche. Au contraire des gros goujons elle ne s'en alla pas vite en haut.

C'était maintenant à son tour de souffrir et je n'en étais pas fâché. La truite luttait pour aller au fond du lac, la corde l'en empêchait, et, furieuse, elle battait l'eau de toutes ses forces.

Après un temps qui me parut bien long, la truite ne résistait plus, et je la vis remonter vers la machine, malgré ses nageoires étendues et son corps arc-bouté.

Il se fit beaucoup de bruit, mais je n'avais pas peur, parce que la truite et les gros goujons étaient partis, et je me glissai hors de ma cachette pour voir.

Les hommes ne riaient plus, ils étaient debout; ils regardaient la grosse truite. Le plus grand des trois, celui qui avait pris la truite, tenait une chose ronde avec de l'eau brune dedans, et tous les trois en buvaient, et ils étaient contents.

Enfin je comprenais! Les hommes tendent des pièges aux petits goujons, les percent avec des pointes pour prendre les truites, et gardent les truites pour les manger.

Je me suis dit: "je ne mangerai plus de larves. Alors, les gros goujons ne me mordront plus, les truites ne mordront plus

les gros goujons, et les hommes ne prendront plus les petits goujons aux écailles d'argent pour attirer les truites".

Mais j'avais bien faim, et, sans savoir pourquoi, j'avalai une manne brune qui se débattait sur l'eau. C'était bon. J'en mangeai une autre, puis une autre encore, et dus me cacher à cause d'un gros poisson qui m'avait vu, pendant que la machine s'en allait en glissant sur l'eau, et que les grands bâtons faisaient des remous tout autour.

Que voulez-vous, je suis un pauvre petit goujon! . . .

## EN PREPARANT SES LIGNES

Seule l'impatience du pêcheur qui se prépare à pêcher pourra jamais se comparer à la patience proverbiale du pêcheur pêchant.

Mais alors que cette solide patience est sujette à combien de cruelles vicissitudes, des illusions quêtes, qu'il ferait si bon soustraire à l'implacable épreuve des réalités, tempèrent la fièvre d'un départ prochain.

Au milieu de ses occupations les plus absorbantes, et alors que lacs et rivières dorment encore sous les glaces, le disciple d'Isaac Walton se prend à songer aux plaisirs d'une saison que les lois, le climat, le métier conspirent à faire si courte.

Les années même ne font qu'enfoncer plus avant au cœur l'innocente passion qui le possède. Viennent le soleil de mars, les dégels d'avril, les premiers bourgeons de mai: autant d'étapes impatientement courues vers la réalisation du rêve. Un rayon plus chaud, une première mouche le feront s'arrêter pensif, ou rechercher la compagnie d'un fervent de la ligne, pour entamer, sans se lasser jamais, le ressassage des éternelles histoires qui bourrent, à le faire crever, le panier du pêcheur.

Ecoutez-le songer tout haut, le soir, dans l'engourdissement béat d'une dernière pipe!

Oui, c'est bien vrai, le calendrier l'indique, dans un mois, dans une semaine, demain, la lune sera propice: un premier quartier. Avec le printemps que nous avons, la saison ne peut

être que hâtive. Car il faut au pêcheur une raison plausible pour partir toujours un peu plus tôt, quitte à regretter d'une année à l'autre de n'avoir pu freiner son impatience.

Oui, dans un mois, je serai à mon endroit favori, la ligne en main, cheveux au vent, planté dans mes vieilles bottes, sur la grosse roche au pied de la chute grondante. Ce sera l'heure idéale; le soleil vient à peine de se glisser derrière les pins de la montagne. Le vent tombe, une brise discrète ride à point les coins d'eau trop calme.

Je choisis dans mon livret une belle mouche neuve: noire en mai, bleue en juin; puis une autre brune avec le ventre rouge, et, si vous y tenez, une troisième blanc et rouge. La truite, surtout celle qui habite les cours d'eau rapide, aime le rouge, et, quand il fait sombre, un peu de blanc tranche bien sur le ton foncé des eaux du printemps.

Inutile d'ailleurs de faire une sélection trop savante, car, à bien y penser, si la truite veut donner,—si elle n'est pas en humeur, rien à faire,—elle sautera, un peu plus un peu moins, sur la première mouche venue lancée d'une main experte et au bon endroit.

Vous avez sans doute remarqué combien vaguement les mouches artificielles ressemblent à celles que l'on veut imiter. Ce sont des leurres soignés, aux couleurs tentantes et jolies, mais adaptés à des conditions qui ne sont pas toujours les nôtres. D'ailleurs c'est tout simple: couleurs vives pour le printemps, les eaux et les jours sombres; couleurs foncées pour les saisons plus avancées, les eaux et les temps clairs. La petite truite vorace n'en a cure, mais la grosse truite, plus rusée, demande de ces ménagements.

Des pointes parfaites, un crin simple, frais, trempé au pré-

alable, une corde souple et imperméable, une perche bien balancée, un dévidoir en bon état, il n'en faut pas davantage. . .

Je suis toujours sur ma pointe de rocher, face aux eaux moutonnantes. Je recule de quelques pas pour ne pas effrayer la grosse pièce qui, peut-être, se tient collée au bord; je laisse tomber doucement mes mouches que le courant happe et fait tournoyer entre les cailloux, pendant que la main gauche, qui contrôle la corde, dévide ou retient au besoin.

Oh le petit frisson, le toc-toc d'un coeur ému, à la première belle prise de la saison!

Vous avez lancé en plein courant, là où le fretin saute hors de l'eau; vous savez, le fretin saute quand la truite est en chasse, et c'est de bon augure; vous faites danser vos mouches en frôlant les roches derrière lesquelles les truites se postent, le long des branches immergées sous lesquelles elles s'embusquent, et voilà que ça se décide.

D'un élan vif et sûr une première surgit, le temps de se retourner pour attraper votre appât qui file entre deux eaux. Puis c'est la petite lutte d'adresse pour tenir la corde bien tendue, sans brusquer ni tirer de trop, pour éviter les obstacles où la prisonnière veut emmêler votre ligne. Bientôt la corde se raidit moins fort, et vous ramenez doucement, avec des arrêts bien calculés pour vaincre les dernières résistances, en tournant le dévidoir au clic clic joyeux.

L'épuisette est à portée de votre main. Accroupi, le bras droit levé, à demi-tendu et un peu en arrière, vous tenez ferme la poignée et la corde. Le bout de votre ligne s'arque fortement. Votre main gauche plonge l'épuisette et recueille la captive: ventre rouge, dos noir, ailerons blanc et noir, dans le filet qu'elle agite de ses soubresauts désespérés.

Puis c'est une autre et une autre encore. Vous étendez de la ligne et lancez maintenant au loin, en plein courant. La corde siffle, impatiente, au bout de votre bras infatigable, et les mouches tombent de ci, de là, sautillent, promenant leur appel tentateur.

Le jour s'éteint trop vite à votre gré. Déjà les engoulevants marathonnent en jetant là-haut leur appel criard.

Restez encore car c'est l'heure des belles prises. Changez plutôt pour la mouche blanche, la mouche du soir.

Vous ramenez distraitemment à vous pour un nouveau lancer en laissant s'enfoncer quelque peu vos appâts, lorsque soudain un remous se dessine. Votre ligne rudement secouée vous échappe presque des mains. C'est une grosse truite, qui, comme il arrive souvent à la tombée du jour, a saisi votre dernière mouche à quelques pouces de la surface, sans sauter, et appuie maintenant vers le fond de tout le poids de ses deux ou trois livres.

Ah! la belle lutte, surtout si vous pêchez dans une eau rapide!

Allons, pas de brusquerie, du sang froid, du doigté! C'est le temps de se rappeler les erreurs passées, les impatiences non contenues, avec, comme résultat, le crin ou la mouche cassés et adieu la belle capture! N'essayez pas d'enfermer à fond, votre truite est piquée et chaque effort l'enferme davantage si vous avez soin de garder la tension voulue. Méfiez-vous d'une détente subite, soyez prêt à ramener vivement de la gauche, car le plus difficile est de garder une prise qui vient vers vous après une volte-face inattendue. Vous vivez les plus beaux moments de la pêche, mais souvenez-vous toujours qu'il y a souvent loin de la rivière à l'épuisette.

Autant il est facile de cueillir la petite pièce, autant il faut d'adresse pour en amener une grosse, et plus encore . . . deux ou trois!

L'épuisette bien immergée, dissimulée le long du rocher, vous approchez lentement votre truite, la perche tenue haute et ferme, laissant au fin bout le soin de répondre aux tractions de la prisonnière. Parfois vous avez mal calculé son épuisement et la vue du filet lui redonnera un regain de vigueur. N'insistez pas, donnez de la corde et recommencez le travail d'approche, jusqu'à l'instant voulu où, en bonne position, un coup d'épuisette de bas en haut assurera votre victoire.

• • •

Ainsi le pêcheur, les soirs d'hiver ou de printemps maussades, vit ses rêves et pêche à peu de frais, les yeux fermés!

Il fréquente comme cela tantôt des rivières merveilleuses, sans craindre les moustiques, tantôt les lacs qu'il connaît et d'autres qu'il ne connaîtra jamais. Il glisse en canot silencieux et berceur; il va le soir, ou le matin dans la brume humide, le printemps à la bouche des ruisseaux, l'automne sur les eaux calmes près des décharges; il salue d'un sourire amical tel rocher, tel tronc mort au fond d'une baie perdue, points de repère précieux, où certain jour il fit cette pêche fameuse, oubliant volontiers les heures et les heures qu'il a passées depuis à ces mêmes endroits, sans jamais rien prendre qu'une bouffée d'air pur et une rasade en souvenir d'un lointain exploit.

Le rêve allumant des désirs impatientes, vous le verrez, lui qui à peine s'achète un mouchoir, fréquenter les magasins d'agrès de pêche, ramasser aux étalages des mouches diverses aux noms fantaisistes, accumuler dans un placard: dévidoirs perfectionnés, lignes de toutes les longueurs, culottes et habits

impossibles, que le premier vendeur venu lui cèdera pour le bon prix.

Que voulez-vous, autant flatter sa manie. Tous ces objets sont prétextes faciles pour égarer sa pensée vers de futurs et chers plaisirs.

Se préparer à la pêche c'est déjà pêcher un peu, et les brochées prodigieuses que l'on rapporte en imagination font oublier les nombreux paniers vides.

Croyez-moi! Le plaisir éphémère et incertain du pêcheur ne vaudra jamais la douce impatience du pêcheur qui rêve de pêcher.

Mais c'est une consolation que le vrai pêcheur ne goûte qu'en saison close!

## LA RIVIERE DES EAUX-MORTES

Nos coureurs-de-bois ont, comme cela, de ces trouvailles. Je ne sais qui l'a donné: trappeur, contre-maitre de chantier, ou arpenteur, mais qu'importe l'origine, n'est-ce pas qu'il est joli et bien trouvé ce nom de rivière? Les Eaux-Mortes!

En attendant l'occasion, prochaine je l'espère, où vous en ferez l'agréable connaissance, je ne puis résister au plaisir de vous y promener un peu, au caprice des souvenirs délicieux qu'elle m'a toujours laissés.

La rivière des Eaux-Mortes, comme toute rivière des Laurentides qui se respecte, emprunte ses eaux à un lac, à un grand lac: le lac Des-Iles. Ce nom-là, par exemple, est on ne peut plus ordinaire.

La carte géographique de notre région, mouchetée qu'elle est de lacs innombrables, compte au bas mot une bonne douzaine de lacs Des-Iles. Notre rivière au nom joli n'a donc aucune raison d'avoir gardé le nom de famille, et les meilleures raisons du monde d'avoir reçu celui qu'elle porte et qui lui va si bien.

Ne vous fiez pas trop pourtant à la grâce tranquille que ce nom suggère, une grâce calme, sans passion, car elle a une naissance tourmentée et coule des premiers flots fort agités.

Dans le grand lac, où les îles ont poussé ainsi que dans un vase des "oignons chinois", les eaux lentes se reposent, empri-

sonnées par la forêt, qui, tout autour, poste ses pins comme des sergents de garde.

Aussi, ayant soudain brisé l'étreinte et trompé sa vigilance, voyez-les, impatientes, s'élançant par la brèche; des eaux libres enfin, ne demandant qu'à bondir.

C'est d'abord une course échevelée parmi les pierres et les obstacles, pendant sept longs milles de rapides, où l'écume blanche s'accroche aux cailloux, sous une voûte de feuilles vert tendre. On dirait une belle jeune fille, tête rejetée en arrière, sourire aux lèvres, qui dénoue ses cheveux et laisse flotter au vent discret des bois de lourdes tresses ondulées, longtemps tenues captives dans un filet.

Regrettant d'avoir couru si long, elle s'arrête brusquement, creuse son lit dans la terre molle d'un vallon, retient ses eaux fatiguées, et se trace parmi les arbres un cours sinueux.

Les ruisseaux des montagnes, attirés par la rumeur de ses pas, et l'épaisse buée que produit son haleine dans le froid des matins, s'en viennent ça et là, en folâtrant, mêler leurs eaux aux siennes.

La folle jeunesse est passée; plus de courses ni de bonds. La rivière, devenue sérieuse, se repose et coule en musant au soleil.

Les herbes des rives, les branches légères des aulnes, les cèdres et les sapins s'inclinent sur son passage. Et elle ira dès lors, fière et gracieuse, telle une grande dame, entre deux rangs d'admirateurs, offrant aux baisers la peau fraîche d'une main nonchalamment tendue.

Plus loin, ayant quitté les ombrages, elle débouche dans une vallée marécageuse et triste, peuplée de vieux troncs

morts, sans écorce et sans feuilles, semblables, dans la nuit, aux lugubres débris d'une armée vaincue dont les squelettes des soldats seraient restés debout.

Ce spectacle macabre l'effraye sans doute, car elle s'arrête un moment, cherche un passage pour fuir, et s'élançe vers une coupe étroite taillée dans la montagne.

Elle saute tout d'un élan une première barrière de granit rouge, dévale en grondant une marche énorme, projette dans l'air des tourbillons de poussière humide qui s'irise et, en une dernière et fougueuse bousculade, se fraye une voie tortueuse parmi des pierres amoncelées.

Affolées, les eaux impétueuses tournent en rond au pied de la chute, et achèvent de bouillonner leur colère dans un bassin rocheux où flottent des paquets mouvants d'écume jaunâtre que le vent déchiquette: c'est la Chute-à-l'Ours.

Bientôt assagie, la rivière retrouve son calme momentanément perdu, fait un coude brusque pour ralentir ses eaux qui voudraient courir encore, puis file tout droit vers le repos d'une plaine fraîchement parée.

Par chemin droit on va trop vite! "A quoi bon me presser", se dit notre rivière. "J'arriverai toujours assez tôt à la fin de ma course." Doucement, plus doucement encore, le pays est bon, la plaine est paisible, sa terre grasse, sans roc, fait une couche moelleuse qui invite.

Écoutons chanter les oiseaux, et recueillons en passant la caresse des ailes déployées qui effleurent.

Que les buissons sont verts!

Ici enfin, l'horizon se montre sans masque; pas de branches croisées, pas de gros troncs rugueux dont les cimes enlacées

voilent les espaces et limitent la vue des choses, comme sur des yeux ouverts des paupières mi-closes.

A moi le soleil, tout le soleil, sans même un pin bourru pour m'en dérober un rayon et éteindre sa splendeur dans un écran de feuillage.

Et la rivière s'abandonne au charme qui la grise.

Elle retient son courant, serpente, retrace ses pas, fait de longs détours pour contourner une butte, si bien qu'elle en vient tout près d'oublier qu'il lui faut tout de même couler.

Car ce n'est plus qu'une rivière espiègle et rieuse, toute au plaisir de vivre dans un endroit plaisant, qui, en dépit de son âge et jusqu'au dernier moment, ne cessera de faire l'école buissonnière.

Combien de fois, dans le calme des couchers d'automne ou la douceur chaude des crépuscules d'été, nous avons fait lentement glisser notre canot sur ses eaux alanguies!

Les oiseaux nombreux qui habitaient ses rives, perchés pour le repos du soir, lançaient un dernier cri.

De grands hérons, au profil ridicule, passaient en battant lourdement l'air d'une aile pesante.

Les canards, par troupes, cancanient, les pattes dans la boue.

D'instinct nous laissions traîner l'aviron, les mains sur les bords du canot qui s'échouait doucement sur une pointe de sable. Un orignal, de l'eau jusqu'au ventre, s'arrêtant de mâchonner des racines, nous regardait sans comprendre, son grand nez relevé flairant l'air suspect.

Comme à regret, le soleil s'enfonçait au loin dans la mon-

tagne. L'ombre hésitante envahissait les bois, les ailes se fermaient, les chants se taisaient.

Petit à petit, la multitude des êtres timides qui s'éveillent quand le jour s'endort, décelaient leur présence par des crissements de branches et le bruit étouffé de trottinements menus.

• • •

J'ai revu hélas! ma rivière d'autrefois. . .

La vallée est inondée; les eaux, égarées dans les taillis déserts, cherchent en vain les rives de jadis et le chemin fleuri.

Les buissons sont sans feuilles. Au loin, surgissant des flots boueux, les troncs dénudés étendent des bras raidis qui semblent supplier.

Ce n'est plus une rivière et ce n'est pas un lac; c'est une chose informe, une vallée coupable que Dieu aurait maudite.

Par bonheur, quelques coins protégés, le long des collines, et la belle chute solitaire qui gronde toujours là-bas en sautant les rochers, gardent encore un peu de leur beauté première.

Non, n'y allez pas maintenant.

Vous serez déçu et ne comprendrez pas. Plus tard peut-être.

Nous qui avons connu les Eaux-Mortes de naguère, c'est différent, nous avons le souvenir.

## LE BON SILENCE

La moindre villette, se donnant des airs de métropole, sue du bruit par tous ses pores. Le bruit nous tyrannise, nous harcèle, nous tient en esclavage.

Dès le matin, à travers murs et fenêtres, s'introduisent, explosifs, les mille fracas de la rue. Au déjeuner, l'appel téléphonique coupe votre café, tandis que l'usine en miniature qu'est votre maison, met en branle ses machines: réfrigérateur, laveuse mécanique, brûleur à l'huile; et, comme si ce n'était pas assez de tous ces échos domestiques, la radio vous hurle ceux de tout un continent, sans compter les grinçants parasites.

Il vous prend quelquefois des envies de couper tous ces fils d'aspect innocent qui transportent, du haut de leurs laids poteaux, le fluide magique né au grondement étourdissant des dynamos, qui s'en va, des lieues plus loin, animer d'innombrables inventions plus bruyantes les unes que les autres, et prolonger, tard dans la nuit, un jour factice engendreur de tapage. Quel triomphe scientifique! Oui, mais si la science pouvait triompher en silence et dispenser le progrès sans troubler la bonne paix de vivre!

Merci mon Dieu, merci à vous, inventeur parfait, qui avez pu mettre en branle, le soleil, la lune, les planètes, faire tourner la terre entière, sans la moindre trépidation. Prions qu'un jour, après avoir empêché ses chevaux-vapeur de hennir, le génie-civil, les domptant tout-à-fait, les empêche même de piaffer.

Nos tympans délicats, faits pour vibrer doucement aux voix de la nature, et non pour résonner comme des tambours sous le marteau de l'industrie, s'émoussent tellement que le murmure continu des bruits familiers ne les impressionne plus guère.

Nous sommes si habitués au bruit que le silence nous étonne; de même que l'arrêt subit, en pleine nuit, des machines d'un navire en marche fait se réveiller en sursaut les passagers endormis.

Du bruit, encore du bruit, toujours du bruit; du bruit sur terre, du bruit dans les airs: on ne fait plus rien sans bruit, même les bonnes oeuvres.

Aussi, le besoin d'une réaction nécessaire se fait inconsciemment sentir, et on voit grossir le nombre des citadins en pèlerinage dans la forêt, ce sanctuaire encore inviolé où règne le bon silence.

Nous sommes au camp.

C'est le soir, c'est la nuit, une nuit véritable que ne déflorent pas les constellations des réverbères blafards, ces caricatures de soleil.

Par la fenêtre ouverte, l'air frais des bois, tout imprégné de douce quiétude, entre, parfume, fait se dilater votre poitrine et rafraîchit vos poumons avides. Le calme est si profond que vos oreilles en bourdonnent d'émoi. Et sans bouger, de crainte que le charme ne se rompe, vous goûtez l'extase d'un sommeil qui, sans heurts, sans à-coups, vous dispense l'ivresse exquise de son doux apaisement.

Et ce repos est si riche, la détente si complète, que quelques heures vous suffisent, alors qu'à la ville, après une nuit

beaucoup plus longue mais entrecoupée de demi-réveils, vous vous levez las et inassouvi.

Le soleil brille. Quelle heure est-il? Qu'importe. Fi de l'horloge, et de ses aiguilles effilées qui vous aiguillonnent sans répit tout le jour, et de son tic-tac monotone scandant le pas impitoyable des secondes en marche!

L'eau fraîche, une bonne eau vierge, baigne votre visage, votre cou, vos bras qui s'y replongent avec délice. L'odeur familière du café nouveau, à laquelle se mêle celle de l'écorce qui brûle en pétillant dans la cheminée, vous appelle.

Vient le petit déjeuner, un vrai dîner de ville, que condimente une faim sans artifices. Le cou libre dans la chemise sans col, les jambes allongées sous la table rustique, vous savourez la douceur de commencer un jour où n'avoir qu'à flâner, et, esquissant en pensée une nique au bureau, aux affaires, par la porte large ouverte, souriant, vous regardez le lac embrasé de soleil où dansent gaiement de petites vagues argentées.

Chaussez près du feu ces longues bottes qui caressent le mollet et, sans attendre l'ami qui s'attarde, pour une fois, partez seul.

Un petit sentier s'ouvre entre deux portières de feuilles vertes, au bout du défriché qui entoure le camp. La montée n'est pas longue, à quoi bon se presser. Oubliez votre pas de ville. Nous sommes loin, ici, de la foule de la rue qui vous tire de l'avant et vous pousse de l'arrière.

Quelle paix absolue!

Vous avez si peu l'habitude de l'isolement que vous vous retournez d'instinct pour attendre un compagnon, ou peut-être

pour vous convaincre qu'il est bien vrai pourtant que vous êtes seul.

Des branches enchevêtrées ferment l'horizon: vous êtes enchassé dans les feuilles. Là-haut, une fumée bleue, la fumée du camp: doigt diaphane pointant vers une demi-lune imprécise, égarée dans le ciel clair d'un beau matin d'été.

Sous vos pieds, de gros cailloux ronds, les uns moussus, les autres lavés par le filet d'eau échappé de la source voisine qui emprunte la voie facile du portage. Les pousses nouvelles vous frôlent la joue d'une caresse humide. La senteur légère et tout de même pénétrante des écorces mouillées, des sapins gommeux, des herbes tendres poussées dans le creux des rochers, flatte agréablement vos muqueuses blasées de citadin, et votre poitrine se soulève avidement en un rythme plus ample.

Passons ce petit pont rustique: quatre vieux billots pelés par les clous des semelles, jetés sur deux traverses vermoulues, au-dessus d'un ruisseau qui chante en courant.

Plus loin le chemin bifurque. Prenons à droite entre ces petits sapins noirs qui dans l'ombre pleurent des traînées de gomme jaune.

Voilà qu'une trouée s'ouvre au loin dans les faites et laisse deviner un lac prochain. Un peu de soleil folâtre dans la toile légère, tissée en rosace, qu'une araignée patiente a suspendue cette nuit en travers du portage, par deux fils menus, de la branche basse d'un cyprès à la tête grêle d'un aulne.

Quelques pas seulement, et sans transition le sentier débouche au fond d'une petite baie: eau claire, fond de roche piqueté d'herbe verte. C'est le lac qui nous accueille d'un sourire tranquille.

L'arrivée au bord d'un lac solitaire, perdu en pleine forêt, offre un attrait bien singulier. Vous sortez de la pénombre du bois, où le ciel, les nuages, la lumière, ne sont perçus qu'à travers le filtre des branches entre-croisées et, tout-à-coup, le rideau se déchire, l'espace a reconquis ses droits, le ciel vous paraît plus bleu, les nuages plus blancs, le soleil plus brillant.

Le vent, libre d'entraves, effleure la surface limpide, comme une hirondelle en plein vol humectant ses ailes. D'un premier regard l'œil fait à la course une exploration rapide; quelquefois une bande de canards s'envoleront apeurés, un huard silencieux se glissera en quelques coups de pattes jusqu'à l'autre bout du lac, une grenouille sur une motte s'éveillera pour plonger, mais le plus souvent, comme aujourd'hui, vous ne verrez ni n'entendrez rien.

A trois pas à gauche on a coupé les broussailles. Etendons-nous ici, la tête appuyée sur une racine de sapin, et savourons ces courts instants où le jour dans toute sa plénitude fait la sieste un moment avant de décliner.

Les montagnes qui l'encerclent font de notre lac une arène étrange dont les arbres occupent les gradins. Toutes les places sont occupées.

Aux premières rangées, des sapins, des cèdres, plus verts que les autres, inclinant la tête, contemplant coquettement dans l'onde leur image adoucie. Quelques-uns, pris de vertige sans doute, ou bien fascinés par la déesse perfide qui habite ces eaux, sont tombés tout de long en étendant les bras, comme pour une étreinte, de pauvres bras morts dépouillés de leur peau.

Au large, des feuilles de bouleau, détachées par la dernière rafale, flottent, tristement enroulées sur elles-mêmes dans un dernier spasme.

L'eau est si limpide que l'on distingue, se profilant sur le fond indécis, un petit poisson immobile qui, avec son bec rond, placidement fait des bulles. Mais ce qui domine, ce qui baigne et sature tout entier le paysage, les êtres, les choses, c'est encore et toujours la paix sereine qui, partout, s'épand à loisir.

Les yeux fermés vous entendez battre votre coeur, respirer vos poumons, palpiter votre âme, alors qu'une demi-conscience calme et lucide vous fait goûter pleinement les seules grandes joies de vivre et de penser tout-bas.

Recueillez-vous, écoutez!

Ecoutez longtemps, sous le ciel bleu, au bord du lac paisible, écoutez murmurer, douce et égale, la voix du bon silence. Elle vous confiera des secrets que nulle autre ne saurait dire.

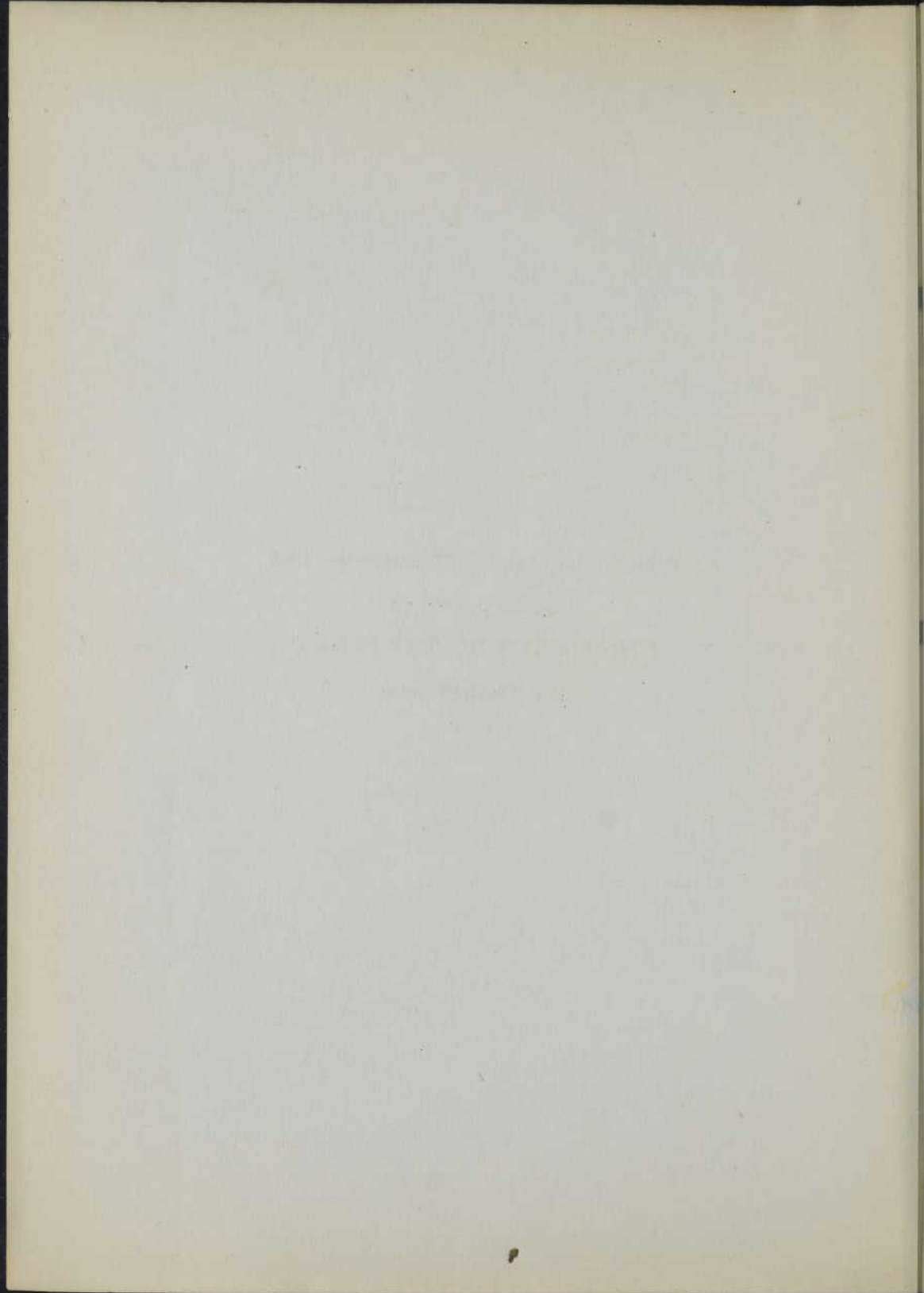
## TABLE DES CHAPITRES

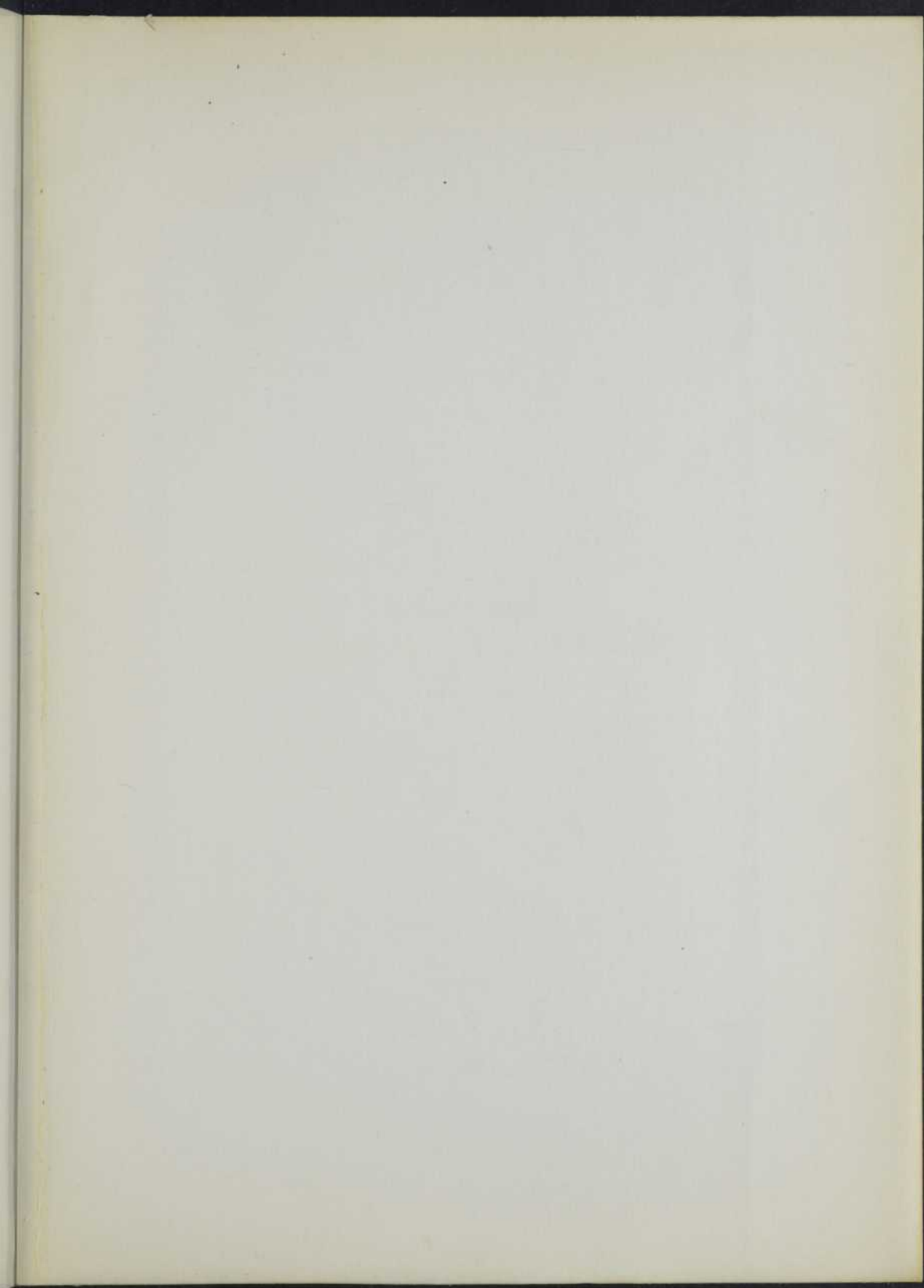
Premier voyage dans le bois.....	7
Trois pêcheurs.....	38
A l'affût.....	43
Une malice du Capitaine Charles.....	57
Malchance.....	85
Noël de trappeur.....	90
L'écho du Lac Archange.....	106
Camp de bûcheron abandonné.....	114
Désolation.....	122
Le Saint-Maurice.....	127
Le castor, le mouton et le loup.....	133
Histoire d'un goujon.....	140
En préparant ses lignes.....	148
La rivière des eaux-mortes.....	154
Le bon silence.....	159

TABLE OF CONTENTS

BRITISH  
SALT-SURFACE

*Achévé d'imprimer le 27 septembre 1946*  
sur les presses de  
**L'IMPRIMERIE DU BIEN PUBLIC**  
*aux Trois-Rivières*

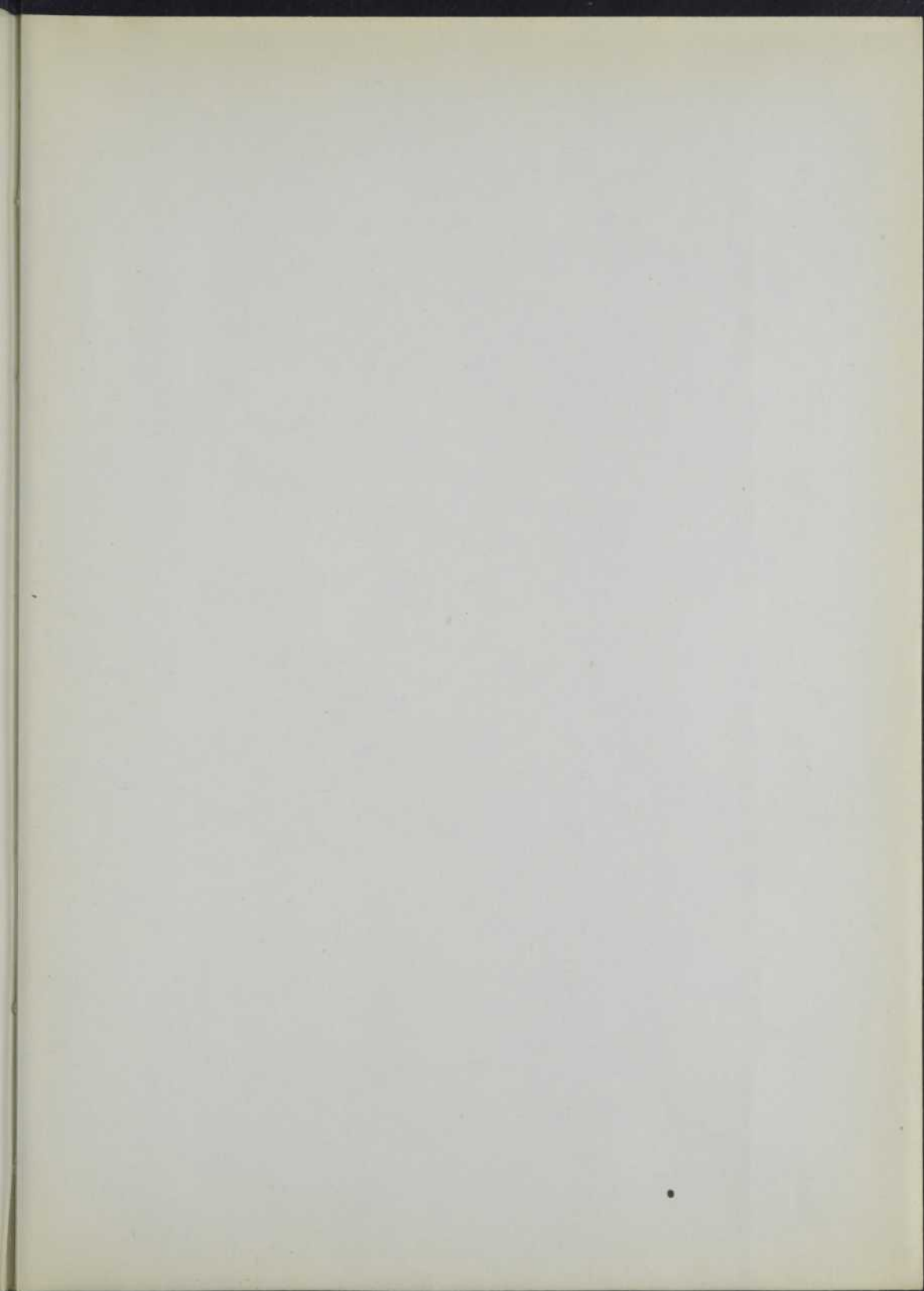


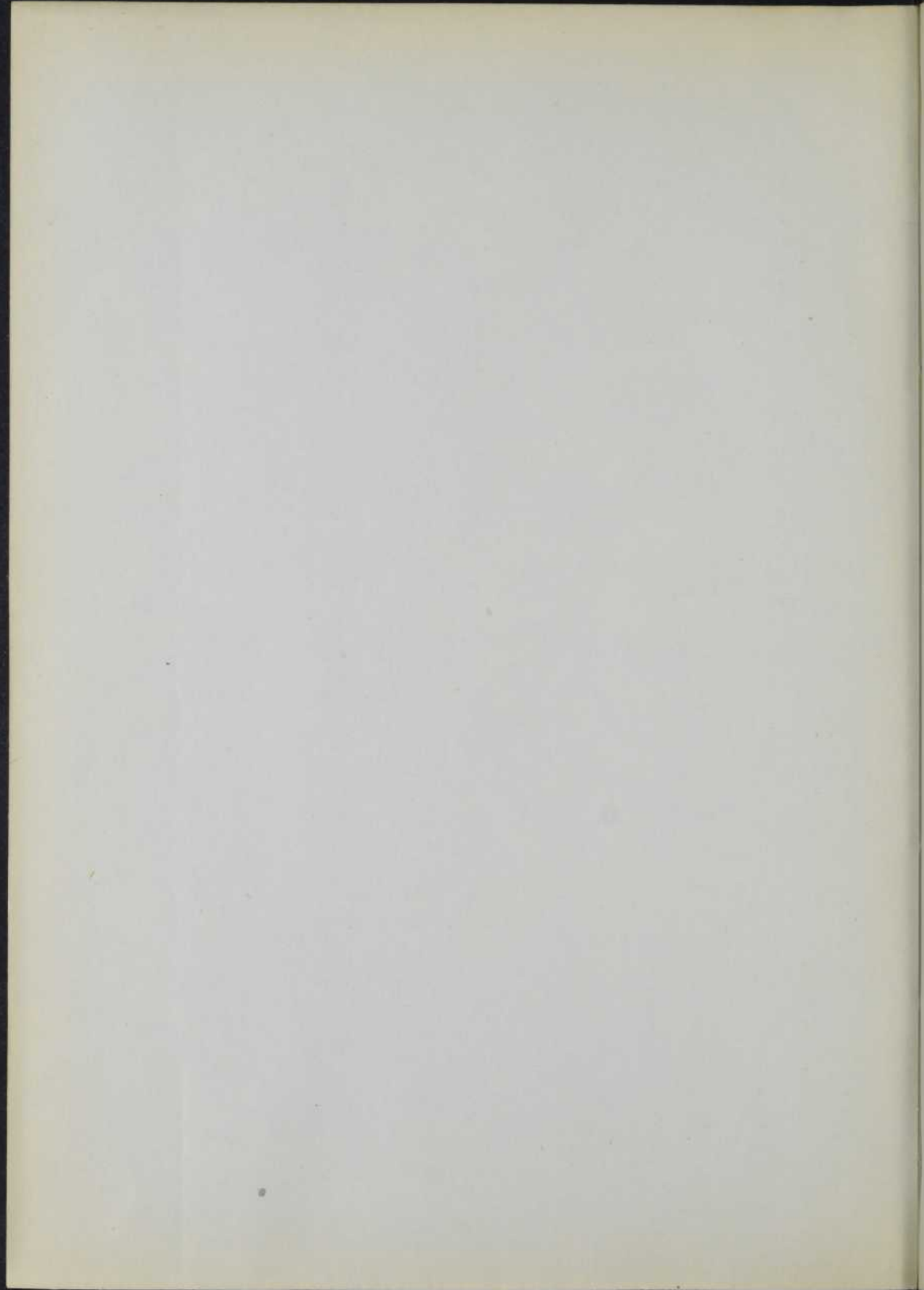


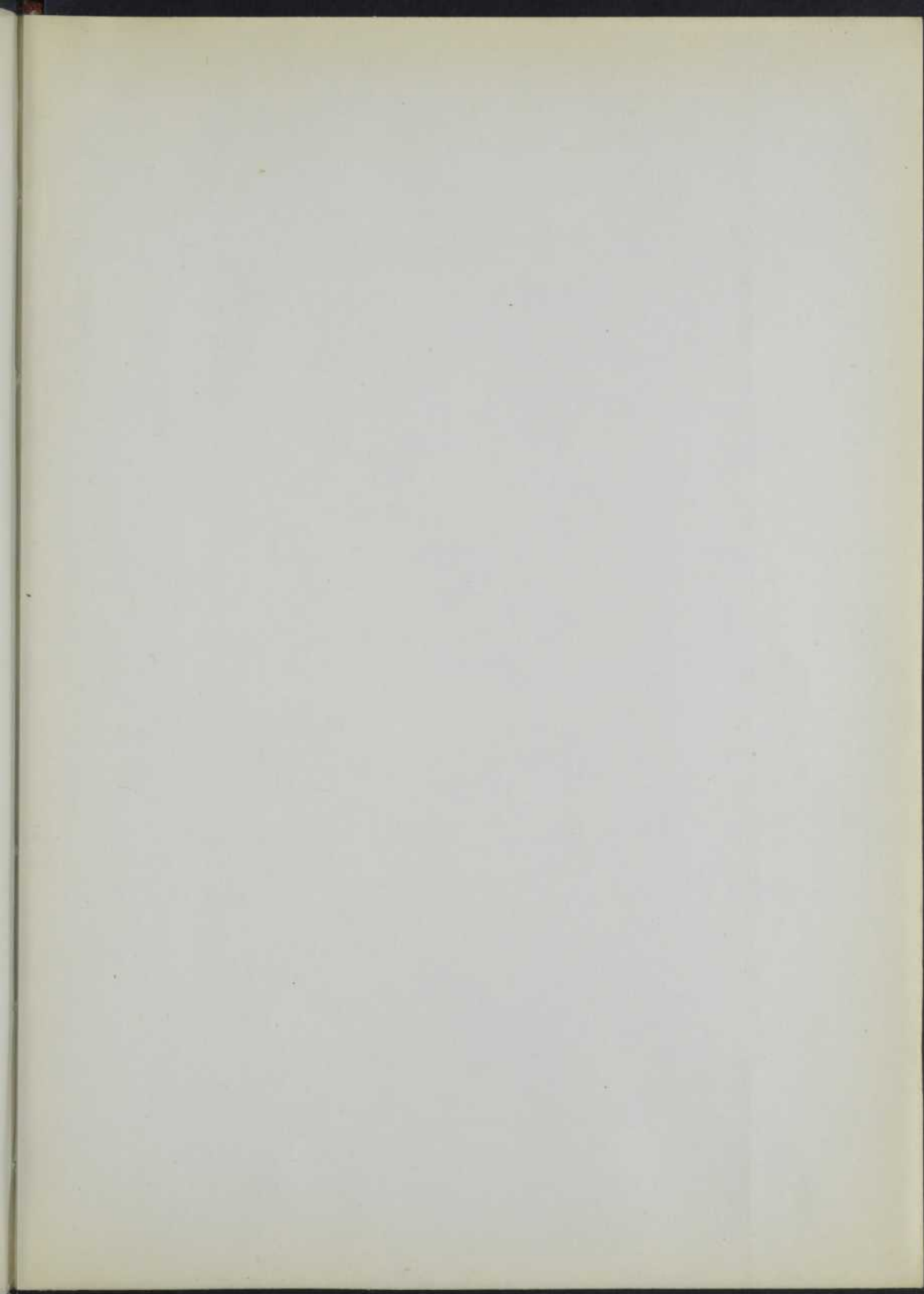
Un Dollar

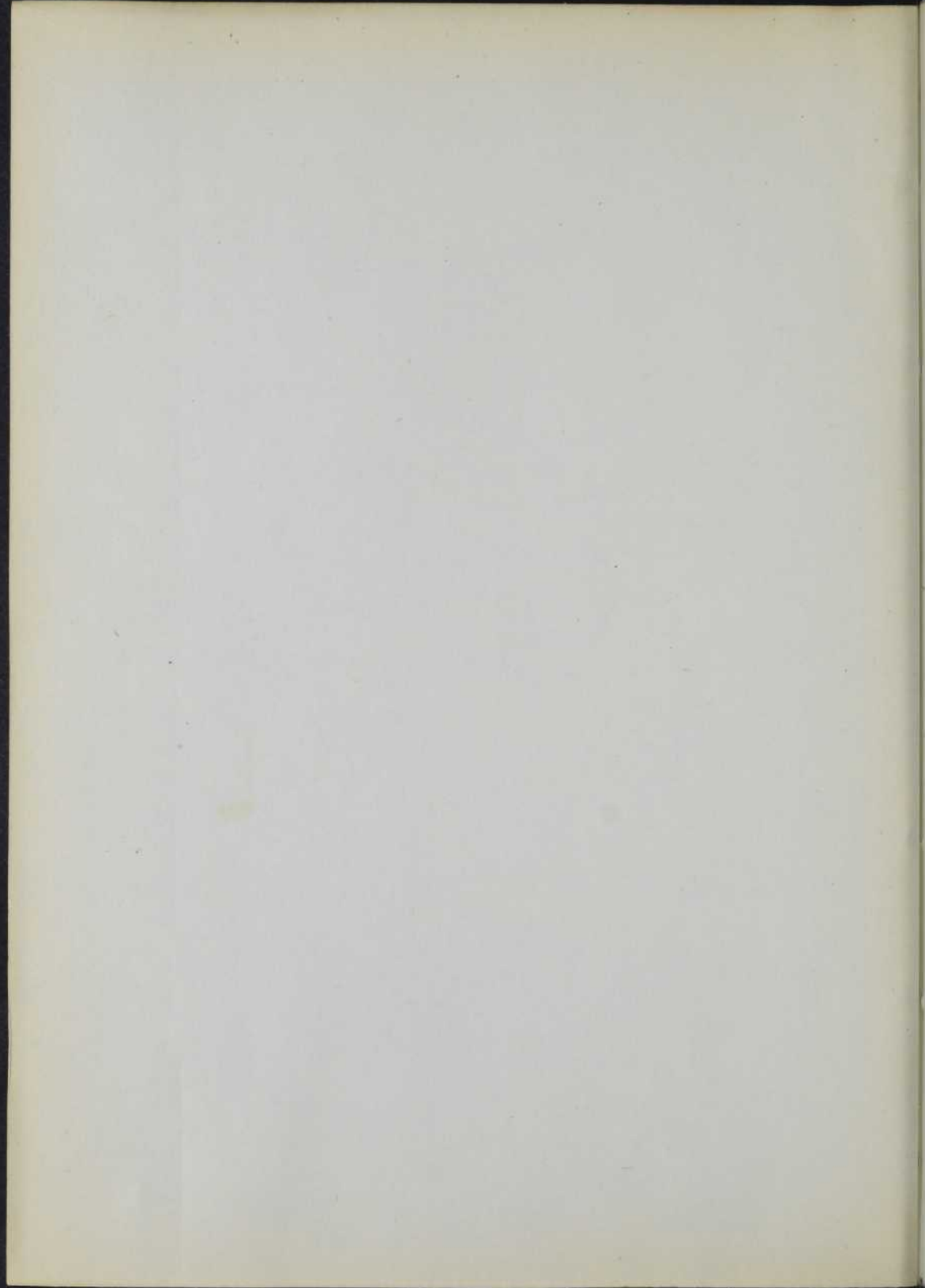
Imprimé  
au Canada

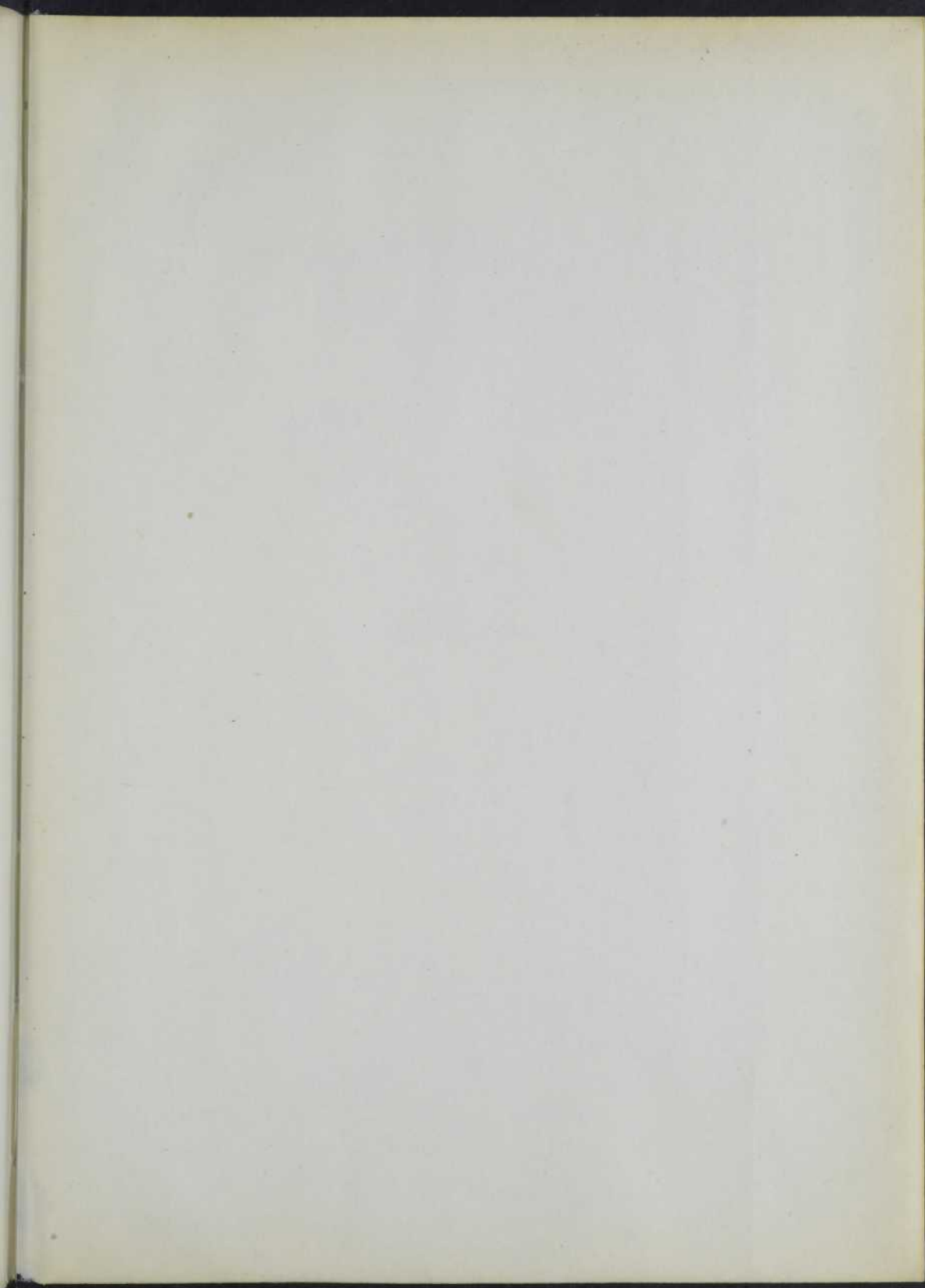
Printed  
in Canada

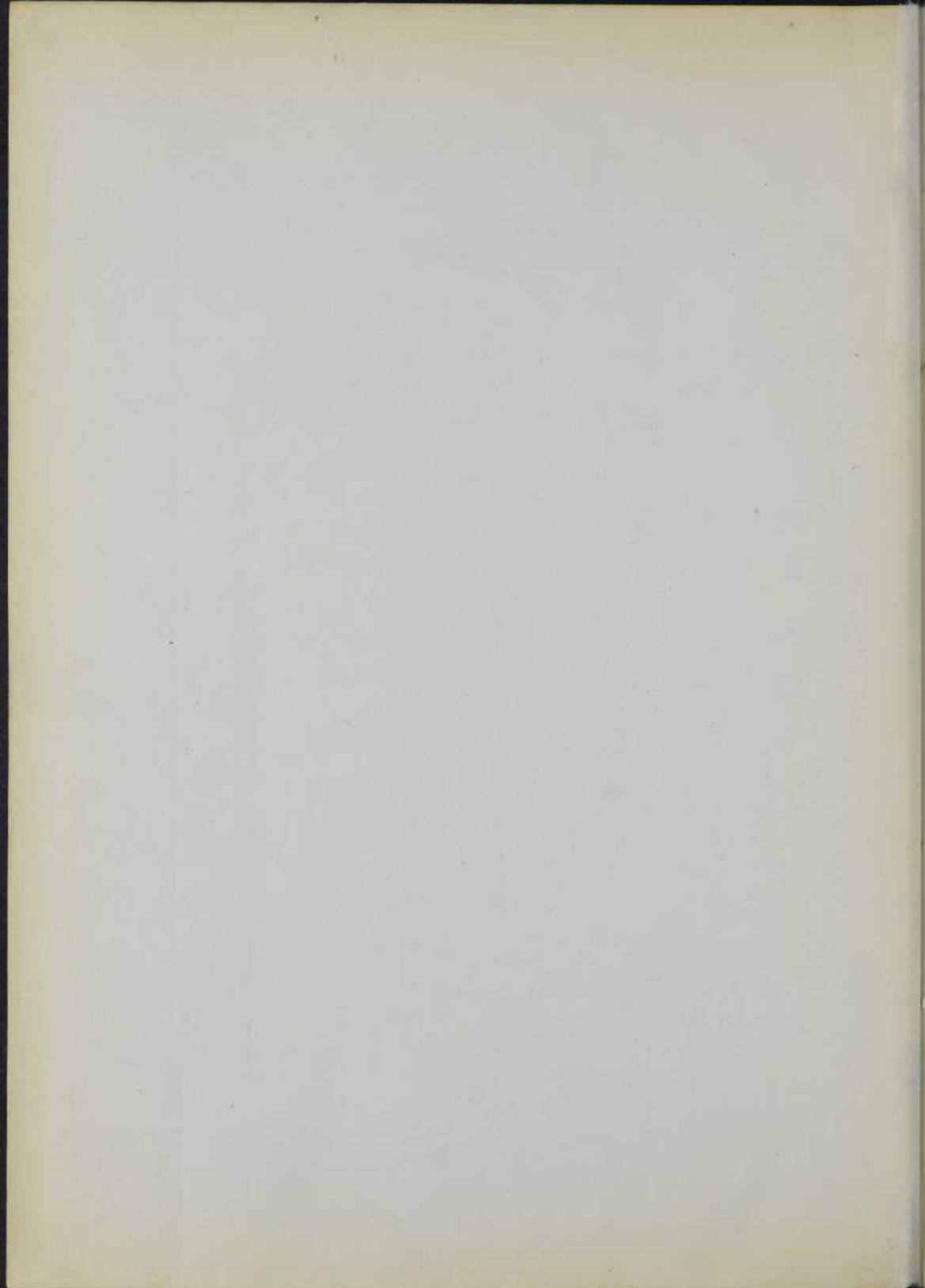


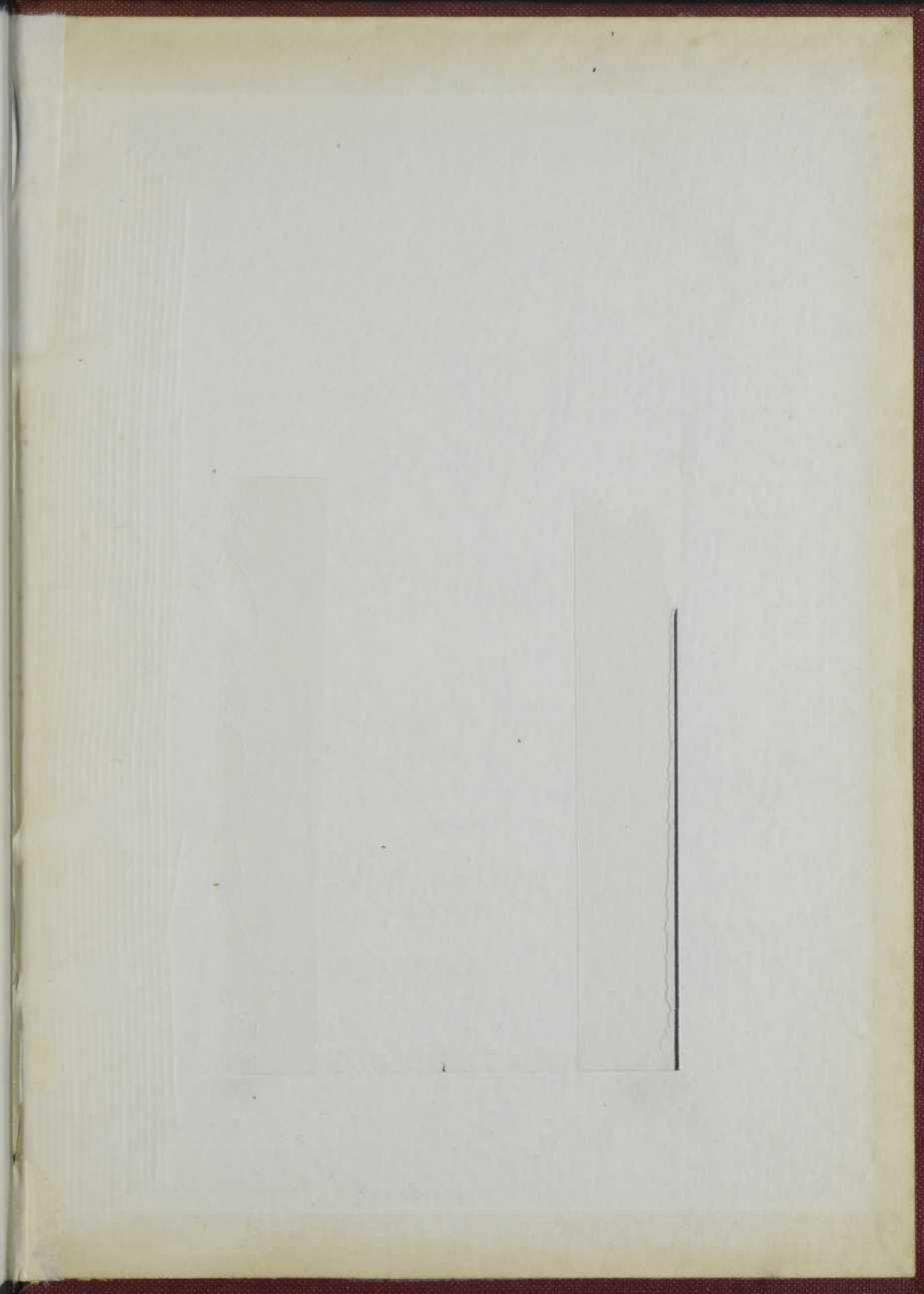












BNQ



000 425 138